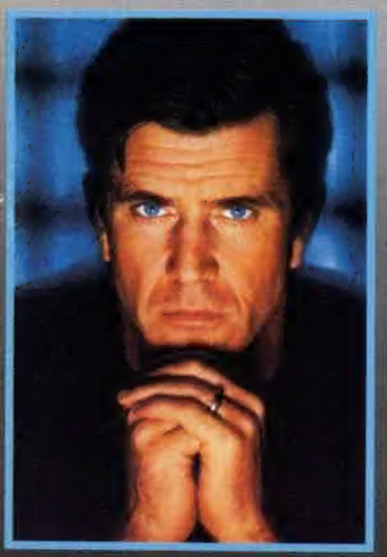


65



MEL GIBSON à cran dans LA RANÇON

VAN DAMME prend le RISQUE MAXIMUM

De LA TOUR INFERNALE à DAYLIGHT, de STEVE MCQUEEN à SYLVESTER STALLONE, les recettes d'une bonne catastrophe

Belgique : 180 FB - RCI : 2800 CFA
Canada : 7,25 $ - Espagne : 700 Pts - Suisse : 8 F

M 3226 - 65 - 25,00 F - RD

AU REVOIR À JAMAIS

PULP FRICTION POUR GEENA DAVIS & SAMUEL JACKSON

SOMMAIRE



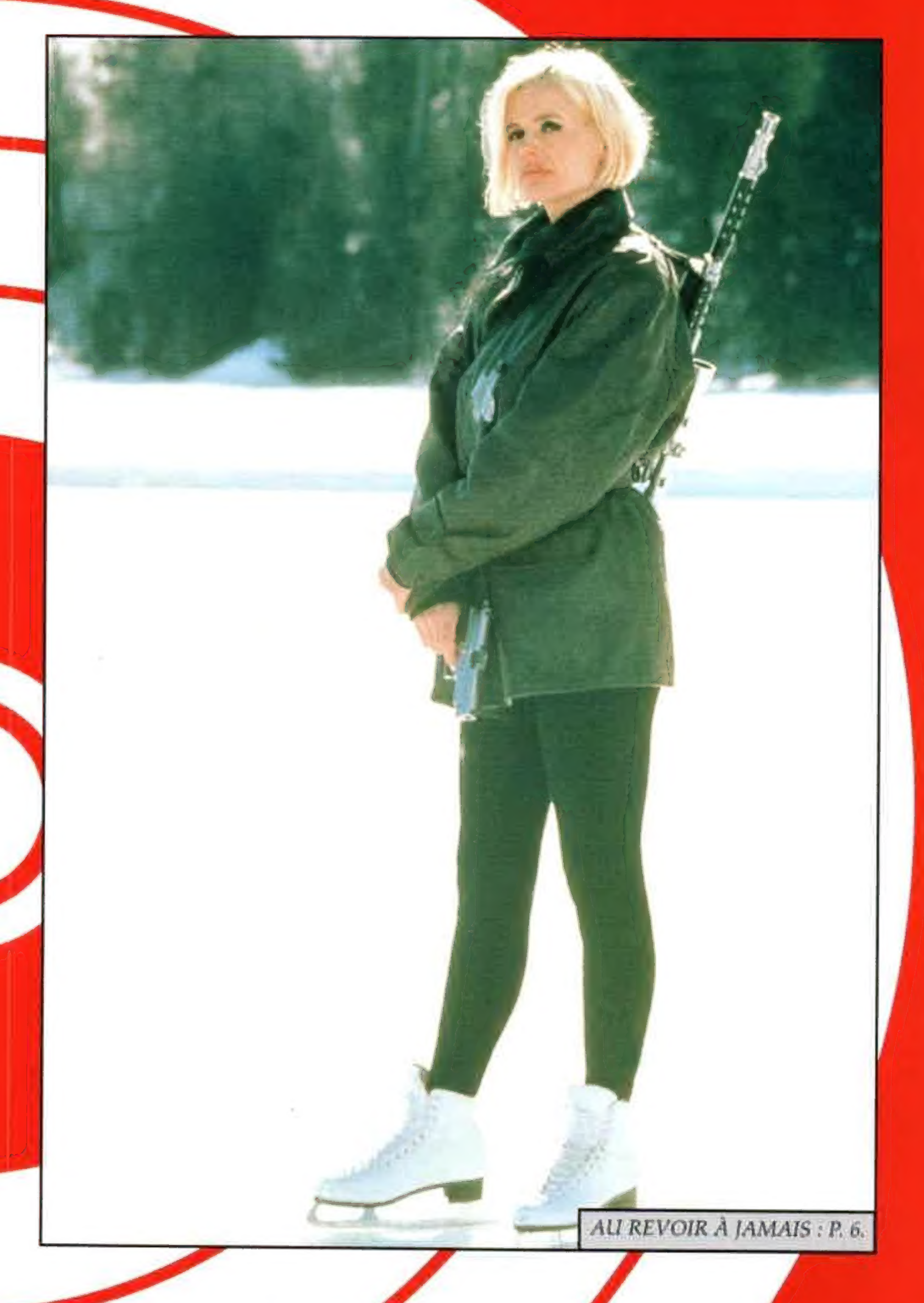
DAYLIGHT : P. 22.



RISQUE MAXIMUM : P. 32.

IMPACT 65, une publication **Jean-Pierre PUTTERS/MAD MOVIES** 4 rue Mansart, 75009 Paris
directeur de la publication Jean-Pierre Putters **rédacteur en chef** Marc Toullec
secrétaire de rédaction Vincent Guignebert **comité de rédaction** Marcel Burel - Guy Giraud - Damien Granger - Vincent Guignebert - Jean-Pierre Putters - Marc Toullec **collaborateurs** John Choumchoum - Bill George - Cyrille Giraud - David Martinez - Jack Tewksbury - Zébulon **correspondants** Olivier *Los Angeles* Albin - Didier *Los Angeles* Allouch - Alan *London* Jones - Emmanuel *Los Angeles* Itier
maquette Vincent Guignebert
composition Panic on Mansart Street **photogravure** Beauclair **impression** ISTRA BL **distribution** NMPP **dépot légal** décembre 1996
commission paritaire n°67856 **n°ISSN** 0765-7099 **n°65** tiré à 60.000 exemplaires
remerciements Michel Burstein - Carole Chomand - Sharon Crow - Nathalie Dauphin - Françoise Dessaigne - Sylvie Forestier - François Frey - Laura Gouadain - Fabienne Isnard - Myrtho Joannon - Sandrine Lamantowicz - Anne Lara - Fanny Louie - Christophe Lunn - Olivier Margerie - Elizabeth Meunier - Alexandre Nahon - Christine Nicolaÿ - Gilles Polinien - Pascale Renou - Jean-Philippe Verdeau - Jean-Pierre Vincent

ÉDITO


AU REVOIR À JAMAIS : P. 6.

Quelques boulets rouges à tirer tout d'abord. Merci à *Arte* de diffuser un **Tarzan** noir & blanc avec Johnny Weissmuller dans une hideuse version colorisée. La course à l'audimat s'emparerait-elle de la chaîne franco-allemande de la culture ? Souhaitons qu'il ne s'agisse là que d'une regrettable bavure, s'ajoutant quand même à un Visconti cinémascopé programmé plein cadre, pan & scanné, ou encore aux séries prestigieuses (comme ***The Kingdom***) diffusées en VF. Beurk. Merci également à *M6* de placer une signalétique pour écarter les jeunes des courts métrages préventifs «Gay & Lesbian Pride» et «3000 scénarios contre un virus». Interdits aux moins de seize ans, ces mini-films. Comme de vulgaire pornos ! Les adultes sont prévenus, et les adolescents n'ont pas à attendre pour en savoir plus sur l'usage du préservatif et les risques de transmission du Sida. Comme éducateur, *M6* se pose là. Merci encore à la chaîne de rentabiliser le filon ***Aux Frontières du Réel*** jusqu'à overdose, jusqu'à écœurement. De caviarder les soirées du samedi de messages publicitaires aussi nombreux que des petits pois dans une boîte. Mais les pontes de *M6* n'auraient-il pas oublié dans l'histoire un chapitre des enquêtes de Sculler et Muldy, l'épisode **Oubliette** où il est question d'un tueur pédophile. Des fois qu'un téléspectateur irresponsable se senterait une vocation à la Marc Dutrou. Remerciement aussi à Monsieur Hervé Bourges qui demande, manu-militari, à la direction de *Canal +* de pousser **Orange Mécanique** vers un horaire plus tardif. Du prime time, le chef-d'œuvre caustique de Stanley Lubrique passe à 22 h 30.
Encore merci à *TF1* de priver la France impatiente d'un ***Commissaire Moulin*** jugé trop brutal, trop porté sur un langage ordurier, trop social, car traitant de la violence dans les banlieues... Un petit ***Navarro*** en remplacement ne fera de mal à personne. Pas de cocktail tord-boyau ce soir, mais une tisane tiède. Heureuses les mémés à chien-chien, les nostalgiques de la Coloniale, les électeurs du Front National ! Heureux ceux qui se délectent de la mise à pied de Karl Zéro, un mois durant, sur ordre du Tout Puissant. On ne badine pas avec les images truquées. Ni avec les gros mots. Pendant ce temps, Jean-Marc Morandini squatte toujours les plateaux de *TF1*.
Des raisons de desserrer les mâchoires, il en survit néanmoins quelques-unes. D'abord, l'initiative de *HK Vidéo* d'exploiter dans des copies sublimes **The Killer**, **Zu - Les Guerriers de la Montagne Magique** et quelques autres. Et en version originale siouplait. Un véritable événement. Bien aussi les films français du moment. Nous en parlons à peine, ici du côté de *Mad Movies* et *Impact*. Ce qui ne veut pas dire qu'il faille les boycotter. **Un Air de Famille**, **Fallait Pas**, **Bernie**... A voir. Pour rire plus ou moins jaune. Rire des sectes, des beaufs, des repas en famille... Et **Microcosmos** alors ? Hilarant aussi de voir des coccinelles, des fourmis et autres citoyens des pelouses mettre, au box-office, une rouste magistrale à certains blockbusters hollywoodiens. A **Poursuite** par exemple. Keanu Reeves envoyé au tapis par une mante religieuse ; c'est arrivé chez nous. Et si les acteurs de **Microcosmos** flanquaient aussi une volée de bois vert à **La Course au Jouet** où Arnold Schwarzenegger continue de faire les yeux doux au public familial ? Tout est désormais possible. Comme de voir des insectes 100 % français (de souche ?) se tailler des parts de marché sur le dos des Américains.

Marc TOULLEC


LA RANÇON : P. 38.

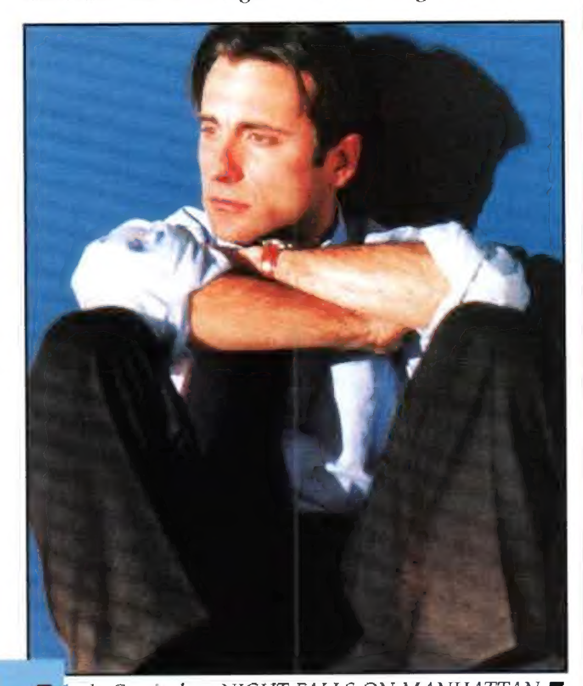
EXPRESSO

■ par Jack Tewksbury & Emmanuel Itier ■

■ *Ewan McGregor dans NIGHTWATCH* ■

Un petit boulot d'appoint...

Les jeunes cinéastes talentueux ne végètent plus très longtemps dans leur pays. A peine ont-ils présenté un film dans un festival que Hollywood leur fait les yeux doux. Remarqué au festival de Sundance 1995 et à la Quinzaine des Réalisateurs avec l'inédit **Le Veilleur de Nuit/Nattevagten**, le Danois Ole Bornedal part pour Los Angeles réaliser le remake de son propre film. Simple comme bonjour, à la différence que l'original se permet des détails trash et un tantinet scato sur les bords. A biffer dans la nouvelle version. Le nouveau **Nattevagten**, désormais **Nightwatch**, reprend scrupuleusement l'intrigue de son modèle. Il présente un étudiant en droit (Ewan McGregor, la révélation de **Petits Meurtres entre Amis** et **Trainspotting**) qui, pour ramasser un peu d'argent, accepte un job de veilleur de nuit dans un hôpital. Un poste de tout repos car les pensionnaires de la morgue d'à côté ne sont pas précisément des gens bruyants. Mais les choses se gâtent rapidement pour l'étudiant car la police le soupçonne d'être un tueur en série particulièrement vicelard. Pour se disculper, le suspect mène l'enquête. Plus dur, il doit demeurer éveillé pour comprendre pourquoi tant d'indices le désignent comme le parfait coupable...
Coécrit par Steven Soderbergh qui devait à l'origine le diriger, **Nightwatch** affiche également les noms de Nick Nolte (le flic suspicieux) et de Patricia Arquette. Définitivement lancé aux Etats-Unis, Ole Bornedal travaille à **The Crew**, d'après un scénario de Michelangelo Antonioni jamais porté à l'écran. Il s'agit d'un huis-clos sur le yacht d'un millionnaire qui engage trois inconnus pour lui servir d'équipage. La fête de ses cinquante ans ne se déroule pas vraiment selon ses vœux car les nouveaux matelots ne sont pas précisément de gentils marins.



■ *Andy Garcia dans NIGHT FALLS ON MANHATTAN* ■

L'innocence du coupable

Sidney Lumet renouvelle constamment son intérêt pour le couple justice/police. **Douze Hommes en Colère**, **Le Prince de New York**, **Contre-Enquête**, **Serpico**... Le cinéaste ne se lasse pas de décrire des flics ripoux, des institutions lézardées, des dilemmes juridiques, la corruption policière... C'est encore le cas avec son nouveau film, **Night Falls on Manhattan** dont les interprètes se nomment Andy Garcia, Richard Dreyfuss, Lena Olin et Ian Holm. Inspiré d'un roman de Robert Daley, **Night Falls on Manhattan** a pour principal protagoniste Sean Casey, un flic lassé de la corruption et de la violence qui sévissent autour de lui. Il finit par abandonner l'uniforme pour intégrer l'équipe du procureur Morgenstern. Huit mois après ses débuts dans le juridique, Sean Casey se voit confronté à une affaire qui le touche de près : le Ministère Public contre un baron new-yorkais de la drogue coupable de l'assassinat de son père. Les choses seraient encore très simples si le trafiquant n'était pas la victime d'une conspiration policière, si Morgenstern, à la suite d'une attaque cardiaque, ne le chargeait pas de ce dossier brûlant... Tout ceci s'oriente vers le dilemme shakespearien lorsque Casey, pourtant chargé de l'accusation, adhère aux théories de l'avocat de la défense, Vigoda, dont l'assistante tombe sous son charme. Le gangster est bien innocent des charges qui pèsent contre lui, charges tenant sur des preuves fabriquées par des flics rageurs de l'impunité des grands criminels... Un solide scénario qui garantit à **Night Falls on Manhattan** de surpasser des suspenses du barreau aussi déplorables que **Peur Primale**.

EXPRESSIMO

● Très sollicité depuis **Seven**, Morgan Freeman tournera prochainement sous la direction de Steven Spielberg. Dans **Amistad**, le nom d'un navire où se produisit, en 1839, une mutinerie des esclaves entassés à bord. Egalement sur les tablettes de Spielberg : **Saving Private Ryan**, un drame se déroulant durant la Deuxième Guerre Mondiale et notamment interprété par Tom Hanks. **Amistad** et **Saving Private Ryan** sont des productions *Dreamworks*, le studio récemment fondé par Spielberg, David Geffen et Jeffrey Katzenberg.

● Anthony Hopkins vient d'intégrer la distribution du **Zorro** de Martin Campbell. Il y incarne Don Diego, véritable identité du justicier masqué, mais à un âge avancé, après des années de prison. La vedette du film demeure Antonio Banderas qui touchera un cachet de 5 millions de dollars pour marquer les méchants du Z légendaire. Après **Zorro**, Martin Campbell pourrait revenir, via **Quiller**, à l'espionnage qui lui a commercialement réussi avec **GoldenEye**. Quant à Antonio Banderas, il sera le champion automobile Ayrton Senna dans une biographie dite «épique» signée Ridley Scott.

● Une évocation de la vie d'Ayrton Senna, il en existe également une en développement chez *New Line*, avec Renny Harlin au volant du bolide. Renny Harlin qui abandonne du coup **US Marshall** que lui proposait *Warner Bros*. Le projet, une séquelle du **Fugitif** mettant en scène le personnage interprété par Tommy Lee Jones, bénéficie des bons soins de Stuart Baird, monteur récemment passé, avec succès, à la réalisation (**Ultime Décision**).

● Steve Buscemi fidèle aux frères Coen. Après **Miller's Crossing**, **Barton Fink** et **Fargo**, le comédien retrouve les frangins géniaux dans **The Big Lebowski**, où il incarne un gangster minable qui, malgré lui, se voit étroitement impliqué dans une affaire de kidnapping et de demande de rançon. Jeff Bridges et John Goodman participent également au polar en question.



■ *Val Kilmer dans LE SAINT* ■

● A quoi reconnaît-on un saint ? A l'auréole qu'il porte ? Non, à la bonne mine de boy-scout mondain de Roger Moore dans la célèbre série inspirée de Leslie Charteris plutôt. Mais les temps changent et une réplique exacte de l'ex-Simon Templar ferait ricaner dans les chaumières. Voici donc le Saint nouveau, à la fois grunge post-Jim Morrison et élégant, à savoir Val Kilmer dans un film signé Philip Noyce, auprès de la belle Elisabeth Shue (**Leaving Las Vegas**).

● Malgré l'échec américain de **Last Man Standing**, Bruce Willis et le réalisateur Walter Hill remettent ça de concert. Dans **Icarus**, le mari de Demi Moore incarne un ancien pilote du Vietnam qui dérobe un avion de combat F-15 pour mener sa propre guerre. Bruce Willis coproduit le film en association avec Mario Kassar, ex-ponte de *Carolco* (les **Rambo, Basic Instinct, Cliffhanger**). Walter Hill encore, mais indirectement. **The Driver**, qu'il réalisa en 1978 avec Ryan O'Neal et Isabelle Adjani, fera prochainement l'objet d'un remake réalisé par Luc Besson. Le «Driver» est un as du volant au service de la pègre, laquelle le traque, de même que la police, à la suite du casse malheureux d'un casino.

● En ultra bref... Kirk Wong (**Gunmen, Crime Story**) s'attelle à un remake du **Cercle Rouge** de Jean-Pierre Melville et souhaiterait que Johnny Depp tienne le rôle vedette... Ralph Fiennes sera John Steed et Nicole Kidman Emma Peel dans la version cinéma de ***Chapeau Melon et Bottes de Cuir*** signée Jeremiah Chechik (**Diabolique**)... John Boorman prépare le polar **A Simple Plan** sur lequel ont déjà bossé John Dahl, Mike Nichols et Ben Stiller... Leslie Nielsen s'apprête à incarner Mr. Magoo sous la direction de Stanley Tong (**Rumble in the Bronx**)... Brian De Palma et David Koepp (scénariste de **Mission : Impossible** et de **L'Impasse**) travaillent à **Snake Eyes**, un thriller qui part d'un combat de boxe à Atlantic City... Sharon Stone succédera à Geena Rowlands dans un remake de **Gloria**, un polar signé du défunt John Cassavetes... Stephen Frears prépare le western **Hi-Lo Country** d'après un scénario de Walon Green (**La Horde Sauvage**) et dont le héros sera Sean Penn... Kathryn Bigelow planche sur le thriller **The Weight of Water** concernant un photographe qui enquête sur un meurtre remontant à un siècle...

● Le succès de **GoldenEye** n'est probablement pas étranger à l'intérêt que le producteur Kevin McGlory porte à un nouveau **Bond** dissident. Détenteur des droits d'**Opération Tonnerre** auquel il donne un premier remake avec **Jamais plus Jamais** en 1983, il annonce un second remake, **Warhead 2000 AD** d'après un scénario écrit en 1979 par Sean Connery et Len Deighton. Si **Jamais plus Jamais** marquait le retour de Sean Connery dans les smokings de l'agent 007, il se pourrait que **Warhead 2000 AD** permette à Timothy Dalton de reprendre lui aussi du service pour sa Gracieuse Majesté. Comme son titre l'indique, ce **Bond** qui fait enrager la famille Broccoli se déroulerait au XXI° siècle. Pendant ce temps, Pierce Brosnan s'apprête à siroter son Martini dans le 18ème **James Bond** officiel, répondant au nom d'**Aquator**.

● A peine a-t-il terminé son premier long métrage en tant que réalisateur, **The Brave** avec Marlon Brando en cinéaste snuff, que Johnny Depp se consacre à **Fear and Loathing** d'Alex Cox (**Sid & Nancy, Repo Man**). Inspiré d'un livre mythique de Hunter Thompson que Martin Scorsese tenta en vain de porter à l'écran au milieu des seventies avec Jack Nicholson, **Fear and Loathing** concerne la couverture d'une course de motos du côté de Las Vegas, une compétition largement arrosée d'alcool et carburant également à la défonce hallucinogène. Autobiographique, le récit prend pour thème la mort des sixties et des rêves qui y sont associés.

● Les complots et conspirations politiques n'en finissent plus de donner des os à ronger aux scénaristes hollywoodiens. En voici encore un exemple avec **Murder at 1600** du yes-man Dwight Little (**Sauvez Willy 2, Désigné pour Mourir, Rapid Fire**). Un flic (Wesley Snipes en perte de vitesse) enquête à la Maison Blanche et, évidemment, découvre que des proches du Président trempent dans des affaires très très louches.

● Ils ont beau avoir écopé d'un bide, ils continuent néanmoins à tourner. C'est le cas du jeunot Danny Cannon (**Judge Dredd**) qui s'attaque à **Pilar of Fire**, histoire d'un trafiquant impliqué dans un coup d'Etat dans un pays imaginaire d'Afrique du Nord. De son côté, David Hogan (**BarbWire**) finit actuellement le thriller **Most Wanted** interprété par Keenan Ivory-Wagans (**L'Ombre Blanche**) dans le rôle d'un innocent accusé à tort de tentative d'assassinat contre la First Lady des Etats-Uns. A lui de démonter un complot politique pour prouver son innocence.

Le gang Shakespeare !



■ *Leonardo Di Caprio dans ROMEO ET JULIETTE* ■

Shakespeare revient en force au cinéma. **Othello, Richard III, Le Songe d'une Nuit d'Eté, Hamlet**... Des adaptations plus ou moins originales, mais toujours fidèles au texte du grand dramaturge. C'est également le cas du nouveau **Roméo et Juliette** réalisé par l'Australien Baz Luhrmann (**Ballroom Dancing**). Un **Roméo et Juliette** proche de **West Side Story** et de **China Girl** dans sa conception. S'il préserve les alexandrins de Shakespeare, le film se déroule à l'heure actuelle dans les faubourgs de Los Angeles. La guerre des gangs fait rage entre les familles Capulet et Montaigu, lesquelles se vouent une haine tenace. Il se trouve que Roméo et Juliette tombent réciproquement amoureux. Une idylle compliquée car les tourtereaux appartiennent aux communautés rivales qui continuent de se massacrer allégrement. L'amour n'adoucissant pas les mœurs dans pareil cas, il aurait même plutôt tendance à raviver les passions sanguines. Au grand désespoir des jeunes gens. Personne n'ignore que l'idylle finira fort mal pour tout le monde...

Leonardo Di Caprio (le jeune pistolero de **Mort ou Vif**) dans le rôle de Roméo, Claire Danes dans celui de Juliette... Le nom des comédiens donne déjà le ton. Des couleurs partagées entre le kitsch de **Priscilla, Folle du Désert**, les gunfights de John Woo, les très gros plans et l'harmonica de Sergio Leone... Hétéroclite, bordélique ? Pas du tout. Totalement homogène. Et, cerise sur le gâteau, c'est beau, émouvant, sexy, passionnant. Même la scène du balcon y est bouleversante. **Roméo & Juliette** aurait pu sortir aux Etats-Unis dans l'indifférence générale tant la *20th Century Fox* n'y croyait pas. Contre toute attente, c'est un succès. Vivement un prochain Shakespeare ravalé de la sorte ! ■

L'oreille cassée



■ *Sylvester Stallone & Robert De Niro dans COPLAND* ■

Stallone l'avait promis, Stallone l'accomplit. Lassé de montrer ses muscles dans des méga-productions narcissiques, la star vire de cap, passe d'un blockbuster de 80 millions de dollars (**Daylight**) à une production relativement modeste de 15 millions, financée par la firme *Miramax*, bastion de Quentin Tarantino et de quelques autres indépendants farouches. Mâture, il incarne le shérif Frank Heflin dans **Copland** de James Mangold (**Heavy**, une comédie sur le tour de taille d'un ado obèse). Pas un shérif façon Inspecteur Harry ou Walker - Texas Ranger. Un brave type en charge d'une petite bourgade tranquille du New Jersey dont des flics new-yorkais et leur famille constituent un pourcentage important de la population. Détail important : Frank Heflin est sourd. Flic intègre, il enquête sur le policier qu'il admirait le plus jusqu'à présent (Robert de Niro) dans une vaste affaire de racisme et de corruption. D'autres flics y trempent et Frank Heflin les connaît tous. Partagé entre son devoir et ses amitiés, il penche pour la première option. A ses risques et périls, quoi que **Copland** ne revendique absolument pas son appartenance au film d'action. Il faudrait plutôt chercher les motivations du côté de chez Sidney Lumet, du **Prince de New York** et autre **Contre-Enquête**. Outre Stallone et Robert de Niro, **Copland** met en scène Harvey Keitel, Ray Liotta, Annabella Sciorra et Robert Patrick. Après **Copland**, la satire **An Alan Smithee Film** d'Arthur Hiller (avec également Jackie Chan) et la comédie **Brand New Man**, Stallone pourrait se rapprocher des genres qui ont fait sa gloire avec **Comes the Watcher**, un projet où il devrait incarner un ancien militaire qui intègre un service officieux de la CIA et met à profit ses pouvoirs psychiques dans une sombre histoire d'espionnage.

Quand une ménagère gnangnan se transforme en flingueuse de choc... Drôle et explosif !

AU REVOIR À JAMAIS

le géant blond voit rouge !

RENNY HARLIN

Venu au monde il y a bientôt quarante ans à Helsinki, en Finlande, Renny Harlin en impose. La tignasse blonde tombant sur les épaules, presque deux mètres des talons au sommet du crâne, l'air bourru... Un authentique viking, rapidement revenu du naufrage des galions de L'ILE AUX PIRATES. Son seul bide avec le très oublié mais jouissif LES AVENTURES DE FORD FAIRLAINE. PRISON, LE CAUCHEMAR DE FREDDY, 58 MINUTES POUR VIVRE, CLIFFHANGER... Des succès, à des niveaux variables. Parti de la série B horrifico-carcérale, il accède au firmament des blockbusters hollywoodiens, dirige les stars, épouse Geena Davis... Une réussite en dents de scie, mais une réussite tout de même. AU REVOIR À JAMAIS, fraîchement reçu par le public américain, en fait l'éclatante démonstration.

Si on vous dit que la Charlie Baltimore/Samantha Caine d'*Au Revoir à Jamais* ramène à une version féministe et moderne de *Dr. Jekyll & Mr. Hyde*, que répondez-vous ?

Un rapprochement intéressant. Je n'y avais encore jamais pensé, mais maintenant que vous le mentionnez, je ne peux que me rendre à l'évidence. Comme **Dr. Jekyll & Mr. Hyde**, **Au Revoir à Jamais** repose effectivement sur la dualité de deux personnalités radicalement opposées. Nous contenons tous, au plus profond de nous, deux facettes qui s'affrontent. Il y a d'abord notre âme et la surface, ce que nous essayons de transmettre à l'extérieur, de maintenir comme un reflet de la personne que nous aimerions être, même si, intimement, nous en



■ *La mère Noël Geena Davis et son époux Renny Harlin* ■

sommes très différents. C'est justement ce qui m'a captivé à la lecture du scénario de Shane Black, la découverte par une femme très gentille de son double «dur». L'aventure qu'elle vit lui apprend à combiner ses deux natures afin de devenir une personne à part entière. Charlie Baltimore est le mariage du rôle de Geena Davis dans **Thelma & Louise** et d'une Nikita, en somme.

En terme de performance dramatique pour une comédienne, que représente Charlie Baltimore/Samantha Caine ?

Je ne vois qu'un nombre très réduit de rôles offrant une telle opportunité à un comédien. Il y a bien sûr les différentes versions de **Dr. Jekyll & Mr. Hyde**, **Les 3 Visages d'Eve** dont l'héroïne souffre de schizophrénie (*1*). J'ai immédiatement su que le projet tenait entièrement sur les épaules de Geena Davis, qu'il fonctionnerait seulement dans le cas où elle parviendrait à dissocier les personnalités de Samantha Caine et de Charlie Baltimore, à les rendre crédibles, réelles. Dans ce but, Geena a considérablement travaillé son rôle, établi une multitude de détails pour marquer les différences, puis soigné la transition, cette pente qui rapproche de plus en plus la gentille institutrice de la tueuse impitoyable. Un travail qui demande une minutie de tous les instants, surtout que le tournage d'un film ne s'effectue pas en continuité, dans l'ordre où l'histoire est racontée. Les séquences se tournent dans le désordre et Geena devait sans cesse retrouver ses marques, reprendre possession soit de Samantha Caine, soit de Charlie Baltimore et des différents paliers de transition. La moindre faille et le rôle aurait perdu son sens. A ce niveau, **Au Revoir à Jamais** est un film d'action nettement plus fragile, plus risqué que les autres.

On a le sentiment que le rôle central du film a été spécialement écrit pour Geena Davis, voire dicté par elle-même. Vrai ?

Non, mais c'est un peu comme si c'était le cas tant le personnage correspond à sa façon de jouer, à sa puissance, à son physique. Shane Black a mis son scénario sur le marché et les propositions ont aussitôt afflué, notamment de grands studios comme *Warner Bros*. Nous nous



■ *Disco ! Le privé Mitch Henessey (Samuel L. Jackson) se réveille en plein trip seventies* ■

■ *Même lorsqu'elle s'envoie en l'air, Charlie Baltimore (Geena Davis) reste une fine gâchette* ■

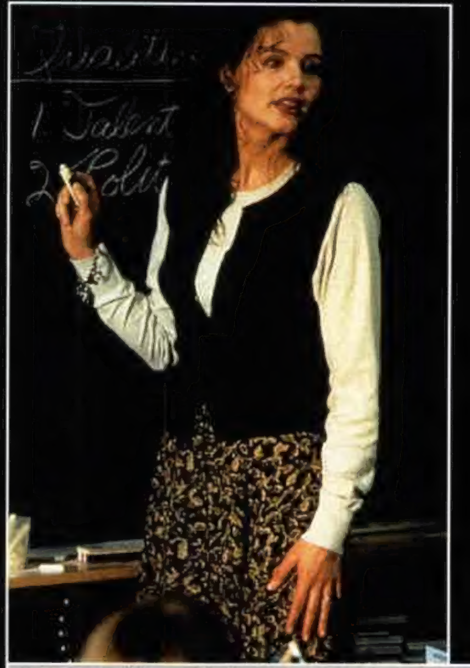
sommes battus pour convaincre Shane Black. Une fois acquis, le manuscrit a bien sûr subi quelques réécritures (2), mais le changement le plus notable tient au personnage du détective Mitch Henessey, interprété par Samuel Jackson. Shane Black le tuait. J'ai d'ailleurs la séquence de sa mort, puis le final tel que vous le connaissez. Cette disparition s'avérait trop bouleversante, injuste, et Geena et moi considérions que c'était là une manière tout à fait inopportune de conclure son amitié, sa complicité avec Charlie Baltimore. Après avoir comparé les deux dénouements possibles, nous avons opté pour la survie de Mitch Henessey.

Comment avez-vous établi le look de Charlie Baltimore ? La tentation de l'habiller à la Nikita devait être très forte, non ?

Nous nous sommes particulièrement attardés sur sa silhouette. Celle de Samantha Caine ne posait aucun problème particulier : elle devait seulement paraître ordinaire, quelconque. Donc, pour Charlie Baltimore, nous avons pris une photo de Geena Davis et une vingtaine d'autres, découpées dans des magazines féminins ou de mode. Ces clichés représentaient des mannequins avec des coupes de cheveux très différentes, des colorations très variées. Grâce à un logiciel informatique couramment utilisé par les stylistes, nous avons coiffé, maquillé Geena à notre guise, passant en revue toutes les possibilités. Nous avons repris le système pour sa garde-robe, tentant d'associer au mieux les aspects pratique et esthétique. Pas évident du tout. Le responsable des costumes imaginait bien Charlie Baltimore en mini-jupe. Nous avons répondu à cette suggestion saugrenue par : «Mais tu perds les pédales ? Tu as lu le scénario ? Charlie escalade des murs, saute, court, rampe, se bat, fait du patin à glace, tout ça à une température polaire et tu voudrais que Geena se gèle les fesses en portant une mini-jupe ?». Parfois, les designers se focalisent sur le look et oublient de penser en termes de logique. De plus, une jupe courte aurait donné un personnage physiquement trop proche de Nikita et on nous l'aurait reproché. Nous avons bâti le rôle sur des bases originales, solides. Tout a été passé au crible, y compris le rouge à lèvres d'une couleur si particulière que nous avons ensuite commercialisé aux Etats-Unis une marque «Charlie Baltimore» !

***Au Revoir à Jamais*, n'est-ce pas votre façon de dire que les machos du film d'action, ça commence à bien faire. Que les femmes sont en en mesure de les remplacer au pied levé ?**

En quelque sorte. Tout particulièrement aux Etats-Unis, les héros mâles du cinéma d'action sont des clichés ambulants, des stéréotypes sur pattes. J'ai pensé, sur **Au Revoir à Jamais** et auparavant sur **L'Ile aux Pirates**, qu'il était temps de faire le ménage, de rendre possible le fait qu'une femme accomplisse «un boulot d'homme». Evidemment, il ■ ■ ■





■ *Quand la gentille institutrice Samantha Caine (Geena Davis) cède la place à Charlie Baltimore, une furie vengeresse prête à tout pour reprendre du service* ■

■ Charlie se lance à la poursuite d'une voiture sur un lac gelé : quand «Holiday on Ice» rencontre **Die Hard** ! ■

■■■ ne s'agit pas seulement de donner une arme à une femme, de la parachuter dans un scénario ordinaire de film d'action et de changer le prénom de Joe en Jane. C'était le danger qui nous guettait sur **Au Revoir à Jamais**. Plutôt que de présenter d'emblée une sorte de James Bond au féminin, nous avons préféré introduire doucement le personnage, y aller graduellement, ne dévoiler que progressivement sa double nature. Charlie passe ainsi d'un extrême à l'autre très lentement, sans rupture brutale. Il nous fallait veiller à ce qu'elle ne «surcompense» pas sa féminité en se montrant plus machiste qu'un homme. Dans ce cas, le rôle aurait sombré dans la caricature. De femme au foyer, Samantha Caine devient une macho-woman, capable d'en remontrer aux hommes. Elle finit cependant par accepter son côté féminin, ses sentiments, son rôle de mère. Un tel personnage offre tellement plus d'opportunités qu'un héros viril, taillé dans le roc. Les Américaines sortent d'**Au Revoir à Jamais** heureuses. Elles se sentiraient presque l'envie de frapper quelqu'un, fières qu'une autre femme puisse agir ainsi. Par contre, beaucoup d'hommes le prennent assez mal. Cela expliquerait l'accueil mitigé aux Etats-Unis. Et comme les hommes constituent la cible première des films d'action !



■ Timothy (Craig Bierko) et Charlie, des adversaires liés par un passé tumultueux ■

A l'image de *L'Effaceur* et de quelques autres films, vous ne mettez pas en scène une menace extérieure aux Etats-Unis, mais des Américains pur jus, les plus hautes instances du pouvoir même. Votre alibi ?

Depuis quelques années, la situation politique du monde a considérablement évolué. Les Américains ne cultivent plus la terreur des Russes, des communistes. Qui sont désormais les méchants ? Les peurs se sont déplacées dans leur propre environnement. Les Américains ont peur d'autres Américains. Les gens ne font plus aucune confiance à ceux qui nous dirigent, qui tiennent les rênes du pouvoir. On ignore ce qu'ils manigancent exactement et le doute est entretenu. Cela vaut également pour les capitaines d'industrie, les puissants hommes d'affaires... J'avoue qu'**Au Revoir à Jamais** révèle ma paranoïa. Ma paranoïa vis-à-vis de ceux qui nous gouvernement et celle vis-à-vis des gens qui nous entourent. On ne sait jamais à qui on a réellement affaire ! Déjà, il faudrait que nous nous connaissions vraiment. Peut-être des époux, parents et enfants... Et encore ! Nous possédons tous ce second visage. Chez certains, il ressort seulement plus que chez d'autres.

Curieusement, vos méchants n'ont pas la tête de l'emploi. C'est assez rare dans le cinéma américain où les réalisateurs chargent les vilains au maximum...

Ça fait également partie de ma paranoïa ! Les méchants authentiques, les ordures patentées ne sont pas reconnaissables au premier coup d'œil. Les gens gentils, du moins ceux qui se donnent tant de mal pour paraître gentils, sont capables d'actes plus □□□

la blonde est la rousse

GEENA DAVIS

Ex-Madame Jeff Golblum qu'elle côtoie sur les plateaux de LA MOUCHE et OBJECTIF TERRIENNE, Geena Davis manie récemment le sabre dans L'ILE AUX PIRATES. Malgré l'échec, elle demeure cinématographiquement fidèle à son mari, Renny Harlin, dont elle atteint presque la taille. Du haut de son mètre quatre-vingt trois, Geena Davis, 40 ans ce 21 janvier, fréquente TOOTSIE, THELMA & LOUISE, HÉROS MALGRÉ LUI, VOYAGEUR MALGRÉ LUI, BEETLEJUICE, ANGIE, UNE EQUIPE HORS DU COMMUN... Des rôles généralement romantiques ou farfelus pour cet ancien mannequin. Dans L'ILE AUX PIRATES, elle se prenait pour Errol Flynn. Dans AU REVOIR À JAMAIS, elle mange au râtelier de Nikita. A l'espionne française et à un James Bond désormais pantouflard, elle arrache quelques parts de marché...

Samantha Caine d'un côté, Charlie Baltimore de l'autre. Comment avez-vous abordé ces deux femmes qui finissent néanmoins par former une seule et unique personnalité ?

Samantha Caine et Charlie Baltimore sont très différentes à tous les niveaux. Psychologiquement d'abord. Charlie est forte, brutale. Il n'y a rien de doux, de chaleureux en elle. Elle n'a ni famille ni amis. Elle ne fait confiance à personne. Samantha, quant à elle, peut se permettre tout ce que Charlie ne pouvait s'offrir : élever une gamine, soigner un mari, s'occuper d'un foyer, mener une existence agréable. Charlie apprend à accepter Samantha. Au départ, elle la déteste comme s'il s'agissait d'une autre personne. Elle cherche à détruire la maîtresse d'école. Progressivement, elle se montre moins agressive, apprend à composer avec elle. Pour devenir une personne à part entière, elle combine ses deux facettes. Pour une comédienne, c'est extrêmement vivifiant de jouer un tel rôle. Très dur aussi car vous vous devez de rendre crédibles les deux personnages. J'ai passé des mois à les analyser, à les différencier dans leur comportement. Parfois, sur le plateau, je sentais Charlie prendre le dessus. Je devais la freiner dans ses élans pour que Samantha puisse s'exprimer. Ce n'est pas si évident d'alterner des personnalités aussi extrêmes, d'être un jour une ménagère rangée et le lendemain une furie animale. Physiquement aussi, Charlie et Samantha n'ont rien à voir l'une avec l'autre. Charlie aime son corps, elle aime le montrer, le mettre en valeur en portant des vêtements collants. Samantha s'habille de jupes larges, de pulls amples. Elle n'aime pas son corps et encore moins le montrer. Elle se cache derrière ses cheveux, ses habits.

Physiquement, vous êtes à l'écran dans une forme resplendissante, généralement pas doublée pour les cascades. Vous avez suivi le régime de Popeye, à savoir des épinards à tous les repas ?

Je me suis entraînée des mois durant pour tenir une forme olympique. Pour chaque discipline, j'avais un professeur. Un professeur pour les armes à feu, un autre pour les armes blanches, encore un autre pour faire du patin à glace sans tomber tous les mètres, un autre pour apprendre à couper des légumes sans se couper les doigts... Mais c'était une partie de plaisir comparé aux cascades. Samuel, Craig et moi en avons bavé. Surtout lorsque nous traversons la glace dans notre chute. Comme si la première prise ne suffisait pas, nous l'avons répétée deux autres fois. Nous nous étions pourtant promis de ne pas céder à Renny sur ce point, même dans le cas où l'opérateur aurait oublié de charger la caméra, mais il se montre parfois si persuasif ! Tomber dans l'eau glacée trois fois de suite... J'ai cru que nous allions mourir. Horrible et douloureux. Lorsque Samuel et moi avons sorti la tête hors de l'eau, nous avons hurlé. Un vrai hurlement que l'ingénieur du son a remplacé par de grandes expirations ! L'empoignade finale n'a pas été triste non plus. Je devais me plaquer au sol, sur le ventre, alors que la température descendait à moins 20°. Il soufflait un vent glacial, et j'avais l'impression d'être littéralement collée à terre. Au bout de la troisième prise, Renny a tout de même décidé de chauffer le bitume avec des torches. Croyez-moi, dans ces cas-là, vous regrettez vraiment d'être une vedette de cinéma. Le fait que Renny Harlin soit mon mari n'a pas contribué à me faciliter la tâche. Bien au contraire ! Résultat : je me suis passé de doublure pour 90 % des cascades. Il disait toujours : «Laissez Geena le faire ! Elle peut le faire !», même si quelques personnes émettaient des objections. Mais tout s'est déroulé à la perfection ; les gens de la sécurité connaissent bien leur boulot et ne prennent jamais de risque.

A vous entendre, on a l'impression que vous aimez l'action. Histoire de montrer aux Stallone, Schwarzenegger & cie de quel bois vous vous chauffez, que les femmes peuvent aisément leur damner le pion ?

Je ne suis pas si courageuse et la nature «virile» de Charlie est bien éloignée de la vraie Geena Davis. Il faut que l'on me force pour je sois capable de me lancer dans des cascades, dans des pirouettes et des bagarres. Je n'aime ni l'eau, ni l'altitude, ni le froid : je me surprenais donc parfois à faire ce que je fais dans le film ! Je ne pensais franchement pas être en mesure d'accomplir les prouesses d'**Au Revoir à Jamais**. L'entraînement m'a permis de relever le défi. La fréquentation de cet ancien officier des services secrets britanniques aussi. Il m'a inculqué la mentalité des commandos. Pour les hommes de ce type, la mission est la seule chose qui importe. Vous vous devez d'avoir une confiance absolue en vous-même pour la mener à son terme. Peu importe que vous mettiez votre vie, ou celle de vos partenaires, en péril. En fait, Charlie Baltimore est proche de leur réalité. Et si elle n'a pas fondé de famille sous sa véritable identité, ou nourri des relations amicales ou amoureuses, c'est simplement parce que l'ennemi ne doit avoir aucune prise sur elle. Charlie déteste justement Samantha Caine parce que celle-ci élève une gamine. Elle doit désormais s'en soucier et cela la gêne dans son travail.

Lorsqu'on interprète une super espionne, il est difficile de ne pas citer la Nikita de Luc Besson en référence...

J'ai vu **Nikita** à sa sortie et j'ai adoré. Je ne peux pas nier qu'il m'ait un peu influencé. Mais c'est principalement **Les 3 Visages d'Eve** qui m'a guidé dans mon interprétation. Son héroïne est une femme dotée de trois personnalités bien distinctes. La première se montre douce, les autres nettement moins. Ses personnalités les plus dures, les plus sauvages, prennent petit à petit le dessus et essaient de liquider la première, tendre et émouvante. Dans **Au Revoir à Jamais**, ces faits se renouvellent lorsque Charlie tente d'étouffer Samantha. Elle ne veut pas de sa vulnérabilité, elle veut demeurer seule maître de son destin. Elle refuse que la vie d'une autre lui trace son chemin. A la différence d'Eve, Samantha est mère d'une petite fille et c'est justement ce qui la sauve de l'influence négative, égocentrique de Charlie. La petite Caitlin Caine réconcilie les deux femmes, les deux facettes de Charlie Baltimore.



■ *Charlie Baltimore : un nouveau rôle physique pour Geena Davis* ■

Rétrospectivement, comment jugez-vous aujourd'hui l'expérience *L'Ile aux Pirates* ? Un échec mérité selon vous ?

J'aime **L'Ile aux Pirates**. Renny et moi avons tourné le film que nous voulions. Nous désirions une aventure maritime, amusante et moderne, un film qui ressemble à ceux d'Errol Flynn dans le genre. Nous le destinions aux enfants, aux adolescents qui n'avaient vu ni **Captain Blood** ni **La Flibustière des Antilles**. Nous ne savions pas que les gamins ne l'attendaient pas. Il attendaient plutôt une nouvelle **Guerre des Etoiles**. Nous avons fait fausse route. Cela explique une part de son échec. La presse et les médias se sont déchaînés contre **L'Ile aux Pirates**, comme sur **Waterworld**. Ils l'ont cassé par pure méchanceté, avec pour objectif que ce soit un bide. Avant même qu'il soit terminé, le matraquage a commencé, totalement gratuit, nourri des rumeurs les moins fondées. Nous ne pouvions guère réagir et lorsque nous nous défendions, les attaques se faisaient encore plus violentes. Pourtant, les gens qui découvrent le film en vidéo l'aiment. La situation a radicalement changé avec **Au Revoir à Jamais**. Les critiques lui ont tressé des couronnes de lauriers. Sans doute culpabilisaient-ils d'avoir incendié **L'Ile aux Pirates** !

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Sandra VO-ANH** ■

■ ■ ■ vicieux que les autres. Les vilains d'**Au Revoir à Jamais** n'affichent pas le faciès typé habituel. Les comploteurs de la CIA sont de hauts-fonctionnaires ordinaires, sans caractéristique physique particulière. J'aurais pu, pour incarner Timothy, choisir des comédiens coutumiers des rôles de salaud, Michael Ironside ou Lance Henriksen. Facile ! Mais, justement, je n'en voulais pas. Timothy devait ressembler à tout le monde, se fondre dans la masse et inspirer confiance. Voilà pourquoi j'ai opté pour un acteur dont personne ne connaissait le visage, un acteur qui possède un physique de jeune premier, un visage sympathique et rieur, sur lequel aucune étiquette n'est encore collée. Craig Bierko m'a été proposé par le responsable du casting. «Craig vient de la comédie et je voudrais savoir ce que tu en penses» m'a-t-il dit. Après une audition, j'ai immédiatement perçu le personnage en lui. Généralement, lorsque vous auditionnez un comédien, vous vous référez à ses films précédents, histoire de voir comment il bouge, comment il joue. Craig n'avez rien à montrer. Je l'ai donc mis en scène dans un brouillon de quelques-unes de ses séquences, notamment celle où il donne la réplique à Geena. De la centaine d'acteurs rencontrés, c'est lui que j'ai finalement choisi.



■ Une chute vertigineuse se terminant dans un lac aussi gelé que les acteurs ! ■



■ Samantha et Mitch : pour une fois, c'est Madame qui a la main lourde ! ■

N'avez-vous pas l'impression qu'*Au Revoir à Jamais* participe à la surenchère actuelle du cinéma d'action américain ? Qu'il cherche à aller plus loin que ses prédécesseurs dans ce domaine ?

Pas vraiment. Aujourd'hui, les gens vont au cinéma comme ils achètent un ticket pour un



Dans **True Lies**, Arnold Schwarzenegger mène une existence à deux vitesses, super espion à la solde d'une agence gouvernementale et VRP atteint de banalité. L'époux ordinaire cache le barbouze d'élite. **Au Revoir à Jamais**, c'est du pareil au même, à la différence que l'institutrice Samantha Caine souffre d'amnésie. Elle est, en quelque sorte, née il y a sept ans, sur une plage. La mémoire vidée de toute information, couverte de cicatrices. En sept ans, elle refait sa vie, convole en noces avec un chic type, met au monde une adorable gamine. Samantha pourrait couler longtemps des jours heureux si son passé n'avait choisi de resurgir. Très violemment. D'abord des suites d'un accident de la route, puis par une agression qui se termine dans la crème d'une tarte et par des cervicales émiettées. Samantha se découvre des réflexes d'une brutalité inouïe. Un détective privé miteux, Mitch Henessey, lui révèle son véritable nom : Charlie Baltimore. Un nom dont il ignore encore les implications. Charlie Baltimore est une tueuse surentraînée, une exécutrice chevronnée maniant avec le même sang-froid la lame en inox et la sulfateuse gros calibre. Désormais en pleine possession de ses moyens, Charlie n'est cependant pas la bienvenue. Elle constitue même une sacrée menace pour l'opération Lune de Miel fomentée par les Services Secrets. Une opération qui vise le retour de gros crédits dans l'escarcelle de la CIA. L'explosion d'un camion citerne piégé en plein centre d'un petit bourg célébrant la nuit de Noël pourrait y contribuer, surtout si le «coupable» porte sur lui un passeport arabe. Pour éviter que 2000 innocents ne grillent sur l'autel du Père Noël, Charlie Baltimore et le privé mettent les bouchées double. Dur dur pour Charlie car sa fille est désormais l'otage de Timothy, son ex-partenaire et probablement le père de l'enfant...

Ecrit par Shane Black, scénariste de **L'Arme Fatale** et du **Dernier Samaritain**, **Au Revoir à Jamais** s'installe au rayon blockbuster de la production hollywoodienne, là où trônent Stallone, Schwarzenegger & cie. Une petite place pour Geena Davis peut-être ? Tout juste un strapontin car la grande foule attendue ne s'est guère ruée au film. Bilan : des chiffres voisins de ceux d'un Steven Seagal au plus bas de sa forme. Aux Etats-Unis du moins. La star consacrée de **Thelma & Louise** aurait-elle démérité ? Au contraire. Elle court, elle brise des nuques, elle tranche des gorges, elle patine, elle cogne, elle profère des menaces... Avec une puissance féline. Avec férocité. Avec crédibilité également : la ménagère se transforme réellement en fauve et apprécie que son agressivité reprenne le dessus. Même soumise à la torture moyenâgeuse de la roue d'un moulin à eau, elle montre encore les dents. Une vraie teigne de charme que monsieur son mari, Renny Harlin, prend son pied à filmer, à montrer méchante. Salope même, aussi convaincante lorsqu'elle reproche à un petit gros d'en griller une en douce que quand elle promet à son ex un atroce trépas. Il la sert admirablement sa tendre et chère, Renny Harlin. A travers une mise en scène percutante, un scope bien rempli, des séquences d'action nombreuses et bien ficelées. Des cascades en à peu près tout ce qui roule. Une fusillade dans une gare bondée. Un plongeon dans un lac gelé sous la contrainte d'une grenade incendiaire. Le feu et la glace chers au Scandinave derrière la caméra. Renny Harlin n'était guère parvenu à faire de Geena Davis une «action star» dans **L'Ile aux Pirates**. Deuxième tentative : il marque le but, transforme l'essai. Geena Davis en remontre aux ténors de la pétoire, aux macho men de la castagne sur celluloïd. Elle est parfaite. Samuel Jackson aussi, en privé ringard propulsé dans une histoire qui le dépasse après qu'il en ait ricané. Drôle, mais pas de cet humour beauf, de comparse «désopilant» généralement en vigueur dans les buddy-movies. Mieux. Beaucoup mieux. De la vraie complicité entre «Miss Daisy et son chauffeur».

De l'action, de l'humour, une réalisation brillante, des comédiens qui en bavent mais heureux d'être là... Quoi d'autre à l'actif d'**Au Revoir à Jamais** ? Une séquence onirique qui renvoie à **La Maison du Dr. Edwards** d'Hitchcock, des rengaines connues pour étoffer les images («Many Rivers to Cross», «Lady Marmalade»...), l'apparition de Larry King, une poupée qui urine de l'essence... Bref, ça ne mollit pas un seul instant et on en reprendrait bien une tranche.

■ M.T. ■

Metropolitan Filmexport présente Geena Davis & Samuel L. Jackson dans une production **New Line/The Forge** ***AU REVOIR À JAMAIS*** (***THE LONG KISS GOODNIGHT*** - USA - 1996) avec Craig Bierko - Brian Cox - David Morse - Yvonne Zima - Patrick Malahide - Joseph McKenna - G.D. Spradlin **photographie de** Guillermo Navarro **musique de** Alan Silvestri **scénario de** Shane Black **produit par** Renny Harlin - Stephanie Austin - Shane Black **réalisé par** Renny Harlin

11 décembre 1996 **1 h 50**

parc d'attractions. Ce qui prime pour eux n'est pas tant l'histoire et les personnages, mais les effets spéciaux, le spectacle pyrotechnique. Je ne peux que constater la surenchère permanente, mais je n'ai pas le sentiment d'y participer. Une fois monté, je me suis rendu compte qu'**Au Revoir à Jamais** fonctionnerait aussi bien si on l'amputait de quelques séquences d'action. Les protagonistes et le scénario y survivraient, ce qui ne serait pas le cas de la majorité des blockbusters produits par Hollywood. Malgré certaines apparences, je me bats contre le «toujours plus», contre la volonté des producteurs de tout investir dans les effets spéciaux, les cascades et les explosions. Je subis parfois la pression de ceux qui veulent s'assurer que la puissance de feu du film est assez forte pour étancher la soif de divertissement d'un adolescent de 15 ans. Au-delà d'une certaine limite, on atténue l'intérêt des personnages. Samantha Caine et Charlie Baltimore me motivaient trop pour que je cède. Contrairement à ce que certains imaginent, c'est le travail avec le comédien qui me comble le plus sur un plateau. Au moins, vous pouvez communiquer, visualiser la séquence à l'écran... J'accorde énormément d'importance à la préparation, aux répétitions. Sur le tournage, les acteurs sont fin prêts, connaissent tout de leur rôle et n'ont pas à poireauter des heures à apprendre leur texte. De toute manière, le choix du bon acteur pour le bon rôle équivaut déjà à prendre 50 % d'avance sur le travail. Je n'apprécie que modérément la réalisation des séquences d'action. Pénible de passer tout ce temps en réunion avec les spécialistes des cascades, des effets spéciaux, des explosions, de la sécurité... La séquence finale fut particulièrement ardue à ce titre. Nous devions donner l'impression que le pont surplombe les chutes du Niagara. Ce pont, nous l'avons emprunté à une autoroute, puis digitalement ajouté aux images des chutes. Une scène terriblement longue, frustrante, exigeante...

Tout comme une overdose de spectacle peut nuire aux personnages, le trop plein d'humour peut faire pencher un film du mauvais côté...

C'est une question de dosage. Dans **L'Ile aux Pirates**, je suis conscient que cette alchimie ne fonctionne pas. L'action ne s'accorde pas à des protagonistes qui en sont presque détachés. Ils ne réagissent pas au ■ ■ ■


■ *Athlétique, agile, rapide, efficace : Charlie, une tueuse gouvernementale surentraînée* ■

le plaisir du verbe, l'épreuve du bain

SAMUEL L. JACKSON

Les citations bibliques, c'est Samuel L. Jackson qui s'en charge dans PULP FICTION, auprès de John Travolta. Interprète de Spike Lee (DO THE RIGHT THING, SCHOOL DAZE, JUNGLE FEVER, MO'BETTER BLUES), flic pour rire dans ALARME FATALE, boutiquier providentiel dans UNE JOURNÉE EN ENFER, Samuel L. Jackson compte parmi les acteurs les plus talentueux de sa génération, les plus éclectiques également. Surdoué de l'humour et du drame qu'il alterne avec une facilité déconcertante, Samuel L. Jackson culmine une filmographie déjà consistance. SABLES MORTELS, JEUX DE GUERRE, JURASSIC PARK, LES AFFRANCHIS, MENACE II SOCIETY, SEA OF LOVE, FRESH... Des rôles petits et grands pour un acteur qui évite de se prendre au sérieux, aussi irrésistiblement drôle dans la vie qu'à l'écran.

Une fois de plus, vous ne tenez pas un rôle de muet ! Vous causez autant dans *Au Revoir à Jamais* que dans un film de Quentin Tarantino !

Normal puisque je viens du théâtre. Le théâtre est le média de la parole, le cinéma celui de l'image. J'ai toujours eu quelque facilité à réciter des textes, des dialogues. A réciter beaucoup, à ma manière. Lorsque je choisis un rôle, je le fais en fonction des dialogues. Je n'apprécie guère les personnages trop physiques. Nous sommes là, à parler. La plupart des gens parlent entre eux. Vous écoutez quelqu'un qui parle et, si cette personne raconte des choses intéressantes, vous lui répondez. Quand je parcours un scénario, ce sont les protagonistes bavards qui ont ma faveur, surtout s'ils ont quelque chose à dire. Vous pouvez ainsi les découvrir, les aborder de front. C'est ce qui m'a le plus motivé dans le scénario d'**Au Revoir à Jamais**, une fois que nous avons changé quelques détails car, dans le scénario de Shane Black, le détective Mitch Henessey était blanc. Un Noir et un Blanc n'ont pas le même comportement, n'ont pas la même diction et n'utilisent pas les mêmes mots. Il fallait que l'on change tout ça. Ne pas adapter le rôle à la couleur de ma peau aurait été une grosse erreur.

Pour la énième fois, vous êtes le partenaire, celui qui arrive après le héros, celui qui se charge de l'humour, d'amuser la galerie !

Les hasards d'une carrière ! Recherchant des rôles plutôt causants, je suis amené à donner la réplique à d'autres comédiens. Et pour parler, mieux vaut être au moins deux, non ? Il y a eu Emilio Estevez dans **Alarme Fatale**, John Travolta dans **Pulp Fiction**, **Bruce Willis** dans **Une Journée en Enfer**, Nicolas Cage dans **Amos & Andrew**... Je suis aujourd'hui le partenaire de Geena Davis dans **Au Revoir à Jamais**. Demain, ce sera avec d'autres. Je ne veux pas vraiment devenir un spécialiste des rôles de comparse, le «sidekick» obligatoire. Mes personnages constituent simplement une extension de ce qui me tient le plus à cœur dans ce métier : les dialogues !

Et plonger tout habillé dans un lac gelé, c'est aussi quelque chose que vous appréciez ?

Pas du tout ! L'hiver, ce n'est pas mon truc ! Lorsque j'ai accepté le rôle, je me suis dit : «Ok, je sais qu'on va se les geler. C'est un film de Noël, on va travailler en extérieur, dans la neige». Mais une fois que la réalité du tournage a pris le dessus, j'ai arrêté de rigoler. Je n'avais ressenti rien de tel de toute ma vie : piquer une tête dans l'eau glacée. Une expérience incroyable. Je ne dirais pas que tout le monde devrait essayer. Je vous dirais que si vous ne l'avez jamais fait, ce n'est certainement pas ce que vous devriez faire. Imaginez


■ *Henessey (Samuel L. Jackson), un grand nostalgique de la Blaxploitation !* ■

que vous dévorez un grand pot de crème glacée et que vous l'approchez de votre bouche pour l'engloutir plus vite encore. Multiplier par 1000 cette sensation et vous comprendrez ce qu'on ressent à faire trempette dans un lac gelé ! Dès que vous tombez dans cette eau glaciale, votre cerveau semble vouloir tout faire pour en sortir tout en ne comprenant pas ce qui se passe vraiment. Même si vous avez pris votre souffle avant de plonger, vous avez l'impression de ne jamais avoir respiré avant, de toute votre vie. Parce que toute votre énergie sort du corps. Très douloureux, mais Geena et moi l'avons fait. Enfin, je l'ai fait parce que Renny l'a demandé à Geena, que Geena a accepté, et que je ne pouvais plus me défiler !

Une épreuve difficile donc, mais il y a tout de même des compensations dans le scénario. Une scène torride avec Geena Davis !

Pas difficile : éprouvante ! J'avais hâte d'arriver à la grande scène de séduction. Je pensais «Chouette, je vais pouvoir embrasser Geena ! Formidable !». Puis est arrivé le moment où elle me colle contre le mur, à me faire des avances pressantes. Et là, sur le plateau, j'entend la voix de Renny Harlin : «Vas-y Geena, lèche-lui le cou, mords-lui le lobe de l'oreille, attrape son entrejambes ! Oui, comme ça, c'est bien». Tu parles d'un romantisme. Son mari est là et c'est lui qui dirige. Frustrant ! Je me suis résigné. Allons-y. Que la caméra tourne et qu'on en finisse le plus vite possible. Rageant. En plus, Mitch, mon personnage, s'interdit de l'embrasser. Pourquoi faut-il que rien ne se passe comme vous l'avez rêvé !

Comme Geena Davis et Craig Bierko, vous avez suivi un entraînement spécial pour manipuler l'artillerie lourde imposée par Renny Harlin et Shane Black ?

Avant **Au Revoir à Jamais**, j'ai tourné quantité de films où je tiens une arme. Ici, j'ai dû passer un temps fou avec des professeurs pour oublier ce que j'avais appris. Il ne fallait pas que Mitch Henessey paraisse aussi à l'aise avec un pistolet ou un fusil que Charlie Baltimore. Pas évident du tout de transmettre cette impression, cette maladresse. Aux Etats-Unis, on grandit avec des armes. Mes parents, ma famille m'en offraient pour Noël. On jouait sans cesse aux cow-boys et aux indiens, aux gendarmes et aux voleurs. Nous passions notre temps à nous tirer dessus. Comédien, je ne faisais que continuer dans cette direction. Dans la vie, je suis pourtant du genre pacifique. J'utiliserais une arme seulement si quelqu'un menaçait directement ma famille. Ce n'est pas parce que j'en ai après quelqu'un que je vais le cribler de plombs ! Et vous croyez peut-être qu'un film comme **Au Revoir à Jamais** influence les gens, les pousse à sortir un flingue pour régler le moindre différent ? Mais pas du tout. Les gens responsables vont au cinéma chaque semaine sans réagir ainsi. L'immense majorité des adolescents se tape des tas de films où les comédiens se canardent. Une fois rentrés chez eux, ils ne se disent pas : «Chouette, je vais imiter Schwarzenegger et Steven Seagal et sulfater tout le monde». Le procès que l'on fait au cinéma et à la télévision est complètement à côté de la plaque.

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Sandra VO-ANH** ■

■■■ danger ! Je n'ai pas commis les mêmes erreurs dans **Au Revoir à Jamais**. Pour éviter de sombrer, nous avons tout testé, tout étudié. Sachant que nous étions déjà sur le fil du rasoir, il fallait que l'humour ne s'impose pas au détriment de la tension. Si le public commence à rire du film, et non avec le film, alors là, vous risquez de le perdre. Et là encore, vous ne pouvez pas aller trop loin. Si vous forcez la dose, les spectateurs ne prennent plus rien au sérieux, ne s'identifient plus aux personnages. Ils pensent que rien n'a d'importance et se fichent royalement de ce qui passe à l'écran. Ce qui ne fonctionnait pas dans **L'Ile aux Pirates** fonctionne mieux dans **Au Revoir à Jamais**. C'est, du moins, ce que je crois !

Le réalisme compte-t-il parmi vos préoccupations lorsque vous vous attelez à des péripéties aussi délirantes que celles d'*Au Revoir à Jamais* ?

Je ne dis pas qu'**Au Revoir à Jamais** est un film réaliste d'un bout à l'autre. Malgré son côté James Bond, j'ai veillé à coller au plus près à la réalité, surtout dans les fusillades et les empoignades. J'ai donc engagé, pour plus d'authenticité, un agent qui travaille d'ordinaire pour les Services Secrets britanniques, le SAS. Il était constamment sur le plateau, à surveiller le moindre détail. Tout ce qu'accomplit Geena correspond étroitement à la réalité, par exemple lorsqu'elle immobilise un type par derrière

■ Samantha/Charlie soumise à la torture : pour érotomanes avertis ! ■



■ *Jamais sans ma fille : Charlie et Caitlin Caine*

pour lui trancher la gorge. Je suis du genre à rassembler un maximum de documentation, à demander l'avis d'experts pour tout. Il n'était pas question que les gunfights d'**Au Revoir à Jamais** soient du John Woo, que les personnages tirent, l'arme tenue de côté. C'est de plus en plus courant dans les films hollywoodiens. Loin de moi l'idée de copier. Mes personnages tiennent leurs armes comme le feraient de véritables agents de la CIA. Dans le cas contraire, le film paraîtrait farfelu, totalement déconnecté de la réalité.

Lorsqu'on demande à un cinéaste américain si son film est violent, il répond généralement «non», y compris quand pleuvent les cadavres. Est-ce votre cas ?

Au Revoir à Jamais est un film violent. Comment tourner un film d'action qui ne soit pas violent ? Ça ne rime à rien. La violence est présente dans tout drame, y compris dans les tragédies grecques et les pièces de Shakespeare. Aux Etats-Unis, les politiciens condamnent la violence cinématographique et l'accusent de tous les maux de la société, de la délinquance notamment. Ils espèrent ainsi faire oublier leur propre responsabilité, les véritables problèmes et désigner un bouc émissaire idéal ! Dans les années 70, les films étaient aussi violents qu'aujourd'hui, voire davantage comme ceux de Sam Peckinpah, mais les politiques ne les traînaient pas dans la boue comme aujourd'hui. Je considère cependant que les moments les plus violents d'**Au Revoir à Jamais** résident dans ce que vous ne voyez pas, dans ce que vous devinez. L'exécution de Nathan, le mentor de Charlie, et le chemin que se taille la même Charlie pour délivrer Mitch. Il est ligoté nu dans une cave. Il entend les détonations, les corps tomber et, voit soudain Charlie apparaître, victorieuse. Vous vous doutez de la violence mais vous ne la voyez jamais.

Tous les comédiens du film font la même remarque à votre sujet : vous adorez le froid que les autres redoutent en grelottant d'avance. Par nostalgie du «pays» ?

En bon Finlandais, j'ai passé toute mon enfance à jouer dans la neige. Adulte, je ne vois pas de raison de ne pas continuer, même si je suis loin de mon pays natal ! **58 Minutes pour Vivre**, **Cliffhanger** et aujourd'hui **Au Revoir à Jamais** ! Je suppose que les conditions hivernales, le froid et les intempéries m'attirent irrésistible-



(Yvonne Zima) s'extraient du repère des terroristes ■

ment. Travailler par des températures glaciales, par moins 20°, ne me décourage pas. Je suis même très à l'aise tandis que mes collaborateurs, en général des habitués du soleil californien, souffrent le martyre. Les jours courts et les nuits très longues les dépriment. Moi, j'y suis habitué. Je dirais même que ça me plaît !

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Sandra VO-ANH** ■

(1) Inspiré d'une histoire vraie, **Les 3 Visages d'Eve** (1957, Nunnally Johnson) raconte le calvaire d'une femme (Joanne Woodward, madame Paul Newman) partagée entre trois personnalités antagonistes. Un psychiatre l'aide à en sortir.

(2) Acheté 4 millions de dollars, la plus grosse somme jamais versée pour un scénario, par la firme *New Line*, **Au Revoir à Jamais** a connu six réécritures, de manière à diminuer son coût (d'un premier devis de 100 millions de dollars, le film devait passer à 65 et, par conséquent, lésiner sur l'action) et atténuer une violence nettement plus saignante qu'elle l'est aujourd'hui à l'écran.



■ *Samantha redécouvre par hasard de vieux réflexes de tueuse aguerrie* ■

la gueule ne fait pas le méchant

CRAIG BIERKO

Craig Bierko, la trentaine, est encore un inconnu. Aucun film à son actif avant AU REVOIR À JAMAIS. Originaire de Chicago, il fait ses débuts au théâtre avant de s'orienter vers la télévision. Comme comédien ? Non, comme créateur de concepts d'émission pour la chaîne NBC. Mais peu de ses projets voient le jour. Et lorsque c'est le cas, Craig Bierko, pas fier, aurait plutôt tendance à les regretter. Mais, du film de Renny Harlin, il se montre satisfait. Satisfait d'avoir incarné le déjanté Timothy, un homme de main à qui la CIA délègue le sale boulot. Un job ingrat qu'il abat avec un certain plaisir, rajoutant quelques cerises sur le gâteau du sadisme...

Comment expliquez-vous que Renny Harlin vous ait choisi pour incarner le méchant d'*Au Revoir à Jamais* ? Votre physique ne vous prédestinait pas à ce rôle...

Renny Harlin tenait certainement à contrebalancer les aspects fantastiques de l'histoire par des comédiens n'ayant pas un physique trop typé, n'accentuant pas davantage les folies qu'il allait mettre en images. Il voulait des interprètes au look ordinaire pour mieux faire avaler aux spectateurs les délires du scénario. Les véritables méchants, ceux de la vie, ont davantage mon apparence que celle d'un Jack Nicholson. Ils n'en sont que plus dégueulasses encore. Les véritables méchants n'ont pas les sourcils en V ni des cicatrices plein le visage. Ils ne ricanent pas en permanence. Ils ne tortillent pas leur moustache en regardant la fille hurlante, attachée sur les rails. Timothy, lui, sourit toujours. C'est justement ce qui, dans son comportement, déstabilise les gens : vous ne pouvez guère deviner ce qu'il a derrière la tête. J'aime cette approche. Elle m'a un peu surpris au départ car, en me demandant d'auditionner pour **Au Revoir à Jamais**, mon agent ignorait tout du personnage. Il pensait sans doute que j'aurais à incarner un brave type, un gentil. Timothy m'a appris que j'avais ce démon en moi, cette ordure qui sommeillait, attendant qu'un quelconque instinct de survie le réveille. Pour les besoins du rôle, j'ai dû pousser ce versant de ma personnalité à rejaillir, à sortir. Parfois, le soir venu, après le tournage, je ne parvenais pas à me débarrasser totalement de l'influence de mon personnage. Je prenais néanmoins assez de distance pour blaguer avec les autres comédiens, mais la personnalité de Timothy m'aspirait littéralement vers elle. Si je lui avais cédé, je serais aujourd'hui un dangereux sociopathe.

Les comédiens apprécient généralement les rôles de vilain. Cela leur permet de s'exploser, de s'amuser sans restriction, tandis que les héros sont tenus par des attitudes plus strictes...

Si les méchants séduisent à ce point les comédiens, c'est surtout parce qu'ils permettent d'extérioriser ce qu'on réprime le plus en nous, en société. Incarner un salaud, c'est afficher ce qu'on s'interdit de montrer aux autres. Selon moi, il s'agit d'ailleurs du thème central d'**Au Revoir à Jamais**. Je m'explique. Samantha Caine n'est pas capable, au départ, de dévoiler une partie d'elle-même. Plus le film progresse, plus elle intègre sa deuxième personnalité. Elle se complète. Ce n'est pas le cas des autres protagonistes, de Timothy principalement. Il ne contient en lui que violence et haine. Lorsqu'il semble en venir à de meilleurs sentiments, il demeure toujours aussi détestable. Il désire toutefois se montrer plus doux, plus compréhensif, mais il ne le peut pas. Il essaye bien de se raccrocher à une autre facette de sa personnalité, mais c'est impossible car celle-ci est perdue à tout jamais. Il ne pourra jamais la réintégrer. Au fil du récit, Charlie Baltimore s'humanise. Timothy reste inhumain.



■ *Craig Bierko, un physique de jeune premier au service d'un vilain d'envergure, Timothy* ■

Comment avez-vous vécu ce tournage ? On raconte que ce ne fut pas une partie de campagne, que les acteurs ont payé de leur personne...

La séquence la plus dure fut certainement celle de l'hélicoptère. Presque deux semaines de tournage pour quelques petites minutes à l'écran. Nous étions alors à Toronto et le baromètre descendait aisément à moins 20°. Il fallait vraiment que ce soit moi dans l'hélicoptère. Pas question d'y jeter un bonhomme coiffé d'une perruque ! De toute manière, j'étais si heureux de décrocher le rôle que j'ai annoncé à Renny Harlin que je me plierai à ses quatre volontés, à condition toutefois que cela ne me fasse pas vomir ! Moralement, je me suis senti obligé de me passer de doublure pour la plupart des cascades ! Etant sujet au vertige dès que je me penche à une fenêtre, je tremblais de trouille. Pour me rassurer, Renny Harlin m'a montré le filin de sécurité. Il n'était pas plus gros qu'un fil de téléphone ! Je balisais. La température au sol était déjà très basse, mais, en plein vol, le froid devenait insupportable. A l'écran, je tire sur Geena Davis. Interdit dans ce cas de porter des gants. Il faisait si froid que je ne sentais plus la main qui tenait le fusil. Et pour cause : elle était en train de geler. Dès que nous touchions le sol, des assistants s'occupaient de me réchauffer. Une épreuve assez effroyable pour quelqu'un comme moi qui ne supporte pas les basses températures. La bagarre à coups de poing contre Geena Davis ne fut pas triste non plus. Elle était réglée comme une sorte de ballet, chorégraphiée au millimètre près. La danse n'étant pas vraiment mon truc, je craignais de faire un faux mouvement et de décocher un véritable crochet du droit à ma partenaire. Son mari étant un géant de près de deux mètres et, circonstance aggravante, le metteur en scène du film, je devais me montrer particulièrement vigilant !

Quels enseignements tirez-vous de l'expérience *Au Revoir à Jamais* ? Pas trop lassé par les contraintes liées aux scènes d'action, aux effets spéciaux ?

Je lisais récemment une interview de Sylvester Stallone. Il est actuellement au carrefour de sa carrière. Il change d'emploi, peut désormais se permettre de prendre du poids. Il ne veut plus de cette étiquette de star du cinéma d'action. Il affirme que, ces derniers temps, c'était horriblement frustrant pour lui de se tenir immobile devant un écran bleu, pour les besoins des effets spéciaux. De rester là, planté comme un morceau de viande, comme une machine. Il a alors commencé à se sentir inutile, à oublier pourquoi il était devenu comédien. Même si le film d'action lui a rapporté des millions et des millions, la déprime l'a progressivement gagné. Je n'en suis pas encore à ce point. Je pense effectivement que c'est assez amusant, du moins au début, de se lancer dans le vide, de se plier à la discipline des effets spéciaux. Mais bâtir toute sa carrière là-dessus, c'est prendre un risque considérable, s'exposer à l'ennui. Malgré quelques séquences de ce type, le tournage d'**Au Revoir à Jamais** m'a été extrêmement profitable. Comédien, j'avais des défis à relever. Comme la scène où Timothy est confronté à sa propre fille qu'il enferme avec sa mère dans la chambre froide. Ou celle où Timothy aborde Charlie à la buvette de la gare, comme s'il la draguait... Des instants vraiment très forts. Je n'avais pas l'impression d'interpréter un film d'action ordinaire, mais un film tout simplement, exigeant beaucoup de ses comédiens.

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Sandra VO-ANH** ■



BONJO

Le film catastr

■ *La Tour Infernale* : le chef-d'œuvre absolu et incontournable du film catastrophe ■

UR LES DÉGÂTS !

ophe : grandeur et décadence

Le film catastrophe revient en force à Hollywood. Une réapparition soudaine après quinze ans d'extinction de l'espèce, étouffée sous les poncifs, atteinte de dégénérescence. Une maladie infligée par ses propres pionniers. TWISTER, un INDEPENDENCE DAY qui se réclame ouvertement du genre sont les premiers. DAYLIGHT leur emboîte le pas. Une bonne dizaine d'autres suivent de près... Explication rationnelle à ce come-back : les progrès considérables effectués dans les effets spéciaux digitaux, la possibilité de montrer enfin ce qui relevait de l'impossible ne serait-ce qu'il y a quatre ans. Mais si le genre se réincarne dans d'autres films, c'est qu'il a déjà vécu. C'est qu'il a déjà porté de beaux fruits et d'autres, pourris. Il existe aussi des films catastrophiques dans le cinéma-catastrophe....



■ *Airport : le vernissage officiel d'un genre* ■

LES FILLES DE L'AIR

Rien de tel pour nourrir le suspense que des catastrophes entre ciel et terre, des avaries de toute nature, des passagers à soucis, des conditions de vol épouvantables... A travers la série AIRPORT et quelques autres, le film catastrophe ferait passer l'envie de prendre l'avion à Mermoz et Saint-Exupéry eux-mêmes !

S'il y a des films que les compagnies aériennes ne programment jamais dans les avions, ce sont bien les **Airport**. Une série née en 1970 chez *Universal*. Le studio ne se doutait pas que cette production tout de même prestigieuse allait mettre le feu aux poudres. Le **Airport** en question, mis en images assez paresseusement par le cinéaste à tout faire George Seaton, balise la piste d'un genre à part entière. A force de stéréotypes, lesquels se marchent dessus tellement ils prolifèrent, dans l'aéroport de Lincoln. Les vedettes sont logées à la même enseigne : Burt Lancaster, Dean Martin, Jean Seberg, Jacqueline Bisset, George Kennedy... La météo est désastreuse, le pilote Venon Demarest connaît des ennuis conjugaux et se console avec une hôtesse enceinte de lui. Et les clichés continuent d'embarquer en rangs serrés dans le Boeing à destination de Rome ! Il y a la vieille dame habituée à voyager clandestinement, le chômeur porteur d'une bombe pour que sa veuve encaisse l'assurance vie... **Airport** connaît un succès retentissant même si, franchement, nous sommes plus proches du mélodrame que d'un film catastrophe digne de ce nom. Mais le «disaster movie» ne relève-t-il pas en soi du mélo lacrymal ? Façon Barbara Cartland malheureusement. Des trémolos, il y en a en abondance dans le deuxième **Airport, 747 en Péril** (Jack Smight, 1974), nettement supérieur à l'original. Pas difficile, malgré un impressionnant chargement de lieux communs. Une gamine qui doit être opérée d'urgence (Linda Blair !), un ivrogne, une bonne sœur, une antique vedette de cinéma... Ils finiraient tous pulvérisés, des suites de la collision de l'appareil avec un petit avion, si le Commandant Murdock (Charlton Heston) et l'hôtesse Nancy (Karen Black) ne faisaient preuve d'un gros héroïsme, la seconde pilotant le coucou sur les indications du premier mal en point mais plein d'expérience. Deux ans auparavant, ■ ■ ■



■ *Charlton Heston aux commandes : la garantie de survivre (**Alerte à la Bombe**)* ■

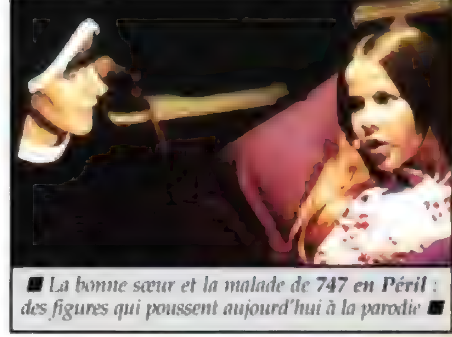


■ *Un sauvetage spectaculaire pour un classique du genre (**747 en Péril**)* ■

■ ■ ■ dans **Alerte à la Bombe** de John Guillermin, Charlton Heston, porteur de l'uniforme du Commandant Hank O'Hara, sauve un avion civil d'un militaire fou tenant à se rendre derrière le Rideau de Fer, évite une collision et se pose en Alaska pendant une tempête. Joli palmarès.

747 en Péril cartonne tellement qu'*Universal* produit quatre ans plus tard **Les Naufragés du 747** (Jerry Jameson) dont le scénario frise le délire. Le copilote d'un avion privé, rempli d'œuvres d'art et de grosses huiles, assomme le pilote (Jack Lemmon), endort les passagers à l'aide d'un gaz soporifique et, victime du brouillard, sombre en mer. Robuste, l'avion résiste à la pression de l'eau sur un banc de sable. Quelques victimes (Christopher Lee) et clichés après (la vieille dame, le salaud, le couple au bord du divorce), les secours arrivent. Maintenant que le 747 a respiré jusqu'au fond des bronches l'air salin, que nous réservent les scénaristes grassement rétribués par *Universal* ?

Par exemple le Concorde s'écrasant dans les neiges par la faute d'un vilain trafiquant d'armes, prêt à tout pour que des preuves à charge contre lui n'arrivent pas à bon port ! **Airport 80 - Concorde** (David Lowell Rich, 1980) exploite donc cette astucieuse idée. Très contrarié le supersonique franco-britannique dans cette médiocre séquelle. Après la montgolfière d'écologistes, les missiles du Buzzard Attack et le sabotage de la porte de la soute à bagages ! Rien que ça. Mais Alain Delon tient fermement le manche à balai, Sylvia Kristel son hôtesse-maîtresse aussi.. La série **Airport** ne se remet d'ailleurs pas de cet excès de masturbation aérienne. **Airport 80 - Concorde** suspend son vol après qu'un entrepreneur italien opportuniste ait détourné le supersonique, à l'insu d'Air France, dans le fâcheux **S.O.S. Concorde** de Ruggero Deodato (1979). Une série entre B et Z qui envoie le bel oiseau de fer au plus profond de l'océan. Qui a donc provoqué le crash ? Un industriel américain qui voudrait bien préserver sa suprématie sur le marché US de l'aviation bien sûr. Mais les coupables de ce piratage ne respectent décidément rien ; **S.O.S. Concorde** n'est pas un film catastrophe. Tout juste un petit thriller miteux !



■ *La bonne sœur et la malade de* ***747 en Péril*** *: des figures qui poussent aujourd'hui à la parodie* ■



■ ***Les Naufragés du 747*** *: Boeing ou submersible ?* ■



■ *Une page d'histoire pour un film catastrophe rétro (****L'Odyssée du Hindenburg****)* ■



■ *David Warner, George Kennedy et Alain Delon : l'équipage héroïque de* ***Airport 80 - Concorde*** ■

Les ravages commerciaux de la série **Airport** ne laissent pas les producteurs rivaux indifférents. Comment riposter ? Deux méthodes s'offrent aux jaloux. Il y a la manière forte, les fastes d'une superproduction historique, comme **L'Odyssée du Hindenburg** (Robert Wise, 1975). A la gloire du Troisième Reich, le monstrueux dirigeable explose sur le sol américain en 1937. Le coup d'un gabier, furax que les nazis aient liquidé sa tendre et chère. La véracité de l'événement n'interdisant pas les clichés, la baudruche géante transporte deux escrocs internationaux, un couple de concertistes, des aristocrates, un agent de la Gestapo et quantité de discrets réfugiés politiques.

La réplique servile à **Airport** ne soutient pas un seul instant la comparaison. Téléfilm diffusé en salles en Europe, **Panique en Plein Ciel** (Robert Butler, 1976) se farcit la totale. Non seulement la femme du Commandant Pete Douglas (David ***Le Fugitif*** Janssen) souffre d'une tumeur au sein, mais, circonstances aggravantes, son Transcon 602 achemine un toubib alcoolique, un marshal. cardiaque et son prisonnier, cause de tous les malheurs à bord. En se saisissant de l'arme de son geôlier et en tirant deux balles, il détruit le circuit hydraulique du zinc. Pas difficile d'imaginer la suite. Ce scénario, à quelques ré-aménagements près, sert encore vingt ans plus tard. Dans un **Turbulence** réalisé par le même Robert Butler !
A la popularité des **Airport** à travers le monde, l'URSS ne pouvait demeurer insensible. Sur ordre du Kremlin, les studios *Mosfilm* lancent **L'Equipage** (Alexandre Mitta, 1980). Les figures imposées sévissant des deux côtés du Rideau de Fer, les deux pilotes vedettes se prennent la tête, l'un avec une fille à problèmes, l'autre avec sa mégère d'épouse qui obtient la garde de son gosse. Tout ceci n'empêche pas Timtchenko, Nenarokov et leur radio (un Don Juan qui flirte avec une hôtesse de l'air !) de remplir leur avion de ressortissants soviétiques, victimes d'un tremblement de terre en Afrique. Trop beau pour que cela s'arrête : l'appareil à l'intérieur duquel ils s'engouffrent a une aile abîmée. Il subit ensuite un orage, le réservoir se vide et l'atterrissage ne se déroule pas vraiment en douceur. Autant de catastrophes, ou presque, que tous les **Airport** réunis ! Moscou ne pouvait se résigner à calquer mollement Hollywood ; il fallait mettre le paquet. A ce titre, **L'Equipage** remplit sa boîte noire au-delà de ce qu'elle peut contenir !

Ô MON BATEAU

Pourquoi n'y en aurait-il que pour les avions ? Equitable dans le désastre, le cinéma catastrophe ne prive pas les marins et oisifs en croisière de quelques désagréments. De la thalassothérapie de choc en somme.

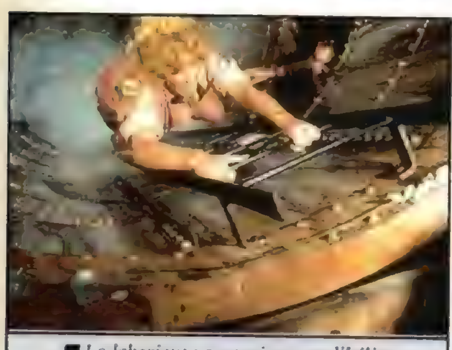
La catastrophe dans les airs n'offrant finalement que des prérogatives limitées, Hollywood se souvient que le Titanic compte parmi les naufrages les plus médiatisés de tous les temps. Pas question cependant pour la *20th Century Fox* d'en générer une nouvelle version tandis que les 747 décrivent des cercles dans le ciel. Le studio attend James Cameron et 1996 pour se jeter au milieu des cubes de glace. Il y a mieux : un roman de Paul Gallico qui, d'emblée, coule son rafiot. Merveilleux que le spectateur n'attende pas une heure, ou plus, pour que le naufrage se produise enfin. Le côté pratique compte aussi. En route vers la Grèce, le paquebot Poséidon se retourne en cette nuit de la Saint-Sylvestre. Il se trouvait sur la trajectoire d'une gigantesque vague provoquée par un séisme. Le monde à l'envers pour les survivants. Des plafonds du navire, ils remontent vers l'enceinte des hélices, traversent un enfer tantôt de feu, tantôt liquide. Mené par le Révérend Scott (Gene Hackman), le groupe des rescapés se compose notamment d'un steward, d'un groupe pop, d'un flic marié à une ancienne prostituée, d'un couple du troisième âge, d'une grosse femme... Aussi absurde que puisse paraître la situation, aussi abondant que sont les clichés, **L'Aventure du Poséidon** (Ronald Neame, 1972) atteint la perfection dans son genre. Succès amplement mérité qui ne pouvait demeurer sans lendemain. Son producteur, businessman avisé du film catastrophe, Irwin Allen (**La Tour Infernale**) prend, en 1978, la décision malheureuse de lui donner une suite. Décision d'autant plus malheureuse qu'il la met lui-même en scène. **Le Dernier Secret du Poséidon** renoue donc avec l'épave flottante dont le coffre-fort renferme une fortune en diamants et du plutonium. De quoi motiver un marin ruiné (Michael Caine) et quelques types plutôt louches. Pas de quoi alimenter un bon scénario en revanche. Ce **Dernier Secret...** reprend le principe de l'original sans y apporter quoique ce soit, sinon une abyssale banalité et quelques tronches bien sympathiques. Celles de Karl Malden, Telly Savalas, Peter Boyle et Slim Pickens.



■ *L'Aventure du Poséidon : un «retournement» de situation le soir de la Saint-Sylvestre* ■



■ *La Guerre des Abîmes : au lieu d'y couler le Titanic, on le renfloue* ■



■ *La laborieuse ascension vers l'hélice (L'Aventure du Poséidon)* ■



■ *Les survivants dans un décor dantesque à l'envers (L'Aventure du Poséidon)* ■

Des suspenses navals, Hollywood en produit quelques-uns dans l'écume de **L'Aventure du Poséidon**. **La Guerre des Abîmes** (Jerry Jameson, 1980) n'est pas le moindre puisqu'il renfloue le Titanic et le ramène au port où il aurait dû accoster quelques décennies plus tôt. Pour la beauté du geste ? Non, pour récupérer un chargement de byzanium que convoitent également les Russes. Une intrigue aussi anémique que les protagonistes : le savant pacifiste, les militaires belliqueux... Mais l'on commence ici à mouiller dans d'autres eaux que celles du «disaster movie» de base. **L'Aventure du Poséidon** fait des bâtards. **Sauvez le Neptune !** notamment (David Greene, 1977). Le Neptune, c'est un sous-marin nucléaire américain éperonné après un concours malheureux de circonstances (erreur de jugement, brouillard, radar en panne...) par un cargo. Le submersible et son commandant (Charlton Heston !) coulent à pic avant de se stabiliser sur une étroite saillie, à 450 mètres de profondeur. Conventionnel tout cela, mais plus spectaculaire que le minable **S.O.S. Titanic** (Billy Hale, 1979) dans lequel s'entassent des aristocrates, de jeunes Irlandais rêvant du Nouveau Monde, une actrice vieillissante, des marins courageux, de cossus couards... Selon leurs mérites, ils vont par le fond (1.800 personnes) ou survivent (700 miraculés) en cette nuit d'avril 1912. Nettement plus stimulant s'avère le **Terreur sur le Britannic** de Richard Lester (1974). Le paquebot Britannic explosera si le gouvernement ne verse pas 500.000 livres sterling à un militaire excessivement déprimé. 1.200 personnes pourraient faire les frais de sa dépression, dont quelques passagers déjà rencontrés dans les **Airport** et à bord du Poséidon. Les avions changent, les croisières aussi, mais les stéréotypes s'incrustent, aussi solidement fixés qu'une bernique à son rocher !

DROLE DE DRAMES

Plein à craquer de bonnes sœurs, de couples en instance de divorce, de poivrots, de cinglés homicides, d'obsédés, d'hôtesses de l'air très chaudes, d'anciens militaires, le film catastrophe aérien se prête naturellement à un passage à la moulinette du pastiche...



■ *Y-a-t-il un Pilote dans l'Avion ? : un pastiche loufoque de 747 en Péril* ■



■ **Le Bus en Folie** *: une première mise en boîte du film catastrophe passée aux oubliettes* ■

Les **Airport** constituent une cible de choix pour les caricaturistes, les rigolos et les accros de la parodie. Tout y est déjà tellement hénaurme qu'il suffit d'y ajouter une pincée pour que le burlesque s'empare de la tragédie, pour que le stress du suspense s'épanche dans la franche rigolade. Les Frères Zucker et Jim Abrahams, grands potaches devant l'éternel, pilonnent tout naturellement les **747 en Péril** et autre **Alerte à la Bombe** dans leur désopilant **Y-a-t-il un Pilote dans l'Avion ?** (1980). Le pilote du vol 209 vers Chicago (Peter Graves) manifeste de nets penchants pédophiles, l'hôtesse de l'air Elaine vient de rompre avec son boyfriend, du poisson avarié cloue tous les passagers sur leur siège, l'indispensable bonne sœur sort sa guitare, le pilote automatique est une baudruche dont la valve se situe au-dessous de la ceinture, le toubib du bord (Leslie Nielsen) a le nez qui s'allonge, comme Pinocchio, en cas de mensonge... La parodie bat son plein et, au passage, tape dans **La Fièvre du Samedi Soir**, **Tant qu'il y Aura des Hommes**, **Les Dents de la Mer** et cie. Succès oblige, **Y-a-t-il un Pilote dans l'Avion ?** écope d'une suite, **Y-a-t-il Enfin un Pilote dans l'Avion ?** (Ken Finkleman,1982), un rien moins inspirée que le modèle, mais le tir de barrage sur les positions du film catastrophe continue de plus belle, en dépit du troc du 747 contre une navette spatiale à destination de la lune. A son bord : des terroristes arabes, une nymphomane, un dépressif proche du suicide, une équipe de hockey au grand complet, un prêtre défroqué, un fou évadé de l'asile... On ne saurait en faire moins dans une séquelle digne de ce nom.

La parodie du cinéma catastrophe n'est pas l'exclusivité des deux **Y-a-t-il un Pilote...?**. En 1976, James Frawley les précède avec **Le Bus en Folie**, trajet ponctué de gags d'un autocar à propulsion nucléaire entre New York et Denver. Accusé d'avoir dévoré ses 110 passagers après un accident, le chauffeur d'élite Dan Torrance prend le volant et slalome entre les pépins. Bombe, rupture des freins, incendie, précipice... Rien n'est épargné à ce bel engin équipé d'une gigantesque baignoire. Les frères Zucker et Jim Abrahams sont-ils montés dans **le Bus en Folie** avant de se demander si leur avion contenait un pilote ? Ils assurent que niet.

■ *Y-a-t-il un Pilote dans l'Avion ? Oui, mais un pilote porté sur les petits garçons et les films de gladiateur !* ■

LA TOUR S'EFFRITE, LE PAQUEBOT SOMBRE, LE BOEING BAT DE L'AILE...

Le film catastrophe démarre en fanfare. LA TOUR INFERNALE, L'AVENTURE DU POSÉIDON, 747 EN PÉRIL : le tiercé gagnant. Les fleurons du genre, ceux qui dictent leur dictée aux suiveurs. Des films qui doivent également tout à l'opiniâtreté de producteurs tels Irwin Allen et Jennings Lang. Ces mêmes producteurs qui finirent par tuer la poule aux œufs d'or...

Officiellement, le film catrastophe naît en 1970 avec **Airport**, même s'il est précédé par **Krakatoa, à l'Est de Java** (Bernard Kowalsky, 1967), impressionnante évocation de l'éruption du dit volcan indonésien sur fond de chasse au trésor caché dans une épave. Mais le film qui donne au genre ses lettres de noblesse est **La Tour Infernale**, un blockbuster en avance sur son temps. Tellement gigantesque que deux studios, *20th Century Fox* & *Warner Bros*, s'associent pour le financer et permettre à leurs stars sous contrat d'exclusivité de s'y réunir. Irwin Allen est l'homme par qui **La Tour Infernale** se monte, en dépit des obstacles, du coût astronomique. L'homme par qui, également, le film atteint une telle perfection dans la réalisation, même si John Guillermin, le réalisateur officiel, ne s'est pas assoupi dans un coin de plateau pendant que son producteur dirigeait l'entreprise. Superviseur des séquences d'action, des effets spéciaux, le mégalomane Irwin Allen contrôlait tout. Le scénario d'abord. D'une extrême simplicité, d'une efficacité inégalée. Pour son inauguration, la tour la plus haute de San Francisco reçoit le gratin de la ville. Pas moins de 138 étages surplombent la baie. Toute la fierté de l'homme d'affaires James Duncan (William Holden) ! Un businessman dont le gendre (Richard Chamberlain) économise sur l'équipement des circuits électriques, ce que découvre l'architecte Doug Roberts (Paul Newman). Mais il est déjà trop tard. Un court-circuit, le feu prend et monte les étages malgré l'intervention rapide des pompiers menés par Michael O'Hallorhan (Steve McQueen)...

Des héros qui n'en font pas trop, humains juste ce qu'il faut. Même les poncifs n'atteignent pas tout à fait les seconds couteaux. Le vieil escroc fauché (Fred Astaire), la veuve (Jennifer Jones), le maire héroïque (Robert Vaughn), la sourde-muette mère de deux enfants, la secrétaire-maîtresse... Indifféremment, bons et moins bons rencontrent les mêmes ennuis.

Le système Irwin Allen marque des points et en marquera encore avec **L'Aventure du Poséidon** deux ans plus tard. Une nouvelle réussite tant artistique que commerciale à son palmarès. Mais le ver est déjà dans la pomme ; les poncifs se reproduisent à une cadence accélérée sous la quille retournée du paquebot. Ils prolifèrent et Irwin Allen ne s'inquiète guère, sûr du filon. Le film catastrophe est pourtant sur une pente savonneuse.

En trois films (**La Tour Infernale**, **747 en Péril**, **L'Aventure du Poséidon**), tout a été dit, tout a été montré, tout a été démoli. Ultime recours, typiquement hollywoodien : la surenchère, des désastres de plus en plus étendus, à des échelles de plus en plus impressionnantes. C'est justement ce qui donne du grain à moudre aux entrepreneurs du **Tremblement de Terre** de Mark Robson (1974). La terre tremble, les bâtiments s'écroulent comme des châteaux de cartes, un barrage cède et l'eau emporte le héros de service, seule originalité de cette superproduction pourtant estimable où grouillent les poncifs. L'architecte Stuart Graff partagé entre sa vieille femme décatie (Ava Gardner) et sa jeune maîtresse (Geneviève Bujold), le sous-officier de la Garde Nationale qui pète les plombs, l'homme d'affaires cardiaque, les cascadeurs, le flic débonnaire amoureux d'une jolie voyoute... Un échantillonnage de population particulièrement gratinée et, règle du jeu, quelques stars et têtes connues.

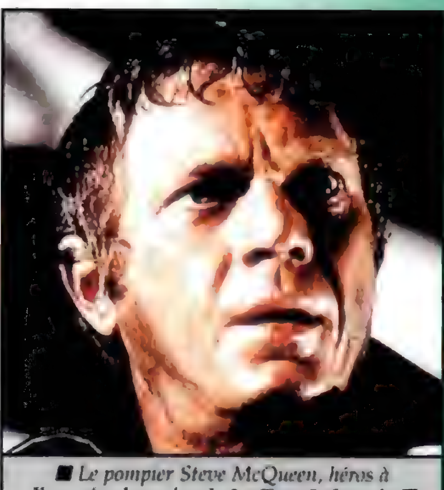
Un séisme, des stars en sursis, des poncifs éculés... Bien tout ça, mais il faut trouver autre chose pour épater un spectateur déjà blasé, déjà gavé de cataclysmes. **Tremblement de Terre** propose un «gimmick», le «sensurround». A savoir une quatrième piste sonore de basse fréquence, inférieure à 20 Hz, seuil des graves perceptible par l'oreille humaine. Enfin bon, tout ça pour dire que le «sensurround» reproduit dans la salle de cinéma les secousses telluriques. Les fauteuils tremblent. Impressionnant au départ, mais on se lasse vite de ces vibrations. Bref, le «sensurround» ne sauve pas **Le Toboggan de la Mort** (James Goldstone, 1977) produit, comme **Tremblement de Terre**, par Jennings Lang.

Spécialiste du genre, Jennings Lang produit davantage de films catastrophe que son grand rival, Irwin Allen. **747 en Péril**, **L'Odyssée du Hinbenburg**, **Les Naufragés du 747**, **Airport 80 - Concorde**... Une filmographie inégalée dans le domaine. Productive mais servile. A l'affût du bon coup, il fonctionne souvent au bluff. Le bluff «sensurround» fonctionne du feu de Dieu sur **Tremblement de Terre** ; il fonctionnera donc sur **Le Toboggan de la Mort** avec ces montagnes russes du parc d'attractions d'Ocean View piégées par un terroriste rançonneur. Le procédé, passé les deux premières pirouettes, ne renfloue plus les brèches d'un scénario assez pauvre.

Comme Jennings Lang (décédé en mai dernier à l'âge de 81 ans) et son tonitruant «sensurround», Irwin Allen quémande les astuces pour renflouer la coque du film catastrophe en perte de vitesse et d'idées. Intention louable dont il fait d'abord «profiter» la télévision, à travers deux téléfilms sans relief et fort pingres, **Horizons en Flammes**, précédé d'un an par **Flood !** (Earl Bellamy) où la rupture d'un barrage provoque l'inondation meurtrière de Ploucville. Deux téléfilms catastrophe, deux désastres.

Ne croyant visiblement qu'en ses propres capacités, Irwin Allen passe à la réalisation. Sans partager la fonction, comme par le passé, avec les solides artisans John Guillermin et Ronald Neame. **L'Inévitable Catastrophe** (1979) marque ses débuts. Inévitable, vraiment ? Non, si Irwin Allen s'était tout simplement abstenu de jeter sur le Texas des abeilles tueuses venues d'Afrique. Ce sont les stars de ce ratage magistral, tant au niveau de l'interprétation (Henry Fonda, Richard Widmark, Michael Caine et Katharine Ross sont nuls) que du spectacle, ringard malgré des moyens considérables. Même les entomologistes n'y ont pas trouvé leur compte. **L'Inévitable Catastrophe** sombre dans les abîmes du box-office. Pas découragé, Irwin Allen récidive l'année suivante avec **Le Dernier Secret du Poséidon**. Deuxième naufrage pour le producteur de **La Tour Infernale**. Il perd tout de même confiance en ses talents de réalisateur et confie les rênes du **Jour de la Fin du Monde** à James Goldstone (**Le Toboggan de la Mer**). De **La Tour Infernale**, il arrache deux comédiens (Paul Newman et William Holden) et un scénariste (Stirling Silliphant) qui torche, en trois coups de cuillère à pot et beaucoup de ficelle, le script de cette nouveau superproduction. De superproduction, **Le Jour de la Fin du Monde** n'en a que le nom. Peu de spectacle et beaucoup de verbiage inutile au menu. Et c'est seulement une heure après que le pétrolier Hank Anderson a découvert la menace du volcan en pré-activité que l'action prend forme. Les effets spéciaux étant lamentables, le suspense inexistant, les acteurs nullement concernés, le tour de l'île des quelques survivants rongés aux clichés, tandis que le cratère déverse une mer de lave, passionne autant qu'un documentaire sur les châteaux de la Loire.

Irwin Allen arrête les dégâts au **Jour de la Fin du Monde**. Sa réputation ternie par trois navets plein de thunes, il se retire Il décède en 1991 à l'âge de 75 ans.



Le pompier Steve McQueen, héros à dimension humaine de ***La Tour Infernale***



Genevieve Bujold dans les décombres de ***Tremblement de Terre***



Le Toboggan de la Mort : *tout dans le «sensurround»*



Le Jour de la Fin du Monde : *le jour de la fin d'Irwin Allen*

LA VIE DURAILLE

Les avions, les paquebots, la terre plus ou moins ferme, les tours... Le cinéma catastrophe pistonne certaines corporations et en oublie d'autres. Les cheminots par exemple. Si quelques cinéastes leur ont récemment tiré les rails sous les roues (**Piège à Grande Vitesse**, **Le Fugitif**...), les voies ferrées n'ont guère connu les désastres cinématographiques qu'elles méritaient après l'avènement du film catastrophe. Merci donc à George Pan Cosmatos de provoquer un somptueux déraillement, suivi d'une chute de quelques centaines de mètres, dans **Le Pont de Cassandra** (1976). Faut dire que le pont en question gémit dès qu'on y pose le pied, que le germe de la peste pulmonaire se promène à travers des wagons plombés tirés à vive allure... Attendue, la catastrophe se produit pour la grande satisfaction du spectateur venu assister à un maximum de dégâts.



■ *Au choix dans **Le Pont de Cassandra** : la peste ou la chute libre !* ■

■ ***Super Express 109*** *: un train qui préfigure le bus de **Speed*** ■

Fou aussi, le train japonais de **Super Express 109** (Junya Sato, 1975) à bord duquel une bombe attend d'exploser. Si la vitesse passe au-dessous des 80 km/h, l'engin saute. Ce qui mettra fin à ce très soutenable suspense ferroviaire fomenté par un industriel ruiné et un illuminé. Reste que l'idée forte du film, la vitesse minimale à ne pas dépasser, contribue une vingtaine d'années plus tard à l'efficacité de **Speed**.

L'IVRESSE DES CIMES

Le producteur Roger Corman ne pouvait décemment pas laisser passer la vague du film catastrophe sans bouger le petit doigt. D'accord, il achète les droits de **La Submersion du Japon**, le remonte, le caviarde de séquences nouvelles avec des comédiens américains et le distribue avec succès sous le titre **Tidal Wave**. Il a cependant mieux à faire. Les dangers de la montagne ? Personne ne les a encore exploités sous l'angle «disaster movie». Roger Corman comble la lacune avec un **Avalanche** (1978) dont il confie la réalisation à son poulain Corey Allen. Les clichés faisant du ski, comme les bronzés, son intrigue radote un scénario prototype. Parce qu'il construit sa station dans une zone réputée dangereuse des montagnes du Colorado, le promoteur David Shelby (Rock Hudson) connaît bien des ennuis. Il suffit que le petit avion de son lieutenant s'écrase sur les sommets pour qu'une barrière compacte de poudreuse ensevelisse sa clientèle stéréotypée à outrance. Le couple au bord du divorce, la vieille milliardaire fofolle... Les effets spéciaux, limités par un budget mesquin, ne leur redressent pas la tête.

Un tout petit peu plus spectaculaire est la cata d'**Avalanche Express** (Mark Robson, 1978) dont le torrent de neige engloutit trois wagons et un village suisse. Une péripétie parmi d'autres dans un film décrivant un affrontement de plus entre le KGB et les services secrets américains. Une avalanche aussi dans le **Météore** de Ronald Neame (1979), prise en sandwich entre un raz-de-marée géant, des séismes, la boue qui recouvre Nathalie Wood et Sean Connery dans le métro new-yorkais et quelques autres friandises de cette version couillonne du **Choc des Mondes**. Missiles russes et yankees iront finalement exploser le caillou spongieux qui s'approche de la Terre et déclenche tous ces désastres !

TOUT FEU TOUT FLAMME

Rien de tel qu'un bon brasier pour assurer un maximum d'efficacité au film catastrophe. Les architectes de **La Tour Infernale** en savent quelque chose. Mais, pour allumer de beaux incendies, il faut des moyens, beaucoup de dollars, et c'est justement ce qui fait défaut à **Horizons en Flammes** (Earl Bellamy, 1977) et **Cité en Feu** (Alvin Rakoff, 1979), respectivement un téléfilm et une série B sans le sou. Dans le premier, deux prisonniers jettent leur cigarette dans des broussailles, ce qui a tôt fait de déclencher le feu de forêt le plus chiche jamais vu à l'écran. Dans le second, un employé en attente d'une promotion qui ne vient pas se passe les nerfs en sabotant la raffinerie de pétrole où il travaille. Les flammes dévorent les installations avant de menacer un hôpital à peine inauguré par les huiles du secteur. Un peu plus spectaculaire que le précédent tout de même, essentiellement grâce à des jolies maquettes.



■ *Kurt Russell à l'épreuve du feu dans **Backdraft*** ■

Mais nous sommes bien loin des grands incendies du cinéma. Ceux d'Atlanta dans **Autant en Emporte le Vent**, de Londres dans **Ambre**, de Rome dans **Quo Vadis ?**. Le contrat «grand spectacle», **Backdraft** (Ron Howard, 1991) et son pompier pyromane le remplissent à 100 %, le budget et des effets spéciaux sidérants de réalisme le plaçant dans le peloton de tête du Top Ten des fournaises à l'écran. Derrière **La Tour Infernale** toutefois !

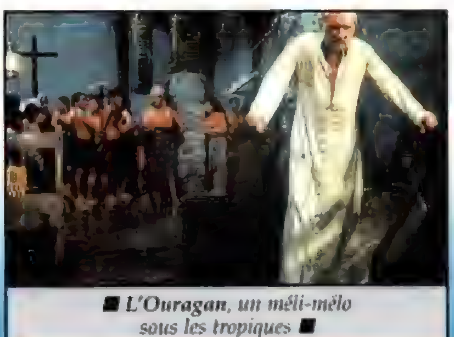


■ ***Cité en Feu*** *: des foyers d'incendie à la mesure d'un budget réduit !* ■

■ *Des tornades made in* Industrial Light and Magic *auxquelles* **Twister** *doit beaucoup. Sinon tout...* ■

QUAND LA BISE FUT VENUE

Les ventilateurs géants rouillent dans les magasins d'accessoires hollywoodiens. Et, lorsqu'on les sort du placard, ce n'est pas forcément pour une bonne cause. Ainsi dans la production Dino de Laurentiis **L'Ouragan** (Jan Troell, 1979), la tempête ne souffle sur une île du Pacifique qu'après plus d'une heure de love-story sirupeuse entre la fille du gouverneur (Mia Farrow) et un jeune indigène promis à une autre femme. Miroitants, les amants survivront (nus sur la plage) à l'ouragan qui punit les empêcheurs de tourner en rond.



■ ***L'Ouragan**, un méli-mélo sous les tropiques* ■

Les tornades de **Twister** (Jan de Bont, 1995) remplissent sensiblement le même office. Exceptionnellement abondante dans le Midwest cette année, les aspirateurs de Monsieur Météo réunissent deux chasseurs de tornades (Bill Paxton et Helen Hunt) en instance de divorce. Le couple reformé, le vent tourbillonnant peut s'arrêter de souffler. Le spectateur, lui, est seulement maintenu éveillé par les décoiffants effets spéciaux d'*Industrial Light and Magic*. Des performances techniques qui augurent des catastrophes futures particulièrement spectaculaires et réalistes.

L'ARCHIPEL DU MALHEUR

Le Japon est un archipel à hauts risques. Comme la Californie. Le séisme de Kobe l'a récemment rappelé. Le cinéma japonais aime d'ailleurs à exorciser les démons de sa société par une abondance de monster movies. Des productions où des créatures antédiluviennes sortent des profondeurs de la Terre pour piétiner allégrement des villes en modèle réduit, pour les enflammer à la manière dite du dragon Godzilla. De véritables films catastrophe, puisqu'ils carburent uniquement aux destructions massives, aux effets spéciaux. Nul besoin dans ce cas d'autres motifs aux désastres. Pourtant, la soudaine montée en puissance des productions américaines titille les producteurs nippons. **Tremblement de Terre** les impressionne tout particulièrement. Le public s'y rue en masse. La *Toho* réplique tout naturellement à Hollywood par **La Submersion du Japon** (Shiro Moritani, 1974). Illustrant bien son titre, le film montre que la faille du Pacifique s'ébranle de plus en plus violemment, que la dérive des continents semble s'accélère. C'est ce que découvre le géophysicien Tanakoro depuis son bathyscaphe. Il ne se trompe pas. Un titanesque raz-de-marée balaie Osaka, le mont Fujiyama rentre en éruption, un incendie ravage Tokyo... Le pire survient : les eaux de l'océan recouvrent le Japon dont les survivants s'installent aux quatre coins du monde. Sacrément pessimiste cette superproduction aux effets spéciaux grandioses si vous n'êtes pas allergique aux maquettes !

Plus pessimiste encore s'avère **Fin du Monde - Nostradamus An 2000** (Yoshiro Muraki, 1976), un cas de film catastrophe extrême puisqu'il pousse le bouchon jusqu'à la destruction totale de l'humanité. De la sonnette d'alarme tirée par quelques savants inquiets de la pollution à l'apparition d'une nouvelle race de monstres, en passant par le suicide de motards se jetant d'une falaise et l'explosion de bombes nucléaires, cette **Fin du Monde** délirante interprète très librement les présages de Nostradamus. Mais, là, le véritable film catastrophe s'efface au bénéfice d'élucubrations mystiques. On en vient presque à regretter la grosse femme, contrainte de faire de la plongée sous-marine sans équipement dans **L'Aventure du Poséidon** !

■ Marc TOULLEC ■



■ *Tokyo rayée de la carte par un terrible séisme dans* ***La Submersion du Japon*** ■

Quand le film catastrophe bannit les «supermen» de son scénario...



Kit Latura (Sylvester Stallone) dans le système de ventilation du tunnel : un faux mouvement et les pales débitent du saucisson humain !

DAYLIGHT

demolition man

Rob Cohen

Rob Cohen ne reprend pas son souffle. Quelques mois après CŒUR DE DRAGON, il enchaîne sur DAYLIGHT. Réalisateur de DRAGON - L'HISTOIRE DE BRUCE LEE et de l'intimiste UN PETIT CERCLE D'AMIS dont Brad Davis et Karen Allen faisaient partie, il restaure désormais le film catastrophe. A sa manière. Une manière bien à lui, reprenant certains clichés, en enfouissant d'autres. Son ambition : alterner grand spectacle et sentiments, émotions et effets spéciaux. Ne pas sacrifier l'un sur l'autel de l'autre. Une différence notable car, même s'il œuvre à l'intérieur du système Hollywood, Rob Cohen entend bien ne pas vendre sa peau aux derniers logiciels informatiques mis sur le marché, aux machines à vent et à faire des vagues. Savoir préserver son intégrité au sein du système : Rob Cohen passe aux explications...

A peine *Cœur de Dragon* est-il sorti sur les écrans qu'arrive *Daylight*, un autre film d'envergure. Comment peut-on tenir ainsi les rênes de deux mammouths hollywoodiens, coup sur coup ?

Daylight est arrivé dans ma boîte aux lettres pendant que je travaillais à **Cœur de Dragon**. Après exactement 104 jours de tournage en Europe de l'Est, dans des conditions parfois difficiles, nous nous sommes lancés sur les effets spéciaux. Treize mois de boulot sur des ordinateurs, des logiciels... Exténuant. C'est durant un break que mon agent m'a envoyé le scénario de **Daylight**. J'ai immédiatement percuté, d'autant plus que l'histoire me touchait personnellement. A Boston, en 1980, j'ai été confronté à un incendie. J'occupais une chambre au dernier étage, le neuvième, d'un hôtel qui flambait. Un véritable remake live de **La Tour Infernale**. Pas question de prendre l'ascenseur ou les escaliers. J'avais le choix entre mourir brûlé ou sauter dans le vide. Lorsque je me suis résigné à sauter, j'ai constaté que les pompiers n'avaient pas encore prévu d'amortir les chutes. J'ai dû attendre que les secours arrivent, sur le parapet



■ *Stallone, Amy Brenneman & Rob Cohen : un instant de détente* ■

après avoir étendu des serviettes mouillées sous la porte pour ralentir le feu et éviter que la fumée m'intoxique. Ces consignes de sécurité, je les avais apprises à la vision de **La Tour Infernale**. Finalement, je n'ai pas attendu l'échelle des pompiers plus de cinq minutes. Cinq minutes qui m'ont paru une éternité. De mon perchoir, je voyais le papier se décoller du mur et un court-circuit m'a plongé dans les ténèbres. A peine avons-nous eu le temps de descendre qu'une gigantesque explosion embrasait tout l'étage ! Les flammes, la chaleur m'ont grillé quelques cheveux, les sourcils et j'ai été légèrement intoxiqué. Cinq personnes sont mortes dans le sinistre. Voilà les raisons pour lesquelles le scénario de **Daylight** m'a tout particulièrement frappé. Sa description de la catastrophe sonnait juste, les réactions des divers protagonistes aussi. Dans cet hôtel à Boston, j'ai beaucoup appris sur le comportement de nos semblables. J'ai vu ce qu'il y a de pire et de meilleur en l'homme : l'héroïsme, le dévouement exemplaire et la lâcheté, l'indifférence, l'égoïsme.

La situation que vous décrivez paraît pour le moins plausible. Les probabilités d'une telle catastrophe dans un avenir proche paraissent même importantes...

Le scénario de **Daylight** ne relève pas de la science-fiction. Voyez ce qui s'est récemment déroulé dans le tunnel sous la Manche ! La plupart des installations de ce genre sont vieilles, aux Etats-Unis du moins, de 60 à 70 ans. Pour la plupart, elles ont été conçues, construites au début du siècle. Elles passent ou surplombent des rivières. J'ignore à quel point ces ponts, ces tunnels tiennent encore. Les municipalités américaines ne bénéficient guère de crédits importants ; elles sont même lourdement déficitaires. Comment, dans ce cas, les entretenir ? Circonstance aggravante : la terre n'arrête pas de trembler sur la côte Ouest ! D'ailleurs, Leslie Bohem, le scénariste, s'est basé sur des faits réels, qui se sont déroulés en 1916. En fouillant dans des piles de vieux numéros du magazine *Life*, il est tombé sur la photo à l'origine du film représentant un camion dont la cargaison, des matières chimiques, a causé une gigantesque explosion dans le Tunnel Holland. L'effet de souffle a projeté le Marshall Mabey 25 mètres au-dessus de l'East River. Sorti miraculeusement indemne de l'accident, il a aussitôt prêté main forte aux secouristes ! En somme, nous n'avons rien inventé, ou presque. Voilà comment Leslie Bohem a commencé à ■ ■ ■

■ ■ ■ écrire son scénario, se demandant ce qui se passerait si un convoi de camions, le genre que conduisent Yves Montand et Charles Vanel dans **Le Salaire de la Peur**, venait à enflammer un tunnel gigantesque.

Si l'on dit que *Daylight* évoque quelque peu *L'Aventure du Poséidon*, que répondez-vous ? Pour certains, c'est même *L'Aventure du Poséidon* version Eurostar !

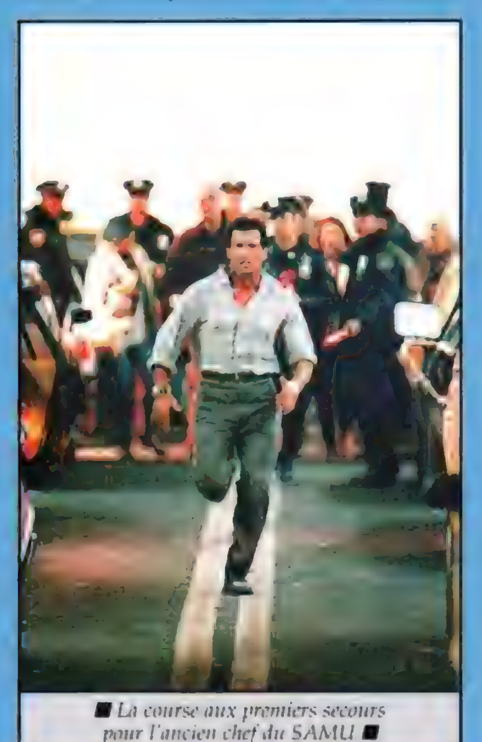
La première fois que j'ai mis les pieds sur un plateau de cinéma, c'était justement sur celui de **L'Aventure du Poséidon**. J'y tenais un poste au niveau de la production. Mon premier boulot dans le monde du cinéma. J'ai découvert là toute la magie du cinéma, ce studio sans dessus-dessous, ce capharnaüm... Je n'oublierai jamais cette sensation. La rencontre de Paul Gallico m'a également impressionné. Auteur du livre à l'origine du projet, il m'a expliqué longuement la métaphore derrière le grand spectacle. Selon ses aveux, **L'Aventure du Poséidon** peut se résumer à une quête de Dieu, à un voyage initiatique vers Dieu. Revoyez le film attentivement et vous décèlerez de nombreux indices qui vont dans ce sens. D'ailleurs, pourquoi Gene Hackman y incarne-t-il un prêtre ? Ce n'est absolument pas un hasard. Paul Gallico était un catholique fervent. Son livre et le film expriment sa foi. Lorsque *Universal* m'a proposé **Daylight**, j'ai longuement réfléchi à ses similitudes avec **L'Aventure du Poséidon**, à la possibilité de retrouver la fibre des films-catastrophe des seventies. Je me suis dit : «Bon, admettons que cette histoire prenne racines dans les années 70. C'est un fait. A moi d'y mettre ce que les années 70 ne pouvaient offrir au genre». Je ne parle pas uniquement des effets spéciaux digitaux qui permettent un apport considérable en matière de spectacle, mais aussi de réalisme, de crédibilité. En tant que cinéaste des années 90, je ne peux imiter mes prédécesseurs. A moi de convaincre la production de ne pas engager une soixantaine de stars sur le retour, histoire de garantir un générique prestigieux. Je n'avais guère envie de voir sur l'affiche ces petites cases «Avec Fred Astaire dans le rôle de Machin», «Avec Robert Wagner dans le rôle de Bidule»... Cela passait dans **La Tour Infernale**. Ce serait plus dur à avaler aujourd'hui. Sur ma lancée, j'ai continué à me poser des questions sur le film-catastrophe. Comment la catastrophe elle-même surviendrait-elle ? Comment les survivants réagiraient-ils entre eux ? Comment le groupe fonctionnerait-il ? Qu'est-ce qui peut le diviser, le fédérer contre les éléments ? Comment la dynamique humaine se mettrait-elle en place dans des circonstances aussi extrêmes ? Il me fallait trouver des réponses liées au comportement des années 90. Dans les années 70, scénaristes et réalisateurs voyaient les choses à travers le prisme du manichéisme. C'est l'époque où le policier épouse la prostituée au grand cœur, où la grosse femme nage sous l'eau. Comme Shelley Winters dans **L'Aventure du Poséidon** ! Génial, j'adore ça, mais je ne tenais pas à ce que **Daylight** morde à pleines dents dans ces clichés. Dans **Daylight**, les choses sont nettement moins simples.

Qui dit film-catastrophe dit obligatoirement fort tonnage de clichés. Pensez-vous les avoir évités dans *Daylight* ou vous êtes-vous plié à leur diktat ?

J'ai essayé de contourner tous les stéréotypes et pourtant, ils prolifèrent dans le cinéma-catastrophe ! J'ai surtout évité de me montrer politiquement correct. **Daylight** met en scène des gosses noirs. A un instant, vous pensez que ce seront eux les héros, qu'ils vont faire amende honorable et sauver des vies. Mais ce sont des criminels ! Ils le sont au début du film, ils le sont encore à la fin. Ils étalent leur violence, profitent de la catastrophe pour épancher leur pathologie. Dans un film des seventies, des repris de justice se seraient acheté une conduite en jouant la surenchère héroïque. Dans **Daylight**, il y a aussi ce couple de riches. Ils ont la soixantaine, gardent leurs bonnes manières, leur politesse, manifestent une vibrante volonté d'aider les autres. Reste qu'ils ne supportent pas la présence de Noirs auprès d'eux. Et ils continuent à se leurrer, à imaginer que leur savoir-vivre, dans des circonstances aussi difficiles, les transforment en héros. J'ai veillé à détruire le maximum de clichés. Même Stallone n'interprète pas le Superman de service.

C'est pourtant lui le héros. Celui qui s'introduit dans le tunnel alors que personne ne lui demandait de risquer sa vie...

Non, Kit Latura n'est pas un héros comme vous l'entendez. Kit Latura est un homme. Certes, il accomplit des prouesses extraordinaires, mais il ne cache pas sa peur. Il doute même des solutions qu'il apporte. Il n'a pas la science infuse.



■ *La course aux premiers secours pour l'ancien chef du SAMU* ■



■ *Madelyne Thompson (Amy Brenneman) : une dramaturge ratée au comportement héroïque* ■

LE TUNNEL INFERNAL

Rob Cohen avoue que **L'Aventure du Poséidon** continue de l'impressionner, vingt ans après sa sortie. **Daylight** ne saurait le dissimuler très longtemps. Si le film ne met pas en scène un paquebot renversé, il plonge néanmoins au cœur même du cinéma catastrophe des seventies. La situation est simple. Un long tunnel, creusé sous le fleuve Hudson, relie Manhattan au New Jersey. Prenez plusieurs camions transportant des produits toxiques hautement inflammables, ce en dépit des mesures de sécurité les plus élémentaires. Prenez une poignée de fripouilles néo-punks dans une voiture volée dont le conducteur écrase le champignon pour échapper à la police. Le véhicule effectue un somptueux vol plané et vient percuter de plein fouet le gros cul. Explosion immédiate. Une sorte de déflagration à la **Independence Day**, mais à une échelle réduite. L'apocalypse dans le tunnel. Le mur incendiaire fait un maximum de victimes. Les décombres bloquent toutes les issues. Quelques survivants commencent à se regrouper. Des taulards prisonniers de leur fourgon cellulaire, un couple de retraités pleins aux as, un arrogant ex-champion d'escalade reconverti dans les affaires, une petite famille au grand complet, un chien doué pour la plongée sous-marine, une jeune et jolie dramaturge, un flic du tunnel... Rob Cohen nous épargne tout de même le couple au bord du divorce, le providentiel toubib, le politicien véreux et la nonne miséricordieuse ! A l'extérieur, Kit Latura ronge son frein. A quelques secondes près, il aurait fait un beau cadavre. Ancien chef du SAMU, devenu chauffeur pour clientèle rupine à la suite d'une faiblesse criminelle, Kit Latura prend sur lui de s'introduire dans le tunnel, via son impressionnant système d'aération. Lorsqu'il arrive auprès de la douzaine de miraculés, il reste 90 % du boulot à abattre. Les parois du tunnel cèdent à la pression de l'eau, l'eau monte dangereusement, l'oxygène se raréfie, certains s'impatientent et doutent de Latura... Bref, les choses vont de mal en pis et le chemin vers l'air libre ne se fait pas les doigts dans le nez.

Des clichés, il y en a dans **Daylight**. La présentation des protagonistes pour ouvrir le bal notamment. Mais Rob Cohen l'abrège, pressé d'en arriver à l'essentiel. A l'explosion cataclysmique et au calvaire des survivants vers la lumière. A ce titre, **Daylight** ne déçoit pas. Tout y passe, avec les fastes d'une méga-production hollywoodienne. Un décor et des effets spéciaux criant d'authenticité, des protagonistes souvent crédibles que le cinéaste ne charge pas à outrance des caractéristiques trop souvent en vigueur dans le genre. Le cinéaste les dépeint même adroitement, avec réalisme, n'étiquetant pas l'un salaud intégral et l'autre héros sans peur et sans reproche. Il trouve le ton juste, décrit les peurs avec sobriété, retenue, laissant même une petite place à l'imprévu. A la découverte de cette chapelle remontant à la construction du tunnel, à l'invasion des rats qui, instinctivement, détectent le chemin de la sortie, à cette citerne en guise de rouleau-compresseur...

Moralité du spectacle : pour s'extraire de l'enfer, mieux vaut se serrer les coudes, jouer de la solidarité, prendre son souffle et plonger. Le chien, record-dog en apnée, en fait une hallucinante démonstration. Stallone, quant à lui, fait profil bas, n'essaie jamais de s'imposer par rapport aux autres comédiens. La star s'intègre au groupe sans brandir son ego et le chèque astronomique de son cachet. Touché par la grâce d'une soudaine modestie, il se laisse même sauver par la pétulante Amy Brenneman. Un détail sans doute dans la déferlante de l'action, mais un détail qui marque la renaissance de l'acteur. Le départ d'une nouvelle carrière que **Daylight** inaugure sans rupture brutale, ménageant une image pour présenter la nouvelle.

■ M.T. ■

UIP présente Sylvester Stallone dans une production **Universal** ***DAYLIGHT*** (USA - 1996) avec Amy Brenneman - Viggo Mortensen - Dan Hedaya - Jay O. Sanders - Karen Young - Claire Bloom - Vanessa Bell Galloway - Sage Stallone - Rob Cohen - Benoly Santiago **photographie de** David Eggby **musique de** Randy Edelman **effets spéciaux de** Kit West - Industrial Light & Magic **scénario de** Leslie Bohem **produit par** John Davis, Joseph M. Singer & David T. Friendly **réalisé par** Rob Cohen

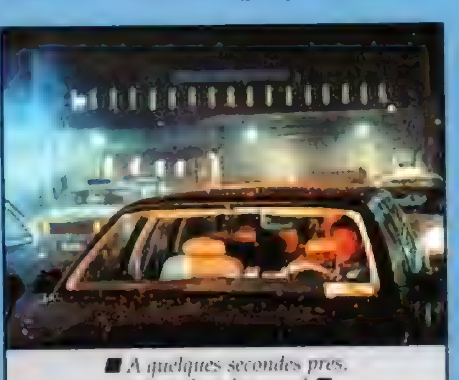
18 décembre 1996 **1 h 54**

■ L'image sacralisée du film catastrophe : le groupe de survivants soudés en quête d'un échappatoire ■

il n'est pas arrogant. Le scénario ne le charge pas de tout le boulot ; il le partage avec les autres membres du groupe. Les autres lui rentrent même dedans, l'injurient, refusent de suivre son plan de sauvetage. Pourquoi, d'ailleurs, feraient-ils aveuglément confiance à un type au passé aussi douteux ? Les choses ne s'arrangent que progressivement. Petit à petit, les survivants se rendent compte que Latura garde son calme, que ses prédictions s'avèrent justes. C'est seulement après cette mise à l'épreuve qu'ils se reposent sur lui. Ils le suivent parce qu'ils sont désormais convaincus de ses thèses. Pas parce que c'est Sylvester Stallone, que c'est la star en haut de l'affiche. Il n'y a pas de sauveur providentiel dans **Daylight**, comme Charlton Heston l'était dans **747 en Péril**, **Tremblement de Terre** et **Alerte à la Bombe**. C'est le groupe qui se constitue en dépit des obstacles qui gagne. Ces gens forment une communauté sans laquelle la survie aurait été impossible. Soudés, solidaires, les rescapés peuvent accéder à la lumière du jour. Ils en ont gagné le droit.

Les héros «humains» sont pourtant les piliers du cinéma-catastrophe. Il suffit de se souvenir de Paul Newman et Steve McQueen qui n'incarnent pas franchement des surhommes dans *La Tour Infernale*...

C'est en gros ce que nous avons exprimé dans **Daylight**. Après l'obstruction du tunnel des deux côtés, tous les rescapés sont brusquement mis sur un pied d'égalité. Peu importe que cet homme d'affaires vaniteux vaile 10 millions de dollars. Peu importe que ce gosse soit un junkie portoricain, vivant du commerce de son corps. Peu importe que cette fille soit une dramaturge ratée qui, en désespoir de cause, décide d'enseigner l'anglais dans un lycée. Peu importe qui ces gens sont dans le civil, à l'extérieur du tunnel. Dans cette étuve, ils sont tous à égalité. Des survivants en sursis. A ce niveau, **Daylight** est aussi une métaphore. Un exposé de ma conception du monde. Ce tunnel, c'est le microcosme de notre planète. Sur cette terre, nous sommes tous identiques, égaux. Nous prétendons le contraire, mais ne respirons-nous pas le même air ? Quand les forêts tropicales auront été totalement rasées, nous souffrirons tous de la même pénurie d'oxygène. Untel, avec ses milliards, ne sera pas mieux loti que les autres. Voilà le message qui m'a tenu à cœur dans **Daylight**. Le gigantisme d'une superproduction, la puissante performance de Sylvester Stallone n'ont été que les instruments de cette mise en garde, de ce regard sur le monde. C'est l'humanité que j'ai tenu à faire émerger des effets spéciaux, du suspense, de la tension. Voilà pourquoi, lors des projections tests, le public américain a classé **Daylight** «hors normes». Personne à *Universal* n'avait souvenir d'un film qui avait conquis à ce point les femmes. Pourquoi ? D'abord parce que les femmes se savent capables d'actes héroïques et ensuite parce qu'elles peuvent aisément s'identifier à Amy Brenneman. Amy Brenneman n'est pas Cindy Crawford. Toute jolie qu'elle est, elle ressemble à des tas d'autres femmes. Malgré un physique ordinaire, elle se montre à la hauteur de la situation, elle se place au niveau de Sylvester Stallone. Son personnage, Madelyne Thompson, s'investit de plus en plus dans le sauvetage, prend de plus en plus d'assurance. Elle mène le groupe au même titre


■ A quelques secondes près, il était dans le tunnel ■

que Kit Latura. Les femmes, plus que de coutume, ont apprécié l'interprétation de Sylvester Stallone. Il représente, dans **Daylight**, ce qu'elles recherchent chez l'homme. Certes, il est fort, mais sans vanité, sans orgueil excessif. Il s'effondre même, puis retrouve espoir. Rien à voir avec Arnold Schwarzenegger dans **L'Effaceur** ! Il travaille dans l'égalité et non dans la supériorité. J'ai eu beaucoup de chance de collaborer avec Sylvester Stallone à ce stade de sa carrière. N'ayant plus rien à prouver, il ne redoute désormais plus de montrer ses faiblesses émotionnelles et physiques. Il n'a pas craint de partager la galette de l'héroïsme de **Daylight** avec d'autres comédiens, Amy Brenneman tout particulièrement. Ironiquement, j'ai «cassé» son image lors d'une séquence. Celle où Roy Nord/Viggo Mortensen, alpiniste émérite et sûr de lui, prend l'initiative malheureuse de remonter l'une des cavités encombrées de débris. Kit Latura essaie de l'en dissuader. En vain. Ces quelques minutes prennent totalement le contre-pied de **Cliffhanger**. Franchement, si l'on me proposait de travailler de nouveau avec Stallone, je signerais immédiatement.

A vous entendre, *Daylight* serait presque un film intimiste ! Pourtant, les effets spéciaux, les explosions et l'action y occupent une place non négligeable...

Tout film à grand spectacle devrait combiner action et psychologie. Ce n'est manifestement pas le cas de la majorité des sorties de l'été dernier. Tous les efforts ont été portés sur les effets spéciaux, les scènes d'action. Regardez **Independence Day**, **Twister**, **L'Effaceur**, **Mission : Impossible** même... Où sont les sentiments, les personnages ? En vous gavant de spectacle, ces titres vous escroquent ; ils vous privent de vraies émotions. Toute l'énergie des réalisateurs, des producteurs se focalise sur les apparences, sur ce qui peut constituer une bande-annonce spectaculaire. Pour avoir travaillé dur, très dur même, sur les effets spéciaux de **Cœur de Dragon**, je sais à quel ■ ■ ■

daylight

■■■ point certaines technologies demandent de l'énergie, du temps. A quoi bon lorsque le reste ne suit pas ? Depuis quelques années, Hollywood se repose trop sur les effets spéciaux. Ce ne sont pas les succès d'**Independence Day** et de **Twister** qui inverseront prochainement le processus. Hollywood doit se souvenir qu'un film tient prioritairement à une histoire solide, à ses protagonistes. Actuellement, les calculs des cadres du cinéma américain répartissent ainsi les rôles : 1/3 pour le scénario et ses interprètes, 2/3 pour les effets spéciaux, les explosions et ce qui va avec. J'espère avoir inversé la tendance avec **Daylight**.

Pourquoi avez-vous tourné *Daylight* à Cineccitta ? Il n'existe pas de studio assez grand aux Etats-Unis pour permettre la construction d'un morceau de tunnel ?

Nous avons choisi Cineccitta pour son gigantisme et son infrastructure entièrement rénovée. Et quel bonheur d'arpenter un endroit prestigieux, chargé d'histoire. Pendant les prises de vues, nous étions en permanence à identifier les accessoires et les façades entreposés dans un immense dépotoir. Tel objet venant de **Fellini Roma**, tel autre d'**Amarcord**... Cineccitta venait d'être remis à neuf. Nous avons envisagé d'autres endroits. Certainement pas les installations de *Universal* ! Il aurait fallu démolir les attractions «Jurassic Park» pour reconstituer les 600 mètres de tunnel où se déroule 70 % de l'action. Il n'y avait, aux Etats-Unis et en Angleterre, pas de studios capables de mettre une telle superficie à notre disposition. A Cineccitta, il y a cette colline où nous avons construit l'entrée du tunnel, ces 16 bassins alimentés par un immense réservoir permettant d'inonder le décor... Nous avions près de quatre millions de litres d'eau et la possibilité de bâtir vingt décors supplémentaires. Malgré tout, le tournage ne fut pas de tout repos. Notre faux tunnel présentait de multiples dangers, pas très éloignés du calvaire qu'endurent les personnages du film. Il était vraiment dangereux, il y régnait une atmosphère inquiétante. Je redoutais chaque jour l'accident. Les voûtes ont, à plusieurs reprises, failli s'écrouler sur les comédiens. A la suite d'une fuite de gaz, nous avons dû évacuer d'urgence les lieux. Il fallait surtout compter avec le fameux effet de souffle, en vertu duquel un foyer ou une explosion aspire l'oxygène ambiant, aggravant encore l'impact de telles catastrophes. Tout cela exigeait de nos pyrotechniciens une extrême prudence. Malgré les précautions, des déflagrations ont projeté aux quatre coins du plateau des débris de plastique et de verre. Les risques encourus nous mettaient vraiment en condition. De plus, nous avons passé cinq mois dans l'eau, jusqu'à la taille. J'ai bien cru que j'allais me métamorphoser en batracien ! Mais il fallait au moins ça pour répondre à l'attente du public. De toute manière, je m'y suis moi-même condamné. En tenant ce raisonnement : «Je vais vous montrer ce que vous n'avez jamais vu», je m'exposais à certaines épreuves, ainsi que les bargeots qui ont accepté de s'engager dans l'aventure, Stallone en tête ! Lors de la séquence où Kit Latura affronte les ventilateurs géants, une doublure devait le remplacer. Au dernier moment, il a lancé : «Je peux le faire. En mieux !». Les choses ont d'ailleurs failli mal tourner lorsque, au bout d'une corde, il heurte la paroi. Sly s'imaginait que nous tournions alors que je n'en avais pas donné l'ordre. Il s'est payé l'impact sans caméra pour immortaliser la cascade. C'est l'unique moment où il a perdu son calme. «J'aurais pu me briser la nuque. Ne me faites plus chier !», ce à quoi j'ai répondu : «C'est dur, je sais. Même pour vingt millions de dollars, je ne risquerais pas ma peau ainsi».

On peut effectivement dire que vos comédiens se sont investis au-delà du minimum syndical. En tant que metteur en scène, comment vous y êtes-vous pris pour les «pressuriser», pour les mettre à cran sur des semaines et des semaines de tournage...



■ *Kit Latura à l'œuvre tandis que l'eau s'engouffre dans un tunnel promis à l'immersion totale !* ■

Maintenir un niveau égal d'intensité fut le plus dur, surtout en ce qui concerne le jeu des comédiens. Ils ne devaient pas se relâcher. Lorsque nous avons provoqué l'explosion du gaz, que les flammes ont commencé à embraser la voûte, les acteurs ont réagi par des cris de terreur, par la peur. Pendant quelques secondes, ils ont réellement cru que le tunnel allait leur servir de sépulture ! L'accident en somme ! Pas besoin de les motiver quant à l'authenticité de la situation. Je devais cependant les y plonger plus profond encore, les mettre sous pression. Je n'y suis pas allé par quatre chemins. Je leur disais : «Voilà qui tu es à cet instant précis. Là, tu commences à perdre espoir, tu penses que tu vas y rester. Ta fille de 14 ans va rendre son dernier souffle sous tes yeux. Voilà ce que tu dois avoir en tête dans cette scène. Alors, s'il te plaît, ne reste pas planté à l'arrière-plan à rêvasser. Pense à la tragédie, à la douleur de voir ton gosse se noyer, brûler. Que ressentirais-tu si tu étais confronté à pareille situation ? Serais-tu là, dans un coin de décor, à bailler aux corneilles ?». Je me devais d'être dur, convaincant, de conserver cette énergie sur 114 jours de tournage. A la vision de **Daylight**, vous ressentez cette intensité. Vous pouvez sentir à quel point la volonté de réalisme psychologique a été prépondérante sur le plateau. L'émotion du film et le suspense proviennent des comédiens. Jamais du chiqué d'Hollywood, du toc des effets spéciaux.

A votre avis, peut-on dire que *Daylight* est au tunnel ce que *Les Dents de la Mer* fut aux plages au milieu des années 70 ?

J'en serais très flatté ! Si après **Daylight**, vous ne trouvez que des rollers dans les tunnels et pas le moindre véhicule, on pourra dire que je suis parvenu à créer une sacrée psychose. Mais, déjà, je ne connais personne qui aime conduire avec des millions de mètres cube d'eau et des tonnes de béton sur la tête !

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** & **Emmanuel ITIER** et traduits par **Sandra VO-ANH** ■

l'héroïsme sans la gonflette

SYLVESTER STALLONE

A 50 ans, Stallone change de cap. DAYLIGHT est-il le film du changement ? Non dans la mesure où il verse dans le grand spectacle hollywoodien, les effets spéciaux et l'héroïsme. Oui dans la mesure où Stallone fait part égale avec les autres interprètes, que la trouille ronge son personnage, qu'une frêle créature féminine lui en remontre en matière de survie... Après une série de flops retentissants (JUDGE DREDD, ASSASSINS, L'EXPERT), la star remise en selle par CLIFFHANGER s'interroge, se pose des questions. Sly fait le point. Et gare à qui l'appelle encore Rambo...

Vous racontez partout que *Daylight* marque vos adieux au grand spectacle, votre volonté de changer radicalement d'image. De ne plus être associé à Rambo, Cobra et les autres...

J'ai été pendant si longtemps en parfaite condition physique, hyper-musclé, que je suis devenu prisonnier de mon propre corps et, par conséquent, de la vanité inconsciente qui en résulte. Lorsque vous recherchez cette perfection plastique, vous êtes en quelque sorte l'esclave de vous-même. J'étais une sorte de malade, de junkie ; mon corps, mes muscles me dictaient mon existence, mon alimentation, absolument tout. Vous devenez un tas de viande sculptée tandis que l'intellect dérive de plus en plus. Il m'a fallu des années pour en prendre conscience. Aujourd'hui, j'ai passé l'âge. Grâce à **Copland**, j'ai trouvé un prétexte, un bon alibi pour échapper au diktat de l'apparence, retrouver un équilibre perdu. De plus, pour la première fois, j'ai dû prendre du poids. Une obligation car le personnage que j'incarne n'a pas de discipline de vie. Il ne s'impose pas par sa carrure, ses poings, mais par la puissance de ses paroles, la rage de sa diction. Ces kilos en plus ont considérablement pesé sur mon jeu. Lorsque vous êtes plus en chair, vous marchez différemment, vous parlez même différemment... Vous n'êtes plus le même. **Copland** m'a permis de mûrir, de grandir, d'exorciser une bonne fois pour toutes les incertitudes de ma jeunesse. Non seulement je suis au carrefour de ma carrière, mais également de ma vie privée. Je me rends compte à quel point j'étais dans l'erreur quand je délaissais l'éducation de mon fils, Sage, lorsque je ne consacrais à ma famille que 20 % de mon temps. Aujourd'hui que ma femme vient d'accoucher d'une fillette qui souffre de problèmes cardiaques, je me suis juré d'inverser le processus. Heureusement, l'opération chirurgicale s'est parfaitement déroulée.

Pour la deuxième fois après *Rocky IV*, vous tournez avec votre fils, Sage...

Un véritable bonheur. Sa connaissance technique du cinéma me fascine. Il en sait plus long que moi sur bien des points. Il est vrai qu'il a grandi sur les plateaux, livré à lui-même pendant que je tournais. Récemment, il a étudié la réalisation. Richard Donner l'a même engagé comme assistant sur **Assassins**. Depuis toujours, Sage cherche à prendre ses distances avec le nom Stallone. Il n'apprécie vraiment pas qu'on l'appelle «fils de Rocky», «fils de Rambo». Très peu pour lui. Je n'ai jamais pu le convaincre de soulever un seul poids, de se mettre au sport. De plus, il déteste tous mes films. Tous, sauf un : **La Course à la Mort de l'An 2000** dans lequel je tenais un petit rôle auprès de David Carradine. On ne peut pas dire que je partage son avis. Plutôt étrange comme gamin, non ? Mais j'aime les gens étranges. Sage m'a récemment demandé si j'accepterais de tourner dans un film dont il serait le réalisateur. J'ai répondu par l'affirmatif.



■ *Stallone : le rôle de la transition, de la métamorphose tranquille* ■

C'est quoi au juste, l'héroïsme ?

Les héros modernes ne sont pas des montagnes de muscles. Les femmes, les hommes de la rue sont tous ou presque des héros en puissance. Leur force est mentale, psychologique, pas physique. Une puissance intérieure. Quand je visite un hôpital pour rencontrer une mère qui, depuis six mois, reste au chevet de son gosse comateux et qui n'abandonne pas, je me rends compte que l'héroïsme n'est pas l'apanage des superhéros, du cinéma. Le courage, ça signifie également l'investissement inconditionnel dans une cause que l'on sait perdue, mais pour laquelle on poursuit le combat, la lutte idéaliste. C'est d'ailleurs le cas de Kit Latura dans **Daylight**. Ce type est un homme de chair et de sang. Pas un Superman comme ceux que j'ai interprétés jusqu'à présent. Il se rapproche des rôles récemment tenus par Harrison Ford, dans **Le Fugitif** par exemple. Ses films relèvent de l'action, mais bénéficient également d'un scénario solide et d'éléments plus sophistiqués que la fusillade ordinaire ou la simple cascade. Je respecte énormément Harrison Ford, ses choix. Il n'est pas question, dans **Daylight**, d'un homme sauvant à lui seul des centaines d'autres pris au piège. Personne n'est assuré de sortir vivant de cette épreuve. Je pense qu'à ce niveau notamment, ce film ne ressemble guère à mes précédents. Il n'est d'ailleurs pas ce que je nommerais un film d'action. C'est un thriller, un suspense pur dont la tension se manifeste à la fois à l'extérieur et à l'intérieur. Avant de venir à bout de la situation et des éléments, les protagonistes doivent surmonter leurs propres peurs.

Y-a-t-il une différence si prononcée entre votre rôle dans *Daylight* et les personnages que vous avez interprétés jusqu'à présent...

Kit Latura ressemble au moins sur un point à mes précédents rôles. Il s'agit d'un homme de chair et de sang qui, confronté à une situation extraordinaire, agit de manière extraordinaire. Il fait don de lui pour porter secours aux autres. Un total désintéressement. Ce sacrifice me motive souvent dans le choix de mes personnages. J'aime ces types qui vont au-delà de ce qu'ils sont censés faire. D'ailleurs, Kit Latura inspire les autres survivants de **Daylight** ; il leur communique son espoir de s'en sortir. Une vraie source d'inspiration. J'aime cette conception de l'héroïsme. Cet héroïsme commun aux athlètes qui se surpassent pour ramener une médaille à leur pays. Commun aux pompiers qui se jettent dans la fournaise pour sauver une vie. Beaucoup de mes films abordent ces thèmes, le sacrifice et la rédemption. Rédemption car, au départ, Kit Latura n'a rien du héros, du sauveur providentiel. Par le passé, on l'a même accusé de lâcheté. Il fait face à lui-même. Kit Latura n'est pas né héros ; il le devient à l'arraché, en se dominant sans cesse.

Comment avez-vous réagi au tournage houleux de *Daylight* ? Les comédiens n'étaient pas vraiment dorlotés, choyés...

Aux studios de Cinecitta, nous avons construit une portion de tunnel plus vraie que nature. Tellement vraie que nous avons, un peu malgré nous, reconstitué les conditions d'une véritable catastrophe. Malgré les systèmes de ventilation, nous ne bénéficions guère d'air sain et pur. Y brûlaient du plastique, du caoutchouc, du bois, des voitures... L'atmosphère y était souvent irrespirable et certains crachaient même une salive noire ! Mais ce n'était pas un mal en soi car, à l'image des rôles que nous tenions, nous avions la peur au ventre. A un degré moindre bien sûr, mais quand même. Des conditions idéales pour rentrer dans la peau des personnages, se mettre dans l'ambiance. A la fin des prises de vues, la claustrophobie et le stress me pesaient beaucoup ! La scène où Kit Latura hurle de désespoir, de rage, n'est pas du chiqué. Je n'ai pas eu à simuler. Je devais réellement hurler à gorge déployée pour libérer toute cette pression. Les conditions matérielles de tournage dans ce tunnel étaient vraiment très dures. Chacun a dû se surpasser sur les plans physique et psychologique. J'ai néanmoins apprécié l'expérience, surtout que, pour la première fois depuis **Rambo**, la nature, les éléments tiennent la vedette. Ce sont dans ces cas extrêmes, les catastrophes naturelles, que l'homme se révèle vraiment. Héros insoupçonné ou faux héros.

■ Propos recueillis et traduits par **Emmanuel ITIER** ■

VOLCAN



■ Los Angeles : Pompéi contemporaine d'une giga-production hollywoodienne ■

Los Angeles : ses parcs d'attractions, ses studios de cinéma, ses bimbos siliconées jusqu'aux narines, son freeway, ses plages, Beverly Hills, ses grosses bagnoles... Des cartes postales à profusion pour mieux masquer la peur du Big One, une trouille latente dont VOLCANO exploite le potentiel commercial.

La Californie n'est pas précisément l'Etat le plus sûr des Etats-Unis. Toute sa population, et plus particulièrement celle de Los Angeles, attend patiemment le Big One, le séisme qui pourrait séparer la Cité des Anges du reste du continent. Une probabilité sur laquelle anticipe **Los Angeles 2013**. Si le tremblement de terre géant, annoncé depuis des lustres par les géologues, est plus que probable, l'irruption brutale d'un volcan l'est déjà moins. Il s'agit pourtant du cas dans **Volcano**, un blockbuster hollywoodien de 100 millions de dollars, sous l'autorité de la *20th Century Fox* et du cinéaste Mick Jackson (**Bodyguard**). Un réalisateur qui aime tant Los Angeles qu'il lui a dédié l'attendrissant et amusant **L.A. Story** avec Steve Martin.

Hier, Mick Jackson ironisait sur les péchés mignons de ses concitoyens. Aujourd'hui, il les trempe dans la lave en fusion comme un croûton dans la fondue. «*Je me suis inspiré de faits réels. Non loin de Wilshire Boulevard, sur La Brea à Los Angeles toujours, se trouve un puits d'asphalte naturel, issu de l'écorce terrestre et dont les origines remontent à 40.000 ans. Une véritable porte ouverte sur notre passé géologique. Les archéologues en ont sorti des ossements de 420 espèces animales et les restes de 140 plantes. Les squelettes sont exposés au Page Museum, à quelques centaines de mètres du lieu de leur découverte. Cette curiosité géologique m'a poussé à la réflexion. Et si, de cette crevasse, un volcan entrait en activité...*».
Comme c'est avec des «si» que l'on produit des films catas-



DANTE'S PEAK

trophe, Mick Jackson prend pour argent comptant cette possibilité. Après une première sommation, un séisme dans le désert de Mojave, la menace se précise. Des ouvriers du Service des Eaux périssent dans une explosion souterraine, des secousses minimes surviennent, des craquements se font entendre sous le bitume... Mais les autorités ne prennent guère au sérieux les craintes de la scientifique Rachel Wise (Anne Heche), et le métro, sur décision de ses patrons, continue de circuler. Evidemment, ce qui devait arriver arrive : provenant du puits, le volcan commence à se former, à envoyer des projectiles incandescents aux quatre vents, avant de cracher une marée de lave en fusion. Imaginez la panique et le surplus de travail pour le Chef du Samu, Mike Roark (Tommy Lee Jones), résidant depuis peu à Los Angeles avec sa fille Kelly. Une seule alternative s'offre à tous : fuir le plus loin possible...

«*Volcano n'est pas exclusivement un film catastrophe. C'est aussi une métaphore sur Los Angeles*» tempère Mick Jackson, pressé d'affirmer que son blockbuster ne joue pas bêtement la carte gagnante du grand spectacle. «*Los Angeles est, par excellence, la cité de la décadence, de tous les vices. Comme épuisée que l'homme abuse de ses ressources, de son hospitalité, la terre se rebiffe, se venge. Elle met quelques millions d'échantillons humains à l'épreuve. A cause de la catastrophe, les habitants de Los Angeles doivent modifier radicalement leur comportement. Ce n'est désormais plus chacun pour soi mais chacun pour tous.* ***Volcano*** *traite d'unité, d'une solidarité retrouvée dans une ville où l'égoïsme était jusqu'alors de mise*». Des propos que tiennent aussi Roland Emmerich et Rob Cohen au sujet d'**Independence Day** et de **Daylight**. Tous les réalisateurs de films catastrophe pourraient en dire autant. Tous, néanmoins, n'ont pas bénéficié des mêmes moyens que Mick Jackson. Ils lui permettent de filmer certaines séquences d'apocalypse en grandeur réelle. Tout particulièrement sur un immense plateau reconstituant fidèlement un kilomètre de Wilshire Boulevard. Pas un palmier ne manque. Et la maquette flambe sous l'effet du propane déversé pour les besoins de l'irruption. 151.000 litres pour l'ensemble du film. A faire frémir les pompiers de Los Angeles qui, pourtant, ont accordé le feu vert à l'embrasement. Encore quelques effets digitaux de coulées de lave emportant tout sur son passage et Wilshire Boulevard aura des allures de Pompéi engloutie sous la lave du Vésuve. Un conseiller scientifique, le volcanologue Rick Hazlett, assure un maximum de crédibilité à l'entreprise et cautionne le spectacle. «*Si spectacle il y a,* ***Volcano****, à l'image des autres films catastrophe, ne constitue pas un divertissement badin.* ***La Tour Infernale*** *est une parabole sur l'avarice, la folie de l'argent,* ***Jurassic Park*** *condamne ceux qui se prennent pour Dieu et* ***Volcano*** *dit explicitement qu'on ne peut sans cesse aller de l'avant sans se remettre en question, sans trouver de solutions à tous les problèmes qui s'amoncellent dans notre société*». Très sérieux Mick Jackson. Pas tant que ça en fait. Dès qu'il cesse de chercher des alibis à son goût pour la destruction à grande échelle, il se laisse aller. «*Magnifique, c'est comme une partie de jambes à l'air !*» laisse-t-il échapper, hypnotisé par le paquet de lave qui s'abat sur Wilshire Boulevard.

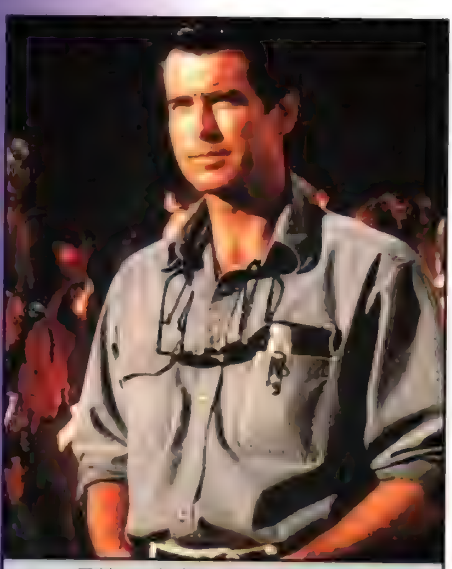
■ Emmanuel ITIER ■



■ *Le volcanologue et Madame le Maire (Linda Hamilton) : quand fuir est la seule solution* ■

Les géologues, les volcanologues commencent à se bousculer à l'entrée des studios hollywoodiens, très sollicités pour conseiller les cinéastes. Est-ce qu'il y en aura pour tout le monde ? Si les volcans continuent à pousser comme des champignons à l'horizon de la saison cinématographique 1997, la pénurie est plus que probable...

A Hollywood, c'est connu, une mégaproduction n'arrive jamais seule. Il lui faut nécessairement un rival, histoire de se motiver, de surenchérir dans le grand spectacle. Les bonnes idées étant l'apanage de tous, **Dante's Peak** partage avec **Volcano** le marché de la volcanologie sortie d'un sommeil millénaire. Pour un budget dépassant les 100 millions de dollars (106 dixit *Variety*), *Universal Pictures* investit dans la catastrophe de **Dante's Peak**. Un nouveau déluge de feu sur Los Angeles ? Plus profond dans les terres tout de même, pour que le spectateur ne confonde pas les deux films. Le scénariste Leslie Bohem (**Daylight** toujours chez *Universal*) situe donc l'action du projet concurrent à **Volcano** quelque part dans le nord des Etats-Unis, à Dante's



■ *Harry Dalton (Pierce Brosnan) : il crie au loup, mais personne ne l'écoute* ■



■ *La Fête des Pionniers : mauvais endroit, mauvais moment !* ■

Peak. Une petite ville où il fait bon vivre. Etonné que la terre bouge un peu plus que de raison dans le secteur, le géologue Harry Dalton (Pierce Brosnan) y installe un appareillage ultra-sophistiqué, des instruments de mesure de son invention. Une mission de routine. Mais Harry Dalton se rend rapidement à l'évidence. Tous les indices convergent : le volcan voisin devrait très prochainement rentrer en irruption. Fidèles à eux-mêmes et aux clichés du genre, les notables locaux et les supérieurs du scientifique n'accordent guère d'intérêt à ses appréhensions. Pas question d'évacuer la population, surtout que celle-ci prépare la Fête des Pionniers. Une institution qu'on ne saurait reporter. Sceptique au départ, Madame le Maire, Rachel Wanda (Linda Hamilton) se range à l'avis du géologue. Il faut convaincre les habitants de Dante's Peak de mettre les bouts. Trop tard : le volcan rentre en irruption en pleine Fête des Pionniers...

«*Je pense que l'intérêt de* ***Dante's Peak*** *provient de l'aspect documentaire sur la vie d'un volcan, sur le travail des volcanologues. De leurs décisions dépend l'information du public. Dans ce film, nous attendons évidemment tous que la montagne explose. Mais je ne voulais pas me limiter aux seuls effets spéciaux, à la panique de la population. Il y a aussi tout ce qui déroule en amont, tout ce qui conduit à l'inéluctable. Il y a aussi ces personnages auxquels vous devez vous attacher si vous souhaitez vibrer pour leur vie, si vous souhaitez réagir au spectacle*». En bref, Roger Donaldson (**La Mutante**, le remake du **Guet-Apens**) explique que, pour l'irruption et la catastrophe, il faudra patienter. Pas trop longtemps on espère. Une attente compréhensive de la part d'un cinéaste qui, jadis, étudia la géologie à l'université. Un documentaire programmé à la télévision se charge de réveiller son intérêt. Intérêt qu'il donne à partager à la productrice Gale Anne Hurd, ex-madame James Cameron. Naturel donc que ce soit *Digital Domain*, la société d'effets spéciaux du réalisateur des **Terminator** et de **Titanic**, qui prenne en main les ravages de **Dante's Peak**.
«*Au-delà du cataclysme lui-même,* ***Dante's Peak*** *montre comment les gens répondent à une urgence. Comment les alarmes raisonnent à leurs oreilles. C'est ce qui m'a motivé dans ce projet passionnant. Après une dizaine de films, je recherchais un défi à relever, quelque chose que je n'avais encore jamais fait, quelque chose de jamais vu à l'écran. J'aurais pu, après* ***La Mutante****, choisir un scénario plus facile à mettre en images que celui de* ***Dante's Peak*** *Mais le défi qu'il constitue m'a captivé. Associer une puissante tragédie humaine et des effets spéciaux digitaux : je ne pouvais pas laisser passer ça*». Ne pas le laisser passer. Et même courir à grandes enjambées, histoire que **Volcano**, tourné sensiblement à la même époque, ne déverse pas le premier ses rivières de lave.

■ Emmanuel ITIER ■

THE FLOOD



■ Huntingburg sous les eaux : les truands rappliquent... ■

Un véritable déluge s'abat sur une petite ville de l'Ouest américain. Des trombes d'eau qui vident Huntingburg de ses habitants. La catastrophe fait quelques heureux : poissons, grenouilles, mais aussi des braqueurs profitant de l'occasion pour commettre leurs forfaits...

Les inondations, un thème rarement traité au cinéma. Les pluies battantes, les orages, ils servent presque exclusivement de toile de fond adaptée au dénouement d'un thriller. Genre **Les Nerfs à Vif**. Virez le cinglé et les victimes en puissance : il ne reste que de l'eau. Assez pour alimenter les turbines scénaristiques d'un film digne de ce nom ? Oui selon Graham Yost dont **Speed** et **Broken Arrow** portent la signature. L'idée de **The Flood**, il n'est pas allé la chercher très loin ; des pluies diluviennes s'abattent régulièrement sur le midwest et la télévision couvre généreusement les intempéries. Du documentaire catastrophe en somme.
Nous sommes à Huntingburg, un patelin de l'Amérique profonde. Il tombe des cordes et la rivière proche menace de déborder. Le routine saisonnière. Le shérif (Randy Quaid) demande l'évacuation ; les habitants, habitués, ne se font pas prier. Tout se déroule dans un ordre parfait, dans la bonne humeur presque. Huntingburg est quasi intégralement vidée de ses citoyens. Le shérif veille, soucieux de dissuader tout pilleur. Il n'a cependant pas prévu l'attaque qu'un transport de fonds (3 millions de dollars) par un commando de malfrats mené par un certain Jim (Morgan Freeman). Au volant du fourgon se trouvent Tom (Christian Slater) et son oncle Charlie. Le plan de ce truand aguerri qu'est Jim dérape. Si ces hommes éliminent Charlie, ils laissent échapper Tom et les paquets d'oseille. Une véritable chasse à l'homme s'engage dans les rues inondées d'Huntingburg.

Le centre ville, le réalisateur l'a entièrement reconstitué dans un hangar désaffecté du constructeur Rockwell Aviation, un site servant jadis au montage des bombardiers B-2. Le plus grand plateau de cinéma du monde selon les producteurs de **The Flood**. S'ils racontent des sornettes, il ne sont en tout cas pas loin de la vérité. Un réservoir de 204 mètres de long sur 75 de large : idéal pour accueillir 50 bâtiments et 1,5 mètre d'eau de profondeur. **The Flood** nécessite au total 19 millions de litres d'eau recyclée qu'un système de grues et poulies (20 tonnes) permet de faire monter au fur et à mesure que le ciel tombe sur la tête des protagonistes.
Familier des éléments déchaînés (il travaille aux effets spéciaux optiques de **Abyss** et **Backdraft** et réalise le sablonneux **Kalahari**), Mikael Solomon gère le cataclysme. Les comédiens le subissent, trempés jusqu'à la mœlle du matin au soir. *«Chaque jour est une épreuve. Mentalement, vous devez vous préparer longtemps à l'avance à un tournage aussi éprouvant, sachant que vous allez passer trois mois à barboter. A raison de 12 heures par jour, six jours par semaine, c'est franchement pénible. La pluie artificielle vous tombe dessus en permanence, les ventilateurs géants propulsent un vent puissant et froid. Vous grelottez et, si vous faites un pas de travers, des lampes énormes, nécessaires à l'éclairage, vous transforment en poulet rôti ! Ce n'est pas tout. Dans* ***The Flood****, je dois également bondir dans un hors-bord, tomber d'un scooter des mers, esquiver des grenades...»*. Christian Slater le murmure : il en regretterait presque le tournage déjà exténuant de **Broken Arrow**. Au moins là, à une séquence près, il avait les pattes au sec !

«Comme beaucoup d'Américains, j'ai personnellement testé des catastrophes naturelles. Voici deux ans, durant le tournage de ***Meurtre à Alcatraz****, la terre a tremblé à Los Angeles. Panique générale à 4 heures du matin. Nous travaillions alors de nuit. Impossible de tenir debout. Nous étions tous allongés tandis que les vitres volaient en éclats, que le plateau tanguait dangereusement. J'ai cru à la fin du monde ! Il y a deux/trois ans, je suis également sorti à grandes enjambées d'une maison en flammes à la suite d'un court-circuit»*. Après les versions vécues de **Tremblement de Terre** et de **Backdraft**, le destin ne pouvait épargner **The Flood** à Christian Slater. **The Flood** dont il est co-producteur, histoire de se mouiller un tout petit peu plus.

■ **Emmanuel ITIER** ■



■ Un centre-ville inondé entièrement reconstruit en studio ■

TURBULENCE



■ Le serial-killer (Ray Liotta) malmène l'hôtesse (Lauren Holly) ■



■ Atterrissage au sommet d'un parking : une première ! ■

Un appareil géant, une tempête à décorner les boeufs, un serial killer, une hôtesse de l'air intrépide... Entre thriller et film catastrophe classique, TURBULENCE cumule les fonctions.

En 1976, Robert Butler tourne pour la télévision **Panique en Plein Ciel**, un détournement d'**Airport**. Un budget relativement modeste. Vingt ans plus tard, il en réalise le remake pour une somme avoisinant les 30 millions de dollars, pactole grossi à 50 par les producteurs. A une époque où les suspenses s'installent volontiers dans les longs-courriers (**Passager 57, Ultime Décision** et bientôt **Con Air, Air Force One**), l'exhumation du script était une opportunité à ne surtout pas rater. Après, bien sûr, qu'un mercenaire de la plume, Steven De Souza (**Piège de Cristal**), ait sensiblement modifié l'intrigue.

Le démodé Transcom 602 devient tout naturellement un Boeing 747-200, l'avion commercial le plus imposant du monde. Pourtant, en cette veille de Noël, il ne transporte qu'un nombre réduit de passagers. Six en tout et pour tout. Plus un équipage réduit. Cargaison dangereuse d'ailleurs : deux clients portent des menottes, les autres des armes. Les détenus, condamnés à réintégrer leur cellule à Los Angeles, mériteraient la classe Affaire pour leur casier judiciaire. Le premier, Stubbs, est un braqueur de banques. Le second, Ryan Weaver (Ray Liotta, coutumier des rôles de fada), appartient à l'espèce des tueurs en série excessivement portés sur la gent féminine. Il ne loupe pas la première occasion de fausser compagnie à ses geôliers. Un orage, quelques turbulences et le voilà maître du mastodonte volant, après élimination de Stubbs, du commandant de bord, de son second et des flics. Weaver boucle les autres membres de l'équipage dans leur cabine. Une absence le préoccupe cependant : l'hôtesse de l'air Teri Halloran (Lauren Holly, remarquée dans **Dumb & Dumber**) dont la connaissance des moindres coins et recoins du Boeing lui sauve la vie. Pour longtemps ? Rien de moins sûr car les nuages noirs s'amoncellent à l'horizon. Se prépare l'un des plus violents orages qu'ait connus l'Amérique. Et le pilote automatique n'est pas vraiment en mesure de poser le jet sur l'aéroport de Los Angeles. Guidée depuis le sol, Teri fait connaissance avec les appareils de navigation.

A la comédienne Lauren Holly d'apprendre les rudiments du pilotage sur un simulateur de vol ! *«Tant que le pilote automatique m'assiste, je me débrouille plutôt bien. Déconnectez-le et le Boeing s'écrase immédiatement»* plaisante la fille de l'air. Dans la réalité, même le plus kamikaze des contrôleurs aériens ne lui confierait pas un manche à balai ! Dans la fiction, elle s'en tire merveilleusement. L'exploit obligé du cinéma catastrophe, désormais doublé du suspense façon serial killer.

■ Emmanuel ITIER ■

Demain, tout ira mal...

A divers stades, en tournage ou encore à l'état de scénario sans financement, quelques catastrophes à venir. Un créneau en cours de saturation ?

Air Frame. Un scénario qui intéresse beaucoup John McTiernan (**Piège de Cristal, Une Journée en Enfer**). D'après un roman de Michael Crichton, **Air Frame** débute sur des turbulences qui perturbent un vol entre Hong Kong et Denver. Trois personnes sont tuées. Désireux de ne pas perdre un marché juteux avec la Chine, le constructeur de l'appareil demande à une inspectrice d'enquêter. Sa couverture : membre de l'équipage.

Asteroid. En projet chez *NBC*. Un téléfilm qui porte bien son titre. Rien de plus qu'un remake de **Météore**.

Deep Impact. Peut-être l'un des prochains Steven Spielberg. Un gigantesque météorite fonce vers la terre. Son approche déclenche une série de cataclysmes. Entre le piteux **Météore** et **Le Choc des Mondes**.

Fire and Rain. Un projet de Mick Jackson (**Volcano**). Une évasion, un gigantesque feu de forêt... Un film qui ressemble étrangement au **Firestorm** de Dean Semler.

Firestorm. Une production *20th Century Fox* actuellement en fin de tournage. Réalisé par l'ex-directeur de la photographie Dean Semler (**Danse avec les Loups, Mad Max 2**). Une forêt en flammes dans le Wyoming, des fugitifs preneurs d'otages au centre du brasier, un pompier parachuté pour les extirper du piège... Un concept simple, entre le film catastrophe ordinaire et le syndrome **Piège de Cristal**. Avec le joueur de foot US Howie Long (star des Oakland Raiders), Scott Glenn dans le rôle de son mentor, William Forsythe (en brute épaisse) et la frêle Suzy Amis (la seule femme d'**Usual Suspects**).

Galileo's Wake. Un projet dans la besace de Jan de Bont (**Twister, Speed**). Un vrai **747 en Péril** dans l'espace. Un météorite percute une navette chargée d'une clientèle de rupins. Ce concept a déjà été exploité dans le téléfilm **Starflight One** (Jerry Jameson, 1983) où un avion supersonique, piégé dans son orbite autour de la Terre, voit une navette spatiale voler à son secours avec Lee Majors aux commandes.

The Pandora's Cloak. Aucun aéroport ne souhaite voir se poser le long-courrier piloté par Mc Gyver lui-même (Richard Dean Anderson). Un virus, style Ebola, compte parmi les passagers. Ajoutez à ce fléau une seconde plaie : la présence à bord de terroristes. **The Pandora's Cloak** est un téléfilm catastrophe des plus standards.

Ground Control. Une série B en projet à un stade avancé chez *Green Communications*. Hanté par un crash, un jeune contrôleur aérien reprend du service et affronte ses démons en guidant vers le sol un jet privé de tous ses moyens de communication, tandis qu'un orage fait rage.



Ring of Fire. Tony & Ridley Scott détiennent les droits de ce scénario-catastrophe. Des savants alarment le gouvernement que des essais nucléaires dans les profondeurs de la Terre pourraient réveiller une chaîne de volcans. C'est évidemment ce qui se produit.

Submerged. Une production Gale Anne Hurd, proche de **Waterworld**. Vingt ans après le Big One, Los Angeles baigne désormais sous les eaux du Pacifique. En projet.

Supertanker. Après l'avoir revendiqué avec insistance (pour **Independence Day**), Roland Emmerich s'attelle directement à un «disaster movie». Sa vedette n'est pas Bill Pullman (tout de même à bord), mais un pétrolier dont le naufrage criminel pourrait donner la plus grande marée noire de tous les temps.

Titanic. Un budget de quelque 100 millions de dollars pour cette énième version du naufrage le plus célèbre de l'histoire. Pas de star, mais des comédiens solides à bord (Leonardo Di Caprio, Bill Paxton, Frances Fisher, Kate Winslet, Billy Zane, David Warner, Kathy Bates et Suzy Amis). Le récit s'articule autour d'une romance entre l'aristocrate Jack (Di Caprio) et une passagère de seconde classe, Rose (Winslet). Des années après le drame, un chasseur de trésors (Paxton) reconstitue le drame d'après des témoignages. Un film par flashes-back donc. Pour donner le ton, James Cameron le définit au croisement *«de Roméo et Juliette pour l'histoire d'amour,* ***Docteur Jivago*** *pour la dimension épique»*. Et Cousteau sans doute pour les minutieuses recherches sur le site et la rigueur de la reconstitution du naufrage

Titanic (bis). Un pauvre téléfilm ficelé à la hâte par Robert Lieberman pour devancer le mastodonte de James Cameron dont le scénario aurait traîné, semble-t-il, un peu partout. Malgré cela, ce **Titanic** est navrant. A tous les niveaux, y compris dans les effets spéciaux digitaux du naufrage, bâclés sur un ordinateur domestique. La distribution inclut notamment Peter Gallagher (en mondain qui retrouve un amour perdu), Catherine Zeta Jones, Tim Curry (le salaud de service), Eva Marie Saint, George C. Scott (le Capitaine Smith) et Marilu Henner. Tout ce monde tient dans un lamentable spectacle de trois heures.

Tsunami. C'est le mot japonais qui désigne le mieux un titanesque raz-de-marée. Celui-ci menace d'engloutir San Francisco et une grande partie de la côte ouest des Etats-Unis. En projet chez *Hollywood Pictures*, une branche de *Walt Disney*.

■ Marc TOULLEC ■

Une histoire explosive de jumeaux plus proche de DOUBLE IMPACT que de FAUX-SEMBLANTS !



■ *Alain Moreau (Jean-Claude Van Damme) : avec la mafia russe de Little Italy, impossible de s'arranger à l'amiable* ■

RISQUE MAXIMUM



STREETFIGHTER, MORT SUBITE, LE GRAND TOURNOI, RISQUE MAXIMUM, bientôt THE COLONY : Van Damme tourne à une cadence frénétique. Trop selon ses propres aveux. Trop aussi en regard du box-office déclinant de ses films. Si l'international et la vidéo constituent deux planches de salut, l'Amérique boude désormais le Belge. Pas un seul succès depuis TIMECOP. Dur à encaisser. Mais le Cogneur de Bruxelles ne sombre pas dans le marasme. Bien au contraire, il se montre plus combatif que jamais...

John Woo dans *Chasse à l'Homme*, Ringo Lam dans *Risque Maximum* et bientôt Tsui Hark dans *The Colony*. Manifestement, vous appréciez tout particulièrement les cinéastes de Hong Kong. Qu'est-ce qui les rend plus attrayants à vos yeux ?

Il n'existe pas de différence notable dans leur façon de travailler avec les occidentaux. John Woo, Ringo Lam et Tsui Hark, avec qui je viens de tourner **The Colony**, sont de bons metteurs en scène. Voilà tout. Je recherche le talent là où il se trouve, à Hong Kong comme ailleurs. J'ai cependant remarqué qu'ils se comportaient plus durement que les cinéastes américains. Avec les techniciens surtout. A Hong Kong, les syndicats sont quasiment inexistants dans le monde du cinéma. Les gens peuvent travailler 20 heures par jour si un réalisateur ou un producteur le décide. Aux Etats-Unis, pas question de faire les trois huit sans une compensation financière. Mais Ringo Lam ne réduit tout de même pas ses collaborateurs à l'esclavage ! Après les avoir enguirlandés, il le regrette, il culpabilise. Je l'ai vu, à plusieurs reprises, venir vers moi, salement


■ *Alain Moreau : quand le simple policier devient homme d'action* ■

embêté de s'être emporté, ne sachant comment faire pour s'excuser. Les réalisateurs de Hong Kong partagent la même réserve à exprimer leurs sentiments, leurs émotions. Il faut souvent leur tirer les vers du nez, les harceler de questions pour obtenir leur point de vue, leur opinion. Si les Chinois peuvent être froids, Tsui Hark par contre ne l'est pas. Il ne réagit pas comme un asiatique. En m'expliquant certaines séquences dramatiques sur le tournage de **The Colony**, il était parfois à deux doigts de pleurer. Ringo Lam, quant à lui, ne verse pas de larmes ! Mais c'est un type que j'adore. Il a su me parler, mieux encore que Peter Hyams. Il m'a appris, plus que tous les autres metteurs en scène avec qui j'ai travaillé, à jouer la comédie, à faire de «l'acting». Grâce à lui, j'ai plongé au plus profond de moi pour trouver l'expression juste. Maintenant, grâce à Ringo Lam, je sais que je peux varier les registres, que je peux interpréter des personnages plus sophistiqués : réels. J'ai d'ailleurs un projet avec Jaco Van Dormael, l'auteur de **Toto le Héros** et du **Huitième Jour**.

Avant de s'appeler *Risque Maximum*, le film est passé par trois autres titres. Pourquoi ces nombreux changements ?

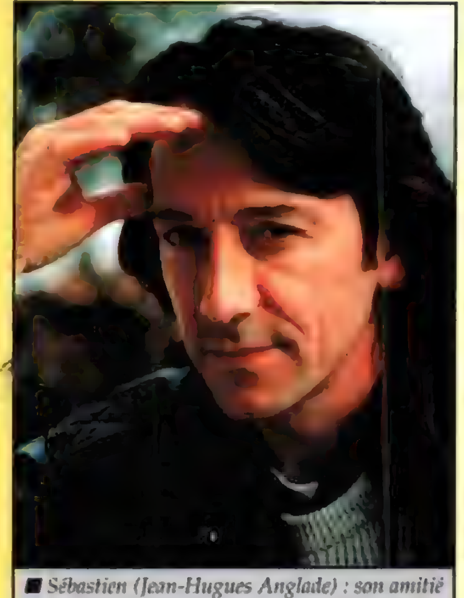
Parce que le projet a évolué. A l'origine, **Risque Maximum** ne se déroulait pas un seul instant en France. Il s'appelait ■ ■ ■


■ *Un triporteur s'encastre dans une voiture : une cascade époustouflante réglée par Rémy Julienne* ■

■ ■ ■ alors **Bloodstone**. Le héros avait la nationalité américaine, son frère assassiné également. Considérant mon accent, nous étions tous d'accord pour déplacer une partie de l'action vers la Côte d'Azur. Après avoir choisi des titres comme **Frenchman** et **The Exchange**, le projet a continué à évoluer après le tournage. Je dirais dans le mauvais sens. Le studio nous est tombé dessus. Malheureusement, mon contrat ne me permettait pas de me défendre ; il ne stipulait aucun droit de regard sur le montage, le fameux final cut. Avant que la production n'intervienne, **Risque Maximum** était deux fois supérieur à ce qu'il est aujourd'hui. Les différences entre les deux versions ? Nombreuses. C'est le personnage de Natasha Henstridge qui a tout particulièrement souffert des coupes. Le montage initial insistait sur l'ambiguïté de son personnage, son double-jeu avec le flic que j'interprète, son frère tué. Elle faisait alors preuve d'intelligence. Qu'en reste-t-il aujourd'hui ? Pas grand-chose. Natasha se voit réduite à l'état de jolie plante, posée là pour le plaisir des yeux. Elle méritait mieux. Natasha est très mâture pour son jeune âge. Et dire que je suis payé pour l'embrasser à l'écran ? Bon plan, non ?

On en bave de jalousie. Votre statut de star ne vous a donc pas permis de peser sur des décisions aussi lapidaires...

Non. Pourtant, j'ai pleuré, je me suis mis à genoux. Ringo Lam aussi. Mais il n'y pouvait rien, venant tout juste de débarquer de Hong Kong. A quoi bon verser des torrents de larmes ? Charcuter ainsi un film, cela revient à enlever un bras, un membre à votre nouveau-né. Horrible



■ *Sébastien (Jean-Hugues Anglade) : son amitié avec Moreau n'est pas un gage de sécurité* ■

pour le réalisateur qui, pendant neuf mois, travaille d'arrache-pied sur un projet. Et vous avez toujours un connard de cadre qui regarde négligemment son film, entre deux deals au téléphone, pour ensuite faire remarquer que ça manque de rythme, qu'il faut que ça aille plus vite. Je hais les types de ce genre. Des types sans le moindre cœur en charge d'une trentaine de titres par an. Des bouchers, des malades... Il mettent le nez partout, se croient tout permis sous prétexte qu'ils injectent du pognon dans le film en question. Ils veulent à tout prix affirmer leur autorité, montrer qui commande. En une heure, ils foutent en l'air le travail d'une année. Imaginez que le propriétaire d'une galerie d'art demande à Van Gogh de changer quelques couleurs à ses tableaux, de planter un arbre au milieu du champ de blé. Pourtant, il n'y avait pas de quoi intervenir sur **Risque Maximum**. Les projections tests ont été couronnées de succès. Les spectateurs aimaient le montage de Ringo Lam, à une scène près. Celle où le méchant russe abat le chien de ma mère. Aux Etats-Unis, les meurtres d'animaux passent plus difficilement que les meurtres d'êtres humains. Encore, moi, j'ai pu tirer mon épingle du jeu à travers mon «acting». A force de batailler, j'ai tout de même pu sauver quelques meubles. La séquence du miroir, quelques petites scènes durant lesquelles Alain Moreau prend conscience que la personnalité de son frère déteint sur lui.

Maintenant que vous venez de finir *The Colony* auprès de Mickey Rourke, qu'allez-vous faire ? Enchaîner illico sur un quatrième film d'affilée ?

Là, je vais me reposer, prendre le temps de trouver un bon scénario, un personnage en lequel je crois. Ces derniers temps, j'ai trop tourné. Beaucoup trop. A force, on fatigue. Surtout lorsqu'on passe de l'autre côté de la caméra. Réaliser un film est une expérience exténuante, si épuisante qu'elle réduit votre durée de vie. J'espère cependant récidiver dans un avenir proche. Désormais, je prends mon métier bien plus au sérieux qu'auparavant.

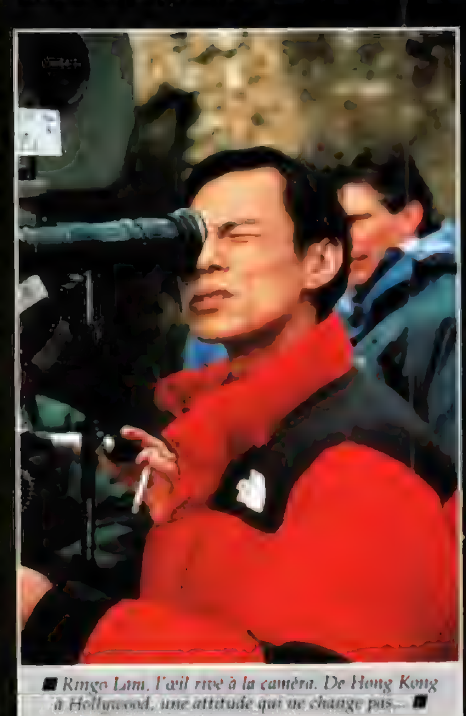
■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** ■

RINGO LAM : le point de non retour...

Après John Woo (et avant Tsui Hark), Ringo Lam est le second réalisateur de Hong Kong à faire son entrée dans le paysage du cinéma d'action hollywoodien par l'entremise de Van Damme. D'abord comédien, passé réalisateur de télé puis cinéaste au début des années 80, Ringo Lam est rapidement devenu l'un des plus célèbres représentants du cinéma d'action hong kongais. Mais est-il le plus fin ?

Difficile de savoir pourquoi on aime les films de Ringo Lam. Quel que soit l'angle par lequel on s'y attaque, il est en effet évident que ce cinéaste est rigoureusement indéfendable. Toute tentative d'organiser une réflexion articulée autour de son «œuvre» ne peut mener qu'à un dénigrement total : Ringo Lam est un horrible sagouin, ses films puent... Qu'on l'oublie vite ! Pourtant, malgré la vulgarité de ses personnages, la putasserie racoleuse de son style et de la plupart de ses scripts, son cinéma est puissamment attractif. Au-delà de toute contingence morale.
Il n'est pas question ici de jouer les Ayatollah du cinéma de genre. Il serait même hors de propos, en ces pages, de prôner une quelconque morale du cinéaste ou un code du bon goût. En la matière, tout est affaire de distance, de regard et donc de point de vue. A partir de là, on peut tout montrer. Des réalisateurs aussi ambitieux qu'ambigus comme Brian De Palma ou Abel Ferrara ont tout deux démontré qu'on pouvait, avec un minimum de précautions, confronter le spectateur à des actes ou des images choquantes en évitant l'écueil du voyeurisme ou de la complaisance.

Un écueil dans lequel Ringo Lam vient, lui, se fracasser régulièrement avec la précision d'une horloge suisse. Son dernier film tourné à Hong Kong, sa terre natale, est un merveilleux exemple de tous les mauvais penchants qui habitent le cinéaste. **The Adventurers** met en scène la star Andy Lau dans le rôle d'un jeune pilote de chasse d'origine vietnamienne qui cherche à venger ses parents assassinés vingt ans plus tôt. Le meurtrier, un gangster hong kongais, a fait fortune durant la guerre du Vietnam en vendant des armes de contrebande aux vietcongs. Autrement dit, c'est une ordure. Obsédé par son désir de vengeance, Lau ira jusqu'au bout, commettra les pires bassesses pour arriver à ses fins. Aucun détail violent ou putride ne nous sera épargné : la mort des parents vue par l'enfant, la tête d'une jeune femme enceinte qu'on fracasse au travers d'une table en verre... Le spectateur doit ainsi subir jusqu'à l'absurde la bêtise et la méchanceté crue du monde des gangsters. Finalement, Lau réussira à tuer le parrain après s'être fourvoyé dans les pires compromis. Qui a perdu ? C'est la question que posent presque tous les films de Ringo Lam, sans que lui-même soit capable d'y répondre. Tout simplement parce qu'il est en fait le héros de son propre univers.



■ *Ringo Lam, l'œil rivé à la caméra. De Hong Kong à Hollywood, une attitude qui ne change pas...* ■

A quarante et un an, Ringo Lam est l'auteur de seize films qui vont du pire nanar au plus mythique des polars de Hong Kong. Il a bien sûr réalisé **City on Fire** avec Chow Yun Fat qui a largement inspiré le **Reservoir Dogs** de Quentin Tarantino, mais aussi **Prison on Fire 1** et **2**, **Wild Search**, **School on Fire**, **Full Contact** *(1)*, **Twin Dragons** et **Burning Paradise**. Des films de prison, des films policiers, d'action ou même de sabre qui constituent le haut du panier de son œuvre. Une constante habite tous ces films : celle du dilemme qui écartèle les héros entre le bien et le mal. Entre la raison et la folie. Ringo Lam vit en permanence en équilibre sur ce «fil du rasoir». Proche de la schizophrénie, il peut passer en une seconde du sérieux à la rigolade, de la concentration à l'égarement, visiblement torturé par des démons intérieurs qui le rongent. Tout son cinéma est à cette image, à la fois dénonciateur et ultra-violent, romantique et vulgaire, moral et complaisant. Pour comprendre ce qu'est le cinéma de Ringo Lam, il faut savoir que son réalisateur préféré est Luc Besson. Indéfendable. Mais fascinant.
C'est peut-être la raison pour laquelle certains de ses films sont devenus des œuvres cultes. **Full Contact**, son monument kitscho-nihiliste tourné en 1992, est l'un des films de Hong Kong favoris des fans de cinéma «bis». Chow Yun Fat, le héros dandy des films de John Woo, y incarne une petite frappe hargneuse coiffée en brosse et bardée de tatouages. Son ennemi est un homosexuel extraverti et psychopathe qui n'hésite pas à massacrer femmes et enfants. Il y a dans sa bande un couple composé d'un colosse idiot et d'une pute sidéenne. Ecœurant ? Certainement. C'est pour cela que le film est vénéré des amateurs de films «déviants». Pourtant, malgré ces casseroles lourdes à porter et une mise en scène qui ne recule devant aucune ringardise, **Full Contact** est un film passionnant qui pose une question essentielle : quelle est la place du héros dans le cinéma contemporain ? Quelles sont ses prérogatives morales ? Ringo Lam essaie aujourd'hui d'imposer cette même question à Hollywood, alors que Jean-Claude Van Damme est son nouvel alter-ego à l'écran. Preuve que l'homme est réellement fou à lier.

■ David MARTINEZ ■

(1) A ne pas confondre avec le film de Sheldon Lettich avec JCVD.

POUR L'AMOUR DU RISQUE !

Lorsque John Woo s'exile aux Etats-Unis pour y tourner **Chasse à l'Homme** avec Jean-Claude Van Damme, les fans endurcis du cinéma de Hong-Kong frémissent. Que va devenir le réalisateur d'**A Toute Epreuve** noyé dans cette industrie où les pointes de folie qui caractérisent la production cinématographique de la péninsule sont absentes, voir même abolies. L'accueil que le public réserve au film ne sera pas à la hauteur des espérances de la production. Mais la star du kickboxing s'en fout. Le résultat est à ses yeux plus qu'honorable. Comme s'il escomptait alors bien plus un succès personnel que public. Une sorte de tournant dans une carrière qui semblait stagner. Logique donc qu'il renouvelle l'expérience. Avant Tsui Hark pour **The Colony**, c'est Ringo Lam qui le dirige dans **Risque Maximum**. Pour avoir lui-même sollicité les services de Ringo Lam à plusieurs reprises, Van Damme s'enthousiasme de la présence au générique du metteur en scène de **City on Fire**. Producteur de **Risque Maximum**, Moshe Diamant raconte : *«Nous cherchions un réalisateur assez expérimenté pour mener à bien le projet, et assez jeune pour ne pas avoir d'habitude. Etant un grand fan des films de Hong Kong, je connaissais et appréciais le travail de Ringo Lam depuis de nombreuses années.* ***Risque Maximum*** *était le projet idéal pour travailler ensemble»*. Si l'œuvre de John Woo s'inspire de Chang Cheh, remplaçant les sabres par des pétoires, et de Jean-Pierre Melville, Ringo Lam fait preuve d'un intérêt pour le cinéma américain depuis son enfance. **Risque Maximum** s'annonçait donc comme un chapitre logique dans sa carrière. *«J'admire les films américains depuis mon plus jeune âge. Alan Parker, Adrian Lyne, Martin Scorsese... J'adore leurs films. Je me suis toujours demandé comment ils pouvaient faire des œuvres aussi riches visuellement, pourquoi ils dépensaient autant d'argent pour faire un film, parfois jusqu'à dix fois plus que chez nous ! J'avais soif d'apprendre. Faire un film en Amérique était un désir, un pari même, que je nourrissais depuis longtemps. Mais j'attendais le projet idéal»*.

Ce projet, c'est **Risque Maximum**, dans lequel Jean-Claude Van Damme est Alain Moreau, un ancien officier de l'armée qui découvre brutalement l'existence d'un frère jumeau, assassiné à Nice au terme d'une course-poursuite décoiffante. Désireux d'en apprendre plus sur ce frangin fantôme prénommé Mikhail, Alain Moreau, aidé de son ami d'enfance Sébastien (Jean-Hugues Anglade), devenu commissaire, mène l'enquête. Celle-ci le conduit à New York où Alain décide de devenir Mikhail. Sa rencontre avec la belle Alex (Natasha Henstridge), petite amie de feu son frère, qui se laisse prendre à la ressemblance, le lance sur une piste. Mais l'arrivée de ce sosie sans faille de Mikhail n'est pas très bien perçue du côté de la mafia russe de Little Italy, qui dépêche aussitôt une armée de tueurs à ses trousses. Lorsque le FBI fait irruption sur le champ de bataille, les choses ne font qu'empirer pour Alain Moreau et Alex, lesquels se retrouvent pris entre deux feux.
Signé Larry Ferguson (**Highlander**, **Alien 3**, **A la Poursuite d'Octobre Rouge**), le scénario de **Risque Maximum** est riche en rebondissements, en scènes d'action tout azimut, en cascades. Une mixture que Ringo Lam connait plutôt bien pour l'avoir déjà utilisée dans **City on Fire**, **Full Contact** (l'autre) ou encore **Prison on Fire 2**, échantillon plus ou moins représentatif de sa filmographie. Mais ce qui ressort de **Risque Maximum**, ce n'est pas la chorégraphie pointilleuse d'un gunfight ni la surenchère de ralentis dans les séquences d'action. A la beauté visuelle, le réalisateur du quatrième **Mad Mission** préfère un certain réalisme, la puissance des coups portés, des gunfights qui, s'ils ne sont pas hauts en couleur, gagnent en crédibilité. Chaque personnage devient alors plus attachant, chaque



■ Un dixième de seconde de répit avant la tempête pour Alain Moreau ■



■ Alex (Natasha Henstridge), une serveuse qui, par amour, risque le maximum ■



■ Alain et sa maman (Stéphane Audran) échangent quelques mots sur le mystérieux Mikhail ■

situation plus cohérente. Hors de question, ici, de s'extasier devant des pirouettes rythmées par des rafales de uzis, de s'attarder sur le minutieux découpage d'un gunfight au détriment des protagonistes dont la vie est en jeu. Une manière assez habile de créer une émotion des deux côtés de l'écran. Une démarche qui serait impossible si Ringo Lam ne privilégiait pas, plus que John Woo encore, les rapports humains entre les personnages et l'aspect dramatique de ses scénarios. *«****Risque Maximum*** *est bien entendu un film d'action»* confie le metteur en scène, *«mais c'est aussi une véritable histoire, nourrie par un scénario solide, réaliste. C'est très important, car à partir du moment où la sincérité est là, le public est prêt à suivre. J'ai eu la chance, sur ce film, de travailler avec une équipe remarquable, très talentueuse. Jean-Claude Van Damme, par exemple, a tout pour incarner un héros. Il en possède le mental et les capacités physiques. Il est différent des autres stars de film d'action, peut-être parce qu'il n'est ni immense ni énorme ; on peut facilement s'identifier à lui, ce qui est très important si on désire garder un minimum de crédibilité, si on ne veut pas que le personnage soit en décalage avec l'histoire. Je pense que ce film est très différent de tout ce que Jean-Claude a pu faire avant»*. En effet, dans **Risque Maximum**, Van Damme n'est pas un champion du ring ; il n'apparait même qu'une seule fois torse nu et muscles bandés, scène furtive mais incontournable, comme pour ne pas décevoir les quelques fans endurcis qui l'idolâtrent depuis ses débuts et regrettent l'époque des **Bloodsport** et autre **Cyborg**. Dans **Risque Maximum**, Van Damme est Alain Moreau, un flic tout ce qu'il y a de plus ordinaire, qui se retrouve plongé malgré lui dans une situation qui le dépasse et à laquelle il doit peu à peu s'adapter. Un personnage proche du John McClane de la série **Piège de Cristal**. Pour épauler le champion du coup de tatane, Ringo Lam réunit un casting assez inhabituel. Pas question ici de faire appel aux seconds couteaux coutumiers du genre, aux tronches patibulaires de rigueur, aux gros musclés d'Hollywood. Un casting en osmose avec le traitement réaliste de l'histoire que s'impose le réalisateur. Pour incarner Sébastien, l'ami d'enfance d'Alain, c'est Jean-Hugues Anglade qui est sollicité, pour avoir retenu l'attention de Ringo Lam dans **Killing Zoé**. Après avoir campé une alien femelle mangeuse d'hommes dans **La Mutante**, Natasha Henstridge est Alex, la partenaire de Mikhail, puis d'Alain. Un rôle que l'actrice apprécie particulièrement : *«Ce qui m'a fasciné dans* ***Risque Maximum****, c'est l'évolution de mon personnage. Alex ne tombe pas amoureuse d'Alain tout de suite pour l'unique raison qu'il ressemble à son frère Mikhail. Elle apprend d'abord à le connaître, à le découvrir, et se rend compte qu'Alain est en fait beaucoup plus attachant que Mikhail. Elle prend conscience que les sentiments jouent un rôle important dans une relation, qu'il n'y a pas que l'appât du gain»*.

Bien que Ringol Lam ait porté plus d'attention que de coutume aux acteurs et à leur personnage, **Risque Maximum** ne s'enferme pas pour autant dans le thriller intimiste et comporte un quota de péripéties en tout genre bien au-dessus de la moyenne. Mais ce qui permet au film de ne pas s'ancrer dans le système hollywoodien malgré un scénario qui s'y prête, c'est ce style très européen que Ringo Lam possède, proche des vieux polars français. Pas étonnant, donc, que **Risque Maximum** se déroule en grande partie à Nice et qu'on ait fait appel à Rémy Julienne pour régler bon nombre de cascades ; des cascades impressionnantes en accord parfait avec l'univers très concret de Ringo Lam. Au diable les explosions à la Joel Silver, les poursuites en voitures propres aux productions Bruckheimer/Simpson. A l'action hollywoodienne très bande dessinée, Ringo Lam préfère une violence simpliste, brute, (presque) réduite à sa plus simple expression et d'autant plus percutante. Bien qu'il ait changé de continent, le réalisateur semble avoir intégralement importé son style. Un moyen d'effectuer une transition moins douloureuse que celle de John Woo, même si le résultat n'est pas aussi convaincant que la majorité de ses productions antérieures. **Risque Maximum** sent bon le travail d'équipe, avec ces techniciens français, polonais, américains, réunis sous la houlette d'un réalisateur venu de Hong Kong. Une association d'idées venues des quatre coins de la planète. Un mélange des cultures pour un tiercé gagnant.

■ **Damien GRANGER** ■

Columbia TriStar Films présente Jean-Claude Van Damme & Natasha Henstridge dans une production **Columbia Pictures** *RISQUE MAXIMUM* (*MAXIMUM RISK* - USA - 1996) avec Jean-Hugues Anglade - Zach Grenier - Stéphane Audran - Frank Senger - Paul Ben-Victor - Rob Kaman **photographie de** Alexander Gruszynski **musique de** Robert Folk **scénario de** Larry Ferguson **produit par** Roger Birnbaum & Moshe Diamant **réalisé par** Ringo Lam
1er janvier 1997 **1 h 40**

Du 100% Steven Seagal. Allergiques à la star cogneuse s'abstenir !

L'OMBRE BLANCHE

Dans ULTIME DÉCISION, il disparaît au bout d'une vingtaine de minutes. Dans L'OMBRE BLANCHE, il survit jusqu'au générique final. Un bien pour les uns, un mal pour les autres. Fidèle à lui-même, Steven Seagal, alias le Grand Zen, se prend à son jeu favori : celui du flic radical, qui cogne dur, brise un maximum de membres, punit les vilains selon les préceptes de la loi du Talion... Un grand humaniste devant l'Eternel est de retour.


■ John Gray : un «action director» au service du Grand Zen ■

Un nouveau Steven Seagal, ce n'est pas un événement de portée mondiale. Ce n'est plus un événement du tout depuis le croquignolesque **Terrain Miné**, où le Grand Zen s'abandonnait à la méditation entre deux bastons robustes, très violentes comme de coutume. Steven Seagal n'est pas une chochotte, et il le prouve. Dans **L'Ombre Blanche** autant que dans les précédents. Seule innovation : il change de décor. Généralement, ce sont les bars qui accueillent ses corrections de brute ricanant. Dans **L'Ombre Blanche**, c'est un restaurant italien où déjeune un Mr. Smith bien gardé. Ses cerbères, pourtant hargneux à souhait, ne résistent pas une seconde au Grand Zen. *«Dans ces scènes, Steven Seagal sait exactement ce qu'il doit faire. En tant que metteur en scène, vous devez accepter l'idée que les bagarres sont sa propriété, sa chose. A quoi bon s'en plaindre ? Je dois lui tirer mon chapeau car, sans lui, ces séquences n'auraient certainement pas la même envergure. Steven connaît les meilleurs angles de prises de vues pour un résultat optimal»*. C'est John Gray qui parle. Pas James Gray, le cinéaste de **Little Odessa**. Et il remercie l'auteur de **La Déchirure**, de **Mission** de lui avoir abandonné le poste de réalisateur de **L'Ombre Blanche**. *«A une époque, Roland Joffé devait mettre le film en scène. Il se montrait très intéressé par le sujet, et Steven Seagal aurait bien aimé l'avoir comme réalisateur. Les choses en sont restées là. A un intérêt réciproque, sans résultat concret»*. John Gray ne s'en plaint pas ; les coups durs du Grand Zen constituent les meilleurs moments de ce thriller. Comme toujours.

En panne de réalisateur sur **L'Ombre Blanche**, *Warner Bros* et Steven Seagal demandent à John Gray de prendre le projet en charge. *«J'ai d'abord été surpris que leur choix se porte sur moi. Puis, j'ai compris. Ils ont vu* **Born to Be Wild**, *mon précédent film. Une petite production* Warner *justement, familiale, au sujet d'un gorille provenant d'un centre de recherches et que des gens tentent d'introduire au Canada. Rien qui ne me prépare à* **L'Ombre Blanche** *en apparence. Pourtant, il y a dans* **Born to Be Wild** *deux scènes d'action qui ont séduit Warner, surtout une poursuite automobile dans les rues de Seattle. Nous l'avons tournée pour très peu d'argent, mais le résultat passe bien à l'écran. Les gens du studio ont pensé que j'étais apte à diriger un film d'action de la catégorie supérieure»*. Il l'est assurément. A l'instar de Bruce Malmuth (**Echec et Mort**), de Dwight Little (**Désigné pour Mourir**). *«***L'Ombre Blanche** *marque une rupture dans ma carrière après une série de téléfilms ou de dramatiques intimistes et psychologiques. Mes réalisations se focalisaient essentiellement sur les personnages. A vrai dire, je n'avais guère les moyens de filmer autre chose que des dialogues»*. La carrière de John Gray inclut ainsi l'autobiographique **Billy Galvin** consacré à un père ouvrier métallurgiste, **La Dernière Chance d'Annie** avec Sissi Spacek, **La Cicatrice de la Honte, Au-Delà de la Gloire** (le retour de six combattants de la Deuxième Guerre Mondiale dans leur ville natale désormais en proie à la corruption), **Capone contre Capone** avec Eric Roberts dans les vestons du gangster... Rien que des entreprises modestes qui révèlent cependant un savoir-faire, une certaine efficacité. De la personnalité ? *«Je ne pense pas que* **L'Ombre Blanche** *soit radicalement différent des précédents films de Steven Seagal. J'espère pourtant y avoir apporté quelque chose de neuf. L'humour d'abord. Les réalisateurs, jusqu'à présent, n'avaient guère montré cette facette de sa personnalité. Au contact de Keenen Ivory Wayans, je ne pouvais que le pousser à s'exprimer. De même, j'ai essayé de décrire Los Angeles sous un angle inédit. Habituellement, le soleil brille, irradie les beaux quartiers et les autres. Pas dans* **L'Ombre Blanche**. *On a tout mis en œuvre pour lui donner un aspect rustre, délabré, sombre. Un aspect en communion avec un scénario que Steven et moi avons réécrit pour le rendre plus morose, plus austère qu'il ne l'était à l'origine. Sans trop céder à la sophistication cependant. Pas d'immeubles high-tech, mais des façades sobres, des décors fonctionnels»*. Los Angeles comme vous n'aimeriez pas le visiter en somme. La mégalopole californienne aurait un petit côté **Seven** si la pluie tombait comme vache qui pisse. C'est le cas dans **L'Ombre Blanche**. John Gray ne revendique cependant pas la parenté. Quand même curieux qu'il tombe brutalement des cordes à Los Angeles. En des décennies de polar, ce n'était jamais arrivé. Sauf dans **Seven** ! D'ailleurs, **L'Ombre Blanche** débute façon David Fincher. Sur des images pluvieuses et glauques. Sur un meurtre gratiné, religieusement connoté.

Ancien des Forces Spéciales, connu sous le sobriquet de «l'ombre blanche», le flic Jack Cole enquête sur des meurtres semble-t-il rituels. Crucifixion, balle en plein front, sentiment de mysticisme oriental... Tout porte à croire qu'un serial killer sévit dans le secteur. Flanqué d'un partenaire indésirable de la Crime, Jim Campbell, Jack Cole doute des apparences. Et celles-ci se retournent contre lui quand son ex-femme et son mari subissent un sort peu enviable. Crucifiés comme les précédentes victimes du prétendu tueur en série. De fil en aiguille, Cole arrive à la conclusion que ces assassinats sauvages ne sont en aucun cas l'œuvre d'un maniaque. Ils sont directement connectés avec son passé trouble,


■ Jim Campbell (Keenen Ivory Wayans), un partenaire qui ne s'imposait pas ■

■ «L'Ombre Blanche», c'est lui, Jack Cole (Steven Seagal), un flic brutal au passé trouble ■

la mafia russe et Mr. Smith, son ancien supérieur reconverti dans le grand banditisme... Cole et Campbell vont en découdre violemment avec Frank Deverell, le pseudo serial killer. Keenan Ivory Wayans hors jeu, Steven Seagal fait la démonstration de ses talents de combattant dans un final qui le laisse plus amoché qu'il ne l'a jamais été à l'écran. *«Oui,* ***L'Ombre Blanche*** *est un film violent»* intervient John Gray, *«mais il aurait pu l'être bien plus. Aux projections tests, l'horreur de certaines situations dérangeait les spectateurs. A mes yeux, ces scènes ont leur importance : il fallait montrer les crucifixions dans toute leur abomination, ouvertement.* ***L'Ombre Blanche*** *avait besoin de cette violence. Mais j'ai dû me plier à la volonté du studio, sucrer quelques plans. Je ne suis pas amer, mais je le regrette car, sur le plateau, nous avons consacré du temps à créer une atmosphère bien particulière autour de ces meurtres. Pour qu'ils n'apparaissent justement pas gratuits, complaisants. Je déplore particulièrement l'absence d'un mouvement de caméra. D'abord, vous aviez l'impression que cette femme était allongée. Puis, la caméra se déplace, recule et, dans un plan large, révèle la crucifixion au mur. Nous n'avons pas enlevé de séquence entière du film. Plutôt des images, des détails. Nous avons écourté plus que coupé pour que cette caméra ne s'attarde pas trop sur les cadavres».* Elle peut, en revanche, s'attarder sur les coups portés par Steven Seagal. Sur les trois gorges qu'il tranche d'une traite, à l'aide d'une carte de crédit façon James Bond !

Faut tout de même le ménager le Grand Zen ! John Gray en a pris besoin et ne gémit pas de cette collaboration. Pourtant, à prêter oreille aux rumeurs, Steven Seagal serait un type abominable, un tyran narcissique, le genre à casser un metteur en scène pour imposer son point de vue. *«Ah bon ? Je n'ai absolument pas de mal à dire de lui. Steven Seagal est un professionnel. Il agit comme tel. Sur un plan privé, c'est quelqu'un de très humain quoiqu'un peu secret. Je suis satisfait d'avoir travaillé avec lui, même si le film aurait mérité un peu plus d'attention au niveau du scénario. Tout ce qui tourne autour de la Mafia russe aurait nécessité quelques explications supplémentaires de manière à rendre l'histoire plus limpide, plus riche».* John Gray l'avoue : **L'Ombre Blanche** ne brille pas par l'excellence de son script. Ses pôles d'intérêt : les bagarres sadiques dans la tradition du Grand Zen, la pluviométrie post-**Seven**, la mort aussi atroce qu'invraisemblable du méchant, une explosion... Petite question mesquine ? Pourquoi coller un partenaire à Steven Seagal ? Surtout Keenen Ivory Wayans, star de la série comique **In Living Color**, qui se trompe de film et de registre. L'étoile du Grand Zen serait-elle si ternie qu'il lui faille désormais un comparse pour tenir la distance au box-office ? Dans ce cas, on ne peut pas dire que leur association a porté ses fruits.

■ **Marc TOULLEC** ■



■ *Jack Cole aux funérailles de son ex. Une affaire qui devient personnelle* ■

Warner Bros présente Steven Seagal & Keenen Ivory Wayans dans une production **Seagal/Nasso** *L'OMBRE BLANCHE (THE GLIMMER MAN* - USA - 1996) avec Bob Gunton - Brian Cox - Michelle Johnson - Stephen Tobolowsky - Peter Jason - Richard Gant - Ryan Cutrona **photographie de** Rick Bota **musique de** Trevor Rabin **scénario de** Kevin Broddin **produit par** Steven Seagal et Julius Nasso **réalisé par** John Gray

8 janvier 1997 **1 h 31**

Un thriller trouble opposant le prolétariat envieux au grand capital corrupteur !

■ *Tom Mullen (Mel Gibson) : deux, puis quatre millions de dollars. Pour la vie de son fils...* ■

LA RANÇON

ancien mou, nouveau dur !

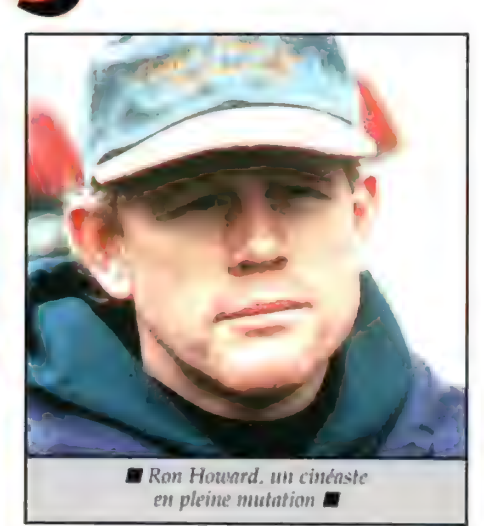
RON HOWARD

Certains films changent, métamorphosent leur réalisateur. C'est le cas de LA RANÇON pour Ron Howard. Plutôt gentillet jusqu'à présent (SPLASH, WILLOW, COCOON), pas vraiment frappé d'extrêmisme dans l'usage de la caméra, y compris pour les sujets forts (BACKDRAFT, APOLLO 13), l'adolescent à taches de rousseur de la série LES JOURS HEUREUX se fait cinéaste à tempérament. Un cinéaste capable de distiller de la violence, de la tension psychologique, du suspense, sans complaisance aucune. Avec puissance et sobriété. Comédien depuis le berceau, Ron Howard rentre aujourd'hui dans l'écurie des metteurs en scène dont on peut attendre avec impatience les prochains films...

La Rançon **est le remake d'un vieux film noir des années 50. Dans quelle mesure vous en êtes-vous inspiré ?**

Je n'ai jamais vu ce film. Je crois savoir que **La Rançon** et le **Ransom** de 1956, avec Glenn Ford, sont très différents l'un de l'autre. Il y a bien un kidnapping et une offre de récompense du père à la télévision. Leslie Nielsen y incarne d'ailleurs un journaliste arriviste, prêt à tout pour un scoop. Le film porte sur une critique des médias, ce qui n'est pas le thème central de mon film. **La Rançon**, tel qu'il existe aujourd'hui, traite du monde qui sépare les gens puissants des autres, les modestes, du ressentiment de certains envers les riches qui possèdent tout. A vrai dire, alors que **La Rançon** prenait forme sous la plume de Richard Price, je développais un projet similaire, également axé sur une prise d'otage. Lorsque Brian Grazer m'a proposé le scénario, mon projet en était à un stade embryonnaire. Aussitôt terminé la lecture de **La Rançon**, j'ai abandonné l'idée sur laquelle je planchais. J'avais désormais mieux que tout ce que je pouvais escompter.

Dans *La Rançon*, l'ambiguïté des protagonistes frappe, secoue. Tom Mullen n'est pas loin d'apparaître comme un salaud et les ravisseurs comme des paumés pas si méchants que ça, dépassés par les événements...



■ Ron Howard, un cinéaste en pleine mutation ■

Un film manichéen dont le méchant est vraiment une ordure, dont la victime est une sorte de Zorro, ne m'aurait pas intéressé. Pour être honnête, la première version du scénario abondait dans ce sens. Irritant de voir un script aussi brillant s'auto-détruire ainsi. Si la personnalité des protagonistes m'a profondément déplu, les rebondissements de l'intrigue, les coups de théâtre au jour le jour m'ont séduit. La structure de l'histoire permettait une approche beaucoup plus ambitieuse des personnages. Richard Price, l'auteur du scénario, s'est montré particulièrement coopératif. Nous nous sommes réunis une première fois et, ensuite, le film n'a cessé d'évoluer dans le bon sens. De complètement fantaisistes, les protagonistes ont considérablement gagné en crédibilité. Le scénario s'est enrichi. Le thriller standard que l'on me proposait s'est petit à petit transformé en un récit plus complexe. Je pense également que cette métamorphose doit beaucoup à l'expérience théâtrale des comédiens. Vous l'ignorez peut-être mais Mel Gibson a débuté sur les planches. Gary Sinise et Lili Taylor ont également joué sur une scène. Là, d'une représentation à l'autre, les choses changent, s'enrichissent, prennent une autre dimension. Cela s'est également passé ainsi dans la période de préparation de **La Rançon**. Le thème central ne s'est donc dessiné que très tard.

D'une certaine façon, vous faites le jeu du cerveau du gang, Jimmy Shaker, en lui donnant de solides alibis sociaux. C'est en quelque sorte un malheureux prolétaire qui s'attaque au grand capital !

Je ne suis pas tout à fait branché sur la même longueur d'onde que Jimmy Shaker concernant la société. Je peux néanmoins comprendre que des gens puissent voir le monde ainsi. Une vision très simpliste à mon avis. On peut néanmoins l'admettre car des inégalités aussi criantes sont un fait dans l'existence, une réalité qu'on ne peut nier. Elles poussent Shaker à bout comme elles faisaient râler Popeye, le personnage de Gene Hackman, dans **French Connection**. C'est d'ailleurs de lui dont s'est ici inspiré Gary Sinise ! Si vous regardez le monde avec les yeux de Shaker, vous pouvez le comprendre, lui trouver des circons- ■ ■ ■

■ ■ ■ tance atténuantes. Jimmy Shaker exprime le fond de sa pensée en insistant sur l'histoire de «la machine à explorer le temps. Là, la société future se divise en deux. D'un côté, vivant au grand jour, à la lumière, il y a les Eloi, beaux, heureux, comblés. De l'autre, dans les profondeurs de la Terre, il y a les Morlocks, laids, miséreux et envieux des Eloi. Le monde est tout de même plus complexe que cette démonstration des inégalités. Le mérite de cette idée revient à Richard Price. Il la tient d'un ami policier. Richard Price traîne souvent avec des flics new-yorkais, des truands même. Je crois qu'il s'agit d'une brève de comptoir ! Richard Price et moi nous sommes concentrés autant sur Jimmy Shaker que sur ses complices. Nous les avons décrits comme des êtres humains. Pas des monstres. Ils ont leur motivation, paient psychologiquement et émotionnellement le prix du kidnapping. Ce sont avant tout des gens prêts à tout pour survivre dans cette société. Même le personnage de Lili Taylor, Maris, qui apparaît comme extrêmement dur, en colère, rageur. Malgré tout, on devine sa vulnérabilité, l'extrême état de confusion dans lequel elle se débat. Lili Taylor ne bénéficie que d'un temps réduit de présence à l'écran, mais quelle puissance ! Elle ira loin

Bien qu'il soit un habitué des personnages «double», Mel Gibson aurait pu être effarouché par l'ambiguïté de Tom Mullen, sa propension à tout régler par l'argent, quitte à jouer les corrupteurs...

Mel et moi avons longuement discuté du projet. D'un commun accord, nous avons convenu que **La Rançon** s'apparenterait à une descente aux enfers moderne. Nous avons provoqué l'ambiguïté du héros, Tom Mullen. Mullen perd son intégrité, son honneur dans sa quête du succès à tout prix, dans sa cupidité. Au plus profond de lui, il reste un homme moral, bon. Il prend conscience que sa famille paie aujourd'hui le prix de ses transgressions, de ses magouilles. De plus, il affiche une grande arrogance en devenant lui-même la star de sa compagnie d'aviation ; il se met en scène dans un spot publicitaire, à l'image de l'ancien patron de Chrysler, du milliardaire Donald Trump... C'est très américain comme moyen de faire sa propre promotion ! Mel Gibson s'est beaucoup amusé à tourner ce spot, même si j'ai senti que cela le gênait un peu de se mettre en avant d'une manière aussi caricaturale.

Au fur et à mesure que le film se déroule, Mel Gibson semble s'identifier de plus en plus à Tom Mullen. Au point qu'on a le sentiment que le comédien interprète son propre rôle à peine déguisé...

Mel Gibson et Tom Mullen sont effectivement assez proches. S'il se trouvait dans cette pièce, Mel prétendrait le contraire. Il garde pour lui ce qui le rapproche intimement de Tom Mullen. Il préfère que l'on ne voie de lui que le type qui blague, qui grimace. Le Mel extraverti, plaisantin, n'est qu'une partie de lui, la façade. A travers Tom Mullen, le spectateur découvre un autre versant de sa personnalité. Mais ce n'est qu'une portion de plus qu'il nous révèle de lui. Pas tout. Avec Tom Mullen, Mel partage ce courage, cette confiance intérieure, cette opiniâtreté. Je ne sais s'il agirait comme son personnage s'il était confronté aux ravisseurs d'un de ses enfants, mais il ne craindrait pas d'agir de manière aussi controversée, sachant que cela pourrait s'avérer efficace. Voilà pourquoi Tom Mullen et Mel Gibson se ressemblent un peu. Je ne pense pas qu'auparavant Mel ait incarné un type qui lui soit aussi proche, un personnage aussi tourmenté. A l'exception de Hamlet ! Je ne le connaissais guère avant **La Rançon** et j'ai beaucoup apprécié notre collaboration. Mel Gibson n'est pas de ces comédiens égoïstes, égocentriques. Il aimait tant le rôle tenu par Gary Sinise qu'il lui suggérait sans cesse des idées intéressantes. Croyez-moi, Mel Gibson n'a pas fini de surprendre.

Vous êtes-vous documenté sur les conditions exactes d'une prise d'otage ? Sur l'état d'esprit des ravisseurs, des captifs ?

J'ai longuement discuté par téléphone à deux survivants d'une prise d'otage. Les conversations m'ont davantage apporté que tout ce que

■ *Jimmy Shaker (Gary Sinise) : un flic doublé d'un kidnappeur chevronné* ■



■ *Kate Mullen (Rene Russo), une mère sans influence* ■



■ *Le téléphone : un fil ténu entre Tom Mullen et les ravisseurs* ■

L'ENFER DU RAPT

Il y a des thrillers qui vous prennent à la gorge dès les premières images pour, ensuite, ne plus vous lâcher. **La Rançon** entre dans cette catégorie. Captivant d'un bout à l'autre, si brillamment construit par le romancier-scénariste Richard Price (**La Couleur de l'Argent**, **Mad Dog and Glory**, **Clockers**) que la tension ne baisse jamais d'un cran. Les rebondissements succèdent aux rebondissements sur un canevas pourtant limité. A savoir le kidnapping, le rapt du fils unique d'un capitaliste très médiatisé, Tom Mullen, big boss d'une prospère compagnie d'aviation. Une sorte de Bernard Tapie yankee, le symbole vivant du rêve américain. S'il n'avait pas sur la conscience des pots de vin versés à un syndicat, histoire de calmer le jeu d'une grève, Tom Mullen serait un homme parfaitement heureux. Mais cela ne l'empêche pas de dormir. Jusqu'au jour où son fils unique, Sean, disparaît. Enlevé. La demande de rançon ne tarde pas. Sa vie contre deux millions de dollars. Résigné, Mullen contacte le FBI, mais ses agents patinent à localiser les appels de Jimmy Shaker et de ses trois complices. Et pour cause. Flic chevronné, Shaker connaît toutes les ficelles du métier, tous les pièges électroniques, toutes les procédures. Il ne tombe pas dans les souricières. Malgré un plan mesuré au millimètre, le versement de la rançon rate. Désormais convaincu que son gamin y laissera de toute manière sa vie, même au cas où il paierait, Mullen réagit de plus en plus violemment. Les deux millions de dollars, il les offre désormais à qui permettra l'arrestation des ravisseurs et la libération de Sean. Pas gagné d'avance.

Une histoire a priori très simple que Richard Price et Ron Howard étoffent d'une scène à l'autre. Ils étoffent le suspense. Et la psychologie des protagonistes. Mon père, ce héros ? Pas vraiment. Tom Mullen joue littéralement au poker la peau de son fils, s'emporte, règle tous les conflits par un arrosage massif de fric sur ses rivaux. Un individu que son interprète, Mel Gibson, ne tente jamais de rendre plus sympathique qu'il ne l'est en réalité. Antipathique, Jimmy Shaker ne l'est pas à 100 %. Notamment parce que Gary Sinise lui prête son immense talent, son charisme. Surtout parce que ce ravisseur-ripoux s'imagine dans son droit, se bâtit de solides alibis et s'adapte spontanément aux situations, prêt à toutes les extrémités pour tirer son épingle du jeu, pour encaisser le gros lot. Prêt aussi à sauver la vie de Sean Mullen pour mieux la rentabiliser.
Un tueur au sens propre contre un tueur en affaires : le choc de deux types qui se ressemblent par leur obstination, leur intelligence sournoise, leur refus absolu du compromis, leur intégrité douteuse. Attentif au moindre battement de cils de ses comédiens, Ron Howard ne trahit pas la force de leur interprétation. Au contraire, il laisse tout le suspense, et il est puissant, reposer sur leurs épaules. Des épaules qui tiennent malgré une forte charge de brutalités, de coups tordus, de volte-faces. Même si le cinéaste aurait tendance à trop en rajouter dans les dernières minutes, **La Rançon** honore ses auteurs. Il captive sans démagogie aucune, avec cette efficacité qui fait la réputation des meilleurs films américains.

■ M.T. ■

Gaumont Buena Vista présente Mel Gibson & Gary Sinise dans une production **Touchstone Pictures** *LA RANÇON* (*RANSOM* - USA - 1996) avec René Russo - Delroy Lindo - Lili Taylor - Liev Schreiber - Dan Hedaya - Brawley Nolte **photographie de** Piotr Sobocinski **musique de** James Horner **scénario de** Richard Price & Alexander Ignon d'après une histoire de Richard Maibaum & Cyril Hume **produit par** Scott Rudin, Brian Grazer & B. Kipling Hagopian **réalisé par** Ron Howard
22 janvier 1996 **1 h 58**



■ *Tom Mullen à travers la meute de journalistes après une conférence de presse incendiaire* ■

j'avais pu lire et voir sur le sujet. En fait, j'en ai appris davantage sur les kidnappeurs que sur eux-mêmes. Ils m'ont raconté comment ils avaient été traités, comment leurs ravisseurs communiquaient avec eux, comment on les nourrissait. Dans le cas présent, ils essayaient de rationaliser leur acte, de le justifier moralement. Ce qui poussait les otages à la culpabilité, à la colère contre eux-mêmes. Il ne s'agit pas du Syndrome de Stockholm qui montre des captifs adhérant à la cause de leurs bourreaux. Non, les gens qui m'ont parlé voulaient vraiment la mort de ceux qui les retenaient. Leur témoignage m'a permis de coller au plus près à la réalité d'une prise d'otage. L'authenticité comptait considérablement sur **La Rançon**. Nous avons ainsi obtenu la collaboration du FBI, même si l'image qu'en donne le film n'est pas franchement bonne. Les agents affectés sur le plateau tenaient à la véracité du moindre détail. Nous n'avons rien inventé sur ce point. De plus, Richard Price en sait long sur la police, ses procédures, ses agissements, le comportement et l'état d'esprit de ses hommes.

A la projection de *La Rançon*, on constate que votre manière de mettre en scène, généralement «douce», a considérablement évolué. Vous faites désormais preuve d'une grande fermeté...

En tant que conteur, j'espère développer une capacité à regarder les événements, les choses dans des perspectives différentes. Dans la vie, j'essaie de mettre en avant mon optimisme. Du coup, dans l'axe de mon regard, tout devient une célébration. C'était souvent le cas dans mes précédents films. Sur le tournage de **La Rançon**, j'ai laissé de côté mon optimiste ; il ne collait guère à l'histoire. Comme vous, ma femme m'a fait remarquer que je me suis complètement écarté de ce que je faisais auparavant. Je suis heureux que l'on me dise que **La Rançon** ne ressemble pas à **Cocoon** ou **Willow**. En tant que réalisateur, je ne sais jamais précisément ce que le film donnera à l'écran. J'aime réaliser, même si je ne domine pas tous les aspects de la mise en scène. Il reste toujours tant de choses à apprendre, à essayer aussi. Sur **La Rançon**, par exemple, je voulais tout particulièrement cette lumière sombre, proche du noir et blanc.

Combiné à l'austérité des images, il y a cette violence, ces cascades d'hémoglobine lorsque les armes sortent de leur étui...

Mel Gibson venait toujours me dire : «Plus de sang encore, plus de sang !». Venant du réalisateur de **Braveheart**, c'est plutôt de bon conseil, non ? Les scènes sanglantes m'ont particulièrement inquiété. Je craignais que l'on m'accuse d'adoucir la situation, de tomber dans les compromis pour éviter une interdiction aux moins de 16 ans. Pour mieux m'informer, j'ai étudié des photos de gens tués par balles où à l'arme blanche. Des clichés vraiment très gore ! Je m'en suis approché au plus près, non par désir de choquer, mais pour coller à la réalité une fois de plus. De plus, je voyais dans cette violence un moyen d'exprimer avec force la descente aux enfers de Tom Mullen. Une descente qui devait se traduire par des images horrifiques en contradiction avec le monde feutré dans lequel il vit avec sa famille. Un univers propre, douillet, confortable, duquel il jouit en se salissant les mains. Je tenais à abattre ces apparences, ce côté factice, ce mensonge. Et quoi de mieux, dans ce but, que de jeter un homme dans la boue, de lui montrer l'horreur. Je ne me suis donc pas retenu lorsqu'il s'agissait de faire couler le sang.

La tension ne faiblit jamais dans *La Rançon*, y compris dans des scènes souvent expédiées, comme celles des conversations téléphoniques...

Généralement, au cinéma, les dialogues au téléphone constituent des séquences purement fonctionnelles. C'est du genre : «Alors, on se voit dans une demi-heure ?». Les coups de fil sont les scènes-clefs de **La Rançon**. Pas question de les traiter par dessus la jambe ou de façon ordinaire. J'ai donc, pour les dynamiser, essayé de les filmer comme de véritables empoignades. Pas seulement verbales, mais physiques également. En déplaçant la caméra sans cesse, en faisant bouger, réagir les comédiens, je pense y être parvenu. Je tenais à retrouver la violence, la densité d'une confrontation mano a mano. A ce titre, la scène finale fut la plus difficile à réaliser à tout point de vue. Vous vous demandez quel tournant va prendre l'histoire, qui va finalement l'emporter... Difficile de le deviner car les univers de la victime et du ravisseur forment désormais un seul et même monde. Un monde de souffrance. Diriger cette séquence, cela revenait à enfermer des gens dans une pièce, à les faire tourner en rond et à leur demander de libérer toutes leurs souffrances. Tant par la mise en scène que le jeu des acteurs et le montage, cette conclusion constituait un véritable défi.

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Sandra VO-ANH** ■

L'OSCAR À MEL !

En rupture d'héroïsme médiéval et de justice rigolarde, Mel Gibson s'essaie à un rôle dangereux, kamikaze. Le genre qui l'intéresse vraiment et le pousse à progresser...

Mel Gibson est un comédien formidable qui peut aussi se complaire dans la facilité pseudo-parodique. **L'Arme Fatale 3** et **Maverick** par exemple. Sa puissance dramatique, il la met à son propre service. Dans **Braveheart** dernièrement. Et aujourd'hui dans **La Rançon**, projet que ses producteurs proposent également à Harrison Ford et Tom Cruise. Deux noms illustres sur la courte liste des interprètes possibles de Tom Mullen. C'est Mel Gibson qui emporte le morceau, emballé par le scénario de Richard Price. «*En dépit de sa qualité d'écriture, j'ai demandé à ce qu'on revoit la psychologie de Tom Mullen, mon personnage. Au départ, c'était Captain America. Moi, je voulais incarner un type ordinaire. Pas un supertype. Les prémices de l'histoire m'ont passionné, intrigué. Vous avez ce richard qui ne veut plus payer la rançon. Il possède un superbe appartement, des œuvres d'art, un énorme compte en banque. Son mariage tourne rond et, soudain, tout bascule. Pour moi, c'était très intéressant de le voir ruminer dans son coin, envoyant un coup de*



■ *Une performance puissante pour un acteur très proche de son personnage* ■

pied à une chaise», souligne une star en quête d'humilité, d'authenticité. En quête de rôles plus complexes, plus ambigus. Plus proches de la réalité également. «*Tom Mullen est un autodidacte, un homme habitué à prendre des décisions difficiles et parfois aussi à prendre des paris. Il suit son instinct, qui le pousse souvent à ne pas faire ce qu'on lui conseille. Il pense être dans son bon droit, agir dans le bon sens, mais ce n'est pas une certitude. C'est un dilemme qui le torture. Il adopte un comportement extrême, mais il ne le fait pas la conscience tranquille. Il se pose des questions, se sent responsable de tout ce qu'il fait. Il s'en trouve affaibli*». Toute la différence entre Mel Gibson dans **La Rançon** et Arnold Schwarzenegger dans **Commando**. Des histoires de kidnapping traitées sur des modes radicalement opposés. «*J'ai grandi avec les films de John Wayne. Je les adorais car je savais que le Duke allait arriver au bon moment pour sauver la veuve et l'orphelin. Je crois qu'aujourd'hui, les gens ont besoin de héros de ce genre, bien qu'il soit moins évident d'arriver à temps pour tirer les gentils d'une fâcheuse posture*». Effectivement. Dans **La Rançon** plus que dans tout autre film, surtout que le «bon» se montre tellement caractériel qu'il met en péril la vie de son propre fils. John Wayne, taillé d'un bloc, n'aurait jamais pu rentrer dans la peau d'un type aussi torturé. «*Tout s'est produit dans la troisième version du scénario. Le personnage s'est clairement dessiné. Il constituait désormais un risque pour un comédien, mais c'est justement ce risque qui m'a attiré vers* **La Rançon**. *Cette nouvelle mouture de l'histoire m'a totalement comblé*». Vraiment ? Pas tant que ça en fait, car le sort réserve à l'acteur une mauvaise surprise, une méchante crise d'appendicite en pleine nuit, suivie d'une hospitalisation d'urgence au Cornell Medical Center. Conséquence : un tournage chamboulé, à revoir intégralement. L'enfer pour Ron Howard. Bien qu'il se remette rapidement de l'opération, Mel Gibson reste convalescent. «*Pour la première fois de ma carrière, je n'assistais pas tous les soirs à la projection des rushes. J'étais trop fatigué pour cela*». Une fatigue qui ne se décèle pas à l'écran. L'acteur bouillonne, l'acteur éructe, l'acteur contient puis libère sa rage, l'acteur bannit tout tic de son jeu... Mel Gibson mériterait bien un Oscar. Il semble que cette probabilité ne soit pas étrangère à son investissement dans **La Rançon**.

■ M.T. ■



■ *Leslie Cheung & Lin Ching Hsia* ■

les cendres du temps

Voilà un film qui, s'il ne passe pas tout simplement inaperçu, risque de conforter les plus ardents détracteurs du cinéma de Hong Kong. Ceux qui, à chaque nouvelle apparition d'un ovni en provenance de la colonie britannique, se ruent dans les salles et en ressortent l'escarcelle pleine d'arguments frais, prêts à déverser leur fiel sur la photo dégueu, le scénario incompréhensible - mais sans surprise -, les acteurs qui ont tous la même tête, l'imagerie limitée, etc. Oui, ceux-là vont être contents, car pour une fois ils ont un peu raison. Sauf que... **Les Cendres du temps** est quand même un film passionnant. Il faut juste avoir la patience de le contempler et surtout, ne pas tomber dans le piège du « décodage » des symboles.

Comme **Chungking Express**, du même Wong Kar Wai, **Les Cendres du Temps** n'est rien d'autre qu'une variation sur les jeux de l'amour et du hasard. Au dixième siècle, en plein désert de la Chine du Nord, une poignée de chevaliers errants et leurs femmes se croisent, se cherchent, s'aiment et se perdent autour d'un point central : l'auberge tenue par le sabreur Oyang Feng (Leslie Cheung). Du roman dont il s'est inspiré, le réalisateur n'a gardé que les noms et caractéristiques principales de quelques-uns des personnages. Il a complètement déconstruit son récit qui se déroule dans un ordre non-chronologique, structuré en chapitres. Un peu comme l'avait fait Quentin Tarantino avec **Pulp Fiction**. Excepté que, ce qui pour l'Américain n'était qu'une coquetterie narrative destinée à masquer l'absence de colonne vertébrale dans son scénario, est en fait le véritable sujet du film de Wong Kar Wai. C'est ainsi que, lorsque Feng parle de la femme qu'il a aimée et perdue (Maggie Cheung), on ne découvre celle-ci qu'à la fin du film, dans des séquences qui ont lieu avant le début. La tristesse et la mélancolie qui se dégagent de ces scènes sont donc renforcées par le fait qu'on sait déjà qu'ils ne se retrouveront jamais. Chaque destin est mêlé à celui des autres personnages mais on ne peut en avoir une vue globale qu'une fois le film terminé. Cette construction rappelle la série des **Il Etait une Fois...** de Sergio Leone et son utilisation des flashes-back qui viennent souvent éclairer à posteriori les actes des personnages. Ce n'est d'ailleurs pas le seul rapport qu'entretient le film avec l'univers de Leone. Tout le traitement visuel des **Cendres du Temps** rappelle celui des western spaghetti. Comme l'Italien, Wong Kar Wai a conscience de tourner une sorte d'œuvre ultime du et sur le genre (ici le film de sabre). Cette ambition démesurée de mêler la fresque historique à son propre univers, plutôt minimaliste, handicape malheureusement **Les Cendres du Temps** sur plusieurs points. Les dialogues sonnent souvent creux et sont inutilement ampoulés. Les comédiens ne comprennent visiblement pas tous ce qu'ils ont à jouer. Enfin, le traitement de la lumière est parfois un peu trop chichiteux, même si l'incomparable sens du glamour que possède le réalisateur finit toujours par emporter l'adhésion. Il est vrai que le spectateur non-initié pourra se perdre dans le méli-mélo des histoires parallèles. Qu'importe, puisqu'il faut en réalité voir **Les Cendres du Temps** comme une expérience sensuelle et sensorielle. Une sorte de «Macrocosmos, le peuple du sable», dont l'émotion immédiate que procurent les images compte plus que leur signification réelle.

■ **David MARTINEZ** ■

ARP présente Leslie Cheung dans une production **Jet Tone** *LES CENDRES DU TEMPS* (*ASHES OF TIME* - Hong Kong - 1994) avec Lin Ching Hsia - Tony Leung Kar Fai - Tony Leung Chiu Wai - Maggie Cheung - Carina Lau - Jacky Cheung - Charlie Young **photographie de** Chris Doyle **musique de** Frankie Chan & Roel A. Garcia **scénario de** Wong Kar Wai d'après le roman de Jing Yong **produit par** Tasi Mu Ho **réalisé par** Wong Kar Wai

4 décembre 1996 **1 h 40**

bernie

Bernie va bien au-delà de la simple comédie et n'est pas une pâle copie de **C'est Arrivé près de chez vous** comme les ragots le laissaient entendre. Si le film d'Albert Dupontel joue avant tout la carte du rire, c'est aussi une histoire fortement ancrée socialement. D'où le rapport, le seul, avec le chef-d'œuvre du trio belge.

Bernie est un orphelin de 30 ans qui décide un beau jour de quitter l'institution dans laquelle il travaille depuis sa majorité. Lâché au sein d'un univers qui le dépasse, il désire découvrir la vérité sur sa naissance. Une vérité douloureuse : Bernie a été abandonné à deux semaines dans les poubelles d'une cité par des parents peu scrupuleux. Inacceptable. Pas à cours d'inspiration, Bernie s'invente donc de nouvelles origines afin d'échapper à une réalité sordide : ses parents ont été victimes d'un complot mafieux qui les a poussés à se débarrasser de lui. Aujourd'hui, Bernie a une mission, retrouver ses parents et les aider !

Parfois intelligent, drôle, violent, gore, **Bernie** fait partie de ces films qui semblent ne se donner aucune limite. Pourtant, elles sont bien présentes. Mais Dupontel offre au spectateur le soin de fixer lui-même ses propres limites, lui laisse le libre choix de rire ou non d'une situation où ne subsiste souvent plus qu'un jeu caricatural, l'élément purement comique s'évanouissant. Car il est difficile de rire de tout dans **Bernie**, même si la balance aurait tendance à pencher du côté de la grosse farce. Bernie est un idiot, il n'a aucune conscience de la vie sociale. Rien ne s'arrange lorsqu'il retrouve ses parents (Roland Blanche et Hélène Vincent), encore plus déséquilibrés que lui, et dont les scènes de ménage mixent la barbarie des affrontements de **Braveheart** et la boucherie de **Braindead**. Ni lorsqu'il rencontre Marion (Claude Perron), qui se drogue pour palier au désespoir, élevée par un père alcoolique (Roland Bertin), ripoux jusqu'à la mœlle et fier de l'être («*Je suis une saleté, mon père était une saleté, mon grand-père était une saleté, et si toi tu ne t'y mets pas, tu ne feras jamais rien*» se vante-t-il en essayant de se justifier auprès de sa fille). C'est précisément sur ce point que le scénario de **Bernie** cloche. Jamais l'orphelin incarné par Dupontel n'est confronté, dans des relations durables, à une personne saine de corps et d'esprit. Son univers familial est pourri de l'intérieur et irrécupérable. L'univers externe à ce cercle familial est tout aussi malade. Si on perçoit le message, concernant la vie des enfants abandonnés, difficile, dans ce cas précis, d'en tirer une morale. Tous les personnages de **Bernie** se complaisent dans la dégradation du corps et de l'esprit menant malgré lui notre pauvre héros, déphasé, vers une fin tragique bien que certainement inévitable. Albert Dupontel nous transforme en témoin de l'itinéraire de cet enfant pas vraiment gâté. C'est comme ça et c'est tout. Dommage que certains aspects dramatiques du scénario n'ait été traités que superficiellement. Bien mieux maîtrisés : les dialogues qui font souvent mouche, une direction d'acteurs travaillée, une mise en scène soignée. Albert Dupontel est un cinéphile, c'est certain, et ses références, très variées, jonchent un scénario qui aurait toutefois mérité qu'on lui prête un peu plus d'attention. Malgré quelques défauts (dont certains un peu irritants), **Bernie** reste une comédie de bon augure et un très bel exercice de style.

■ **Damien GRANGER** ■

Rezo Films présente Albert Dupontel & Claude Perron dans une production **Rezo Films** ***BERNIE*** (France - 1996) avec Roland Blanche - Hélène Vincent - Roland Bertin - Paul Le Person - Catherine Samie **photographie de** Guillaume Schiffman **musique de** Ramon Pipin **scénario de** Albert Dupontel & Gilles Laurent **produit par** Jean-Michel Rey & Philippe Liégeois **réalisé par** Albert Dupontel

27 novembre 1996 **1 h 27**



■ *Albert Dupontel & Claude Perron* ■

à l'épreuve du feu

Janvier 1991. La guerre du Golfe fait rage. Tentant de trouver un symbole à cet affrontement contesté, la Maison Blanche dépêche une enquête visant à remettre la médaille d'honneur, à titre posthume, au capitaine Karen Walden (Meg Ryan), abattue sur le terrain alors qu'elle tentait de sauver un groupe de militaires pris sous le feu ennemi. Le lieutenant-colonel Nat Serling (Denzel Washington), hanté par une erreur qui coûta la vie à de nombreux soldats dont son meilleur ami, est chargé de l'enquête. Confronté à des témoignages discordants, Serling s'attache à découvrir la vérité et à la rendre publique, afin de sauver l'honneur de Karen et retrouver le sien, malgré les demandes pressantes du général Hershberg (Michael Moriarty) qui le pousse à boucler son rapport sans se soucier de la véracité de celui-ci.
Honneur, vérité, pression médiatique... Le réalisateur Edward Zwick (**Glory**, **Légendes d'Automne**) et son scénariste Patrick Sheane Duncan (**Meurtre en Suspens**) s'attardent sur des thèmes toujours d'actualité mais maintes fois rabâchés. Difficile donc, d'entrée, d'être sensible à cette nouvelle grosse machinerie hollywoodienne qui en possède tous les défauts habituels. Une fois n'est pas coutume, la mécanique, nourrie au carburant «commercial», s'avère rouillée. L'histoire est véhiculée par les excès dramatiques et pesants de Denzel Washington, s'effaçant peu à peu au profit d'un spectacle d'un triste niveau, y compris dans les séquences dites «spectaculaires». Raté aussi, ce lien que les auteurs tentent d'établir entre la vérité et l'honneur moral des soldats confrontés à l'oppressant secret militaire et au détournement de l'information par les médias. Si le rapport est perceptible et défendable au premier abord, le concept d'honneur est progressivement abandonné pour laisser place à une intrigue visant bien plus à savoir qui tente de dissimuler la vérité et pourquoi. L'intérêt réside alors davantage dans la désignation d'un coupable, que dans la vérité elle-même et l'honneur des soldats mis en jeu. Pathétique. Un film de guerre à une époque où Hollywood semble faire les yeux doux aux films catastrophe. Bizarre ? Non, logique, puisqu'en quelque sorte, **A l'Epreuve du Feu** en est une belle, de catastrophe...

■ **Damien GRANGER** ■

Twentieth Century Fox présente Denzel Washington & Meg Ryan dans une production **Davis Entertainment/ Joseph M. Singer** ***A L'EPREUVE DU FEU (COURAGE UNDER FIRE*** - USA - 1996) avec Lou Diamond Phillips - Michael Moriarty - Matt Damon - Seth Gilliam - Scott Glenn - Bronson Pinchot **photographie de** Roger Deakins **musique de** James Horner **scénario de** Patrick Sheane Duncan **produit par** John Davis - Joseph M. Singer - David T. Friendly **réalisé par** Edward Zwick

8 janvier 1997 **1 h 57**



■ *Denzel Washington* ■



alaska

De scénario, il n'y en a guère dans **Alaska**. Le frère, Sean Barnes, et la sœur, Jessie, partent à la recherche de leur père, Jake, dont le petit avion de ravitaillement s'écrase au flanc d'une montagne. Amoché mais toujours vivant, Jake Barnes survit tandis que ses intrépides gosses progressent, ralentis par deux braconniers pas contents qu'ils aient libéré un petit ours polaire. Reconnaissant, l'animal suit les enfants et participe même au sauvetage...
Très simple à résumer, très facile d'oublier. D'ailleurs, **Alaska** aurait pu se passer de l'alibi d'un script aussi translucide. Le sujet d'**Alaska**, c'est l'Alaska ! Le reste, on s'en moque, même si retrouver Charlton Heston en pleine forme prouve que l'interprète de Moïse, de Ben-Hur et de Richelieu est bien conservé. Son fils, visiblement, s'ennuie à raconter l'aventure de Jessie et Sean Barnes. Tout ce qui l'intéresse, c'est décrire l'immensité depuis son hélicoptère. A grand coup de panoramiques, de travellings étourdissants sur des paysages beaux à mourir. D'ailleurs, toutes les dix minutes, on y a droit, à ces balades aériennes virtuoses, aussi régulières que les rafales de mitraillette dans **Rambo II**. L'ours Cubby est drôle, la neige immaculée, la morale sauve et c'est franchement plus agréable à la rétine que l'affreux **Terrain Miné** de Steven Seagal tourné dans les parages.

■ **M.T.** ■

UGC PH présente une production **Castle Rock Entertainment** ***ALASKA*** (USA - 1995) avec Thora Birch - Vincent Kartheiser - Dirk Benedict - Charlton Heston - Duncan Fraser - Gordon Tootoosis **photographie de** Tony Westman **musique de** Reg Powell **scénario de** Andy Burg & Scott Myers **produit par** Carol Fuchs - Andy Burg - Gordon Mark **réalisé par** Fraser C. Heston

11 décembre 1996 **1 h 49**



Interview

FRASER C. HESTON

Vous ne l'avez sans doute pas reconnu, mais Moïse bébé, dérivant dans son berceau sur le Nil, c'est lui : Fraser Heston. Le fils de Charlton. Un papa illustre dont il ne suit pas l'exemple. Guère tenté par la comédie, Fraser s'oriente vers la mise en scène après avoir nourri le rêve de devenir écrivain. Il débute modestement, assistant de la deuxième équipe sur ANTOINE & CLÉOPÂTRE réalisé par papa. Un père pour qui il écrit le scénario de LA FUREUR SAUVAGE, pour qui il produit et écrit LA FIÈVRE DE L'OR. Un père qu'il dirige en Long John Silver dans le téléfilm L'ILE AU TRÉSOR, en Sherlock Holmes dans un autre téléfilm, LE CRUCIFIX SANGLANT, en braconnier dans ALASKA... Dégagé de la tutelle paternelle, Fraser Heston s'émancipe dans un BAZAAR DE L'EPOUVANTE d'excellente composition...

***Alaska*, c'est un projet que vous avez développé en souvenir des voyages de votre enfance, par nostalgie ?**

D'une certaine façon oui, bien que l'idée ne vienne pas de moi. A la première lecture du scénario d'**Alaska**, je me suis dit : «Quelle belle occasion de ratée ! En voilà du boulot tiré par les cheveux !». Les producteurs, des gens de *Castle Rock*, ont insisté toutefois pour que je le réalise. Ils m'ont offert un voyage en Alaska avec les scénaristes, Andy Burg et Scott Myers, afin d'y trouver matière à une histoire plus intéressante. Deux heures après être arrivés, Andy et Scott étaient pourchassés par un ours polaire. Plus tard, ils ont partagé le déjeuner d'esquimaux. Je leur ai raconté l'accident d'avion dont j'ai été victime quelques années auparavant. Revenus à Los Angeles, Andy et Scott se sont investis dans un scénario qui reprenait très précisément tout ce qu'ils avaient vécu. Le résultat ? Une histoire réaliste, alors que la première ne tenait pas la route, et fidèle à l'esprit de l'Alaska. Bien sûr, il a encore fallu la travailler, mais une région aussi belle méritait bien quelques feuilles de papier supplémentaires.

Vous semblez adorer l'Alaska...

Faire ce film me tenait vraiment à cœur, comme la concrétisation d'un rêve. J'adore le plein air, les grands espaces, pêcher, descendre les rivières, chasser... Mais l'Alaska comme plateau de cinéma, ce n'est pas évident ! Il faut tout transporter sur place, en hélicoptère très souvent. Les toilettes, la nourriture, le matériel technique, une soixantaine de personnes.. Même notre ours polaire bénéficiait de ce moyen de locomotion !

Comment définiriez-vous votre film ? Familial ou destiné à une clientèle plus large ?

Alaska ressemble à un film des années 30/40. Je l'ai voulu ainsi, façon film d'aventures à l'ancienne, un peu suranné. Je le destine d'abord à un public familial. Il traite après tout de la famille. De ces enfants qui se lancent sur les traces de leur père, accidenté quelque part dans la montagne. Ces gosses réalisent que leur seule chance de survie tient justement à leur père. En le retrouvant, ils se retrouvent eux-mêmes, ils renouent avec l'essentiel. Etant père de famille, je cherche sans cesse des films divertissants qui s'adressent à tous. Pas facile du tout. Il y a d'un côté les fictions spécialement conçues pour les enfants. De l'autre les films pour adultes. A travers **Alaska**, j'ai essayé de réunir toute la famille. Aussi simple que ça.

Vous n'avez pas ménagé vos deux jeunes comédiens : ils gravissent des parois rocheuses, ils glissent, ils nagent, ils marchent... Beaucoup pour des gosses !

C'est le fruit d'une préparation intense. Vous ne pouvez pas jeter un jeune comédien, à peine débarqué d'Hollywood, dans une rivière tumultueuse, dans l'eau glacée. Nous avons entraîné Thora Birch et Vincent Kartheiser à l'escalade, au rafting... Les gosses ont descendu des rapides dans un canoë. Lorsqu'ils tombent à l'eau, ce sont vraiment eux qui nagent dans le courant. Ils étaient bien préparés et, par conséquent, ont agi sans courir le moindre risque. L'ours aussi s'en est pas mal tiré. Comme il est impossible de dresser un animal sauvage, nous avons exilé un authentique bébé ours polaire à Los Angeles, où nous l'avons dressé six mois durant. A condition de ne pas dépasser deux prises, c'est un animal très coopératif, très bon comédien. Il suffit de l'approvisionner en poissons !

Par hasard, n'auriez-vous jamais embelli le film en usant d'effets spéciaux qui, aujourd'hui, permettent de maquiller à loisir tous les paysages ?

Tout est authentique dans **Alaska**, même si quelques plans d'animaux, quelques paysages viennent d'ailleurs. Bien sûr, il y a quelques images de montagne qui doivent beaucoup à l'ordinateur. De toute manière, nous n'avions pas les moyens de **Cliffhanger** pour tout métamorphoser selon notre bon plaisir. Nous avons quasiment tourné dans les conditions d'un documentaire. L'avion accidenté sur le pic rocheux, nous l'avons réellement posé là. Les comédiens descendent réellement le long des parois. Nous avons évidemment pris toutes les précautions nécessaires à la sécurité de chacun. La chance était avec nous. Dans un endroit pareil, dès que le temps se gâte, il faut partir, rapatrier tout le monde en hélicoptère pour éviter de se trouver bloqué au beau milieu d'une tempête. Nous avions prévu le pire, les tentes au cas où nous serions cloués sur le glacier. Rien de fâcheux n'est cependant arrivé. Aucun caprice de la part de la météo. Pourtant, nous étions là, au milieu de nulle part, à la merci des intempéries.

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Sandra VO-ANH** ■

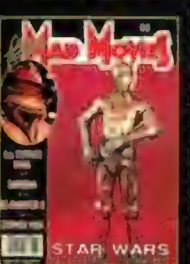


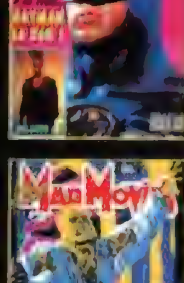
■ *Charlton Heston* ■

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

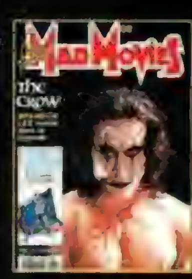
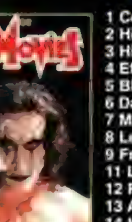
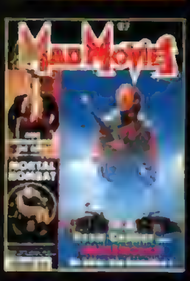


MAD MOVIES

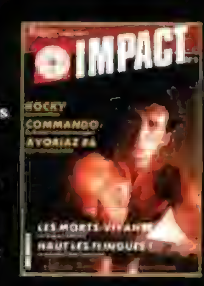
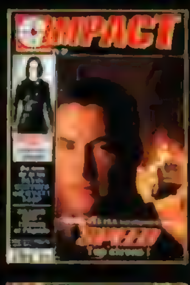


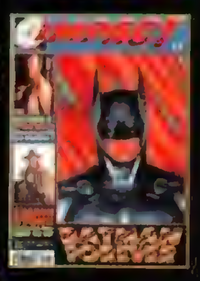

26 Les «Mad Max», Cronenberg, Avoriaz 1983
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator
37 Mad Max 3, Legend, Ridley Scott
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton
44 Massacre à la Tronçonneuse 2, Stephen King
45 La Mouche, Star Trek 4, Avoriaz 1987
46 King Kong (tous les films), Superman, entr. maquilleur
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy 3, Evil Dead 2
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B US, Fulci
50 Robocop, Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden
52 Running Man, Hellraiser, les films de J. Carpenter
53 Dossier «zombies», Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les «Vendredi 13»
55 Roger Rabbit, les films de «Freddy», Bad Taste
56 Beetlejuice, Freddy 4, Near Dark, FX de Evil Dead 2
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? 2, Avoriaz 1989
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter
59 Batman, Hellraiser 2, Freddy (série TV), Cyborg
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les «méchants» du Fantastique
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...)
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV
65 Total Recall, Akira, Tremors, Halloween 4, Lamberto Bava
66 Robocop 2, Freddy 5, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek 5
67 Dossier Total Recall, Robocop 2, Dick Tracy, Lucio Fulci
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas
69 Avoriaz 1991, Cabal, Highlander 2, Henry, Les Feebles
70 Predator 2, Massacre à la Tronçonneuse 3, Twin Peaks
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Ça, La Nuit des Morts-Vivants
72 Les Feebles, Warlock, Dossier «La Malédiction», Freddy 6
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy 6, Hellraiser 3, Forum «T2»
75 Avoriaz 1992, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur
76 Le Festin Nu, Hook, Brain Dead, La Famille Addams
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Retour
78 Dossiers Batman le Défi & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek 6
79 Dossier «Vampires», Dracula de Coppola, Innocent Blood
80 Numéro spécial «Stephen King», entr. Roger Corman
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 1993
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Argento, Joe Dante
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King
84 Jurassic Park, entretiens George Romero & Dick Smith
85 «Spécial Dinosaures» : du Monde Perdu à Jurassic Park
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutante
87 «Fantastica 1994» : tous les films, Evil Dead 3, Carpenter
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones
90 X-Files 1ère saison, The Crow, Les Flintstones, Eraserhead
91 Dossier «Manga», Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood
92 L'Étrange Noël de Mr Jack, Entretien avec un Vampire
93 «Fantastica 1995», Stargate, Frankenstein, Highlander 3
94 Streetfighter, entretiens Tobe Hooper & John Carpenter
95 Ed Wood, Batman Forever, Freddy 7, Fred Olen Ray
96 Judge Dredd, Tank Girl, Le Village des Damnés, Congo
97 Aux Frontières du Réel, Waterworld, Mortal Kombat
98 Dossier X-Files, Johnny Mnemonic, Une Nuit en Enfer
99 Seven, The Crow 2, L'Armée des 12 Singes, Fantastic'Arts
100 Sp. 100 pages : X-Files, «Nos 100 meilleurs films fantastiques»
101 Terminator 2-3D, Independence Day, Une Nuit en Enfer
102 Sp. 100 pages : X-Files (dossier + poster) , Crash, Barbwire
103 Independence Day, Cœur de Dragon, Multiplicity, Tsui Hark
104 L.A. 2013, Fantôme du Bengale, Disjoncté, X-Files, Millennium
105 Mars Attacks !, The Crow 2, Ghost in the Shell, Lost Highway



IMPACT



1 Commando, Rocky 4, George Romero, Avoriaz 1986
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive
4 Effets spéciaux, John Badham, John Carpenter
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch
6 Darryl Hannah, Dossier «Ninjas», Le Jour des Morts-Vivants
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris
8 Les trois «Rambo», Dolls, Evild Dead 2
9 Freddy 3, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser
13 Avoriaz 1988, Entr. Lucio Fulci & J. Chan, Running Man
14 Hellraiser 2, Rambo 3, Cyborg, Munchaüsen
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie
16 Spécial Rambo 3, Cyborg, Munchaüsen
17 Freddy 4, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo 3
18 Les «Inspecteur Harry», Avoriaz 1989, Tsui Hark
19 Avoriaz 1989, Munchaüsen, Punisher, Schwarzenegger
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité
23 Spécial les trois «Indiana Jones», Punisher
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop 2, Total Recall, Entretien Roger Corman
26 Dossier «Super Nanas», Maniac Cop 2, Effets Spéciaux
27 Gremlins 2, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans d'action)
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal
31 Coups pour Coups, Highlander 2, le retour du Western
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme
34 Double Impact, Backdraft, Robin des Bois, Hudson Hawk
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instint, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre
40 Les trois «Alien», Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable
41 Van Damme, programme 93, Dossier «Flics», Jeux de Guerre
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal
43 Cavale sans Issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Rapa Nui
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoé, Wyatt Earp, Pierce Brosnan
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV
54 Frankenstein, Entretien avec un Vampire, Dossier : la BD au ciné
55 Les jeux vidéo à l'écran (Streetfighter), Stars sous les verrous
56 Judge Dredd, The Killer, James Bond, Entr. Jim Wynorski
57 Batman Forever, Mort ou Vif, Die Hard 3, Cannes 1995
58 Judge Dredd, Desperado, Bruce Willis, USS Alabama
59 Mortal Kombat, Assassins, Apollo 13, Mel Gibson, Jade
60 GoldenEye, Dossier James Bond, Seven, Showgirls
61 Broken Arrow, Heat, Casino, L'Île aux Pirates, Tsui Hark
62 Dossier Crying Freeman, Mort Subite, Ultime Décision
63 L'Effaceur, Le Grand Tournoi, The Rock, Twister, Fargo
64 Mission : Impossible, L.A. 2013, Poursuite, John Woo
65 Au Revoir À Jamais, Daylight, Risque Maximum, La Rançon



ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR

(par Jean-Pierre PUTTERS)

216 pages sur les Robots d'Acier, Insectes Géants, Monstres Japonais, Créatures de Frankenstein, Savants Fous, Envahisseurs, Yétis, Géants Humains... Que du bon en 600 photos. Tout en couleurs. Brochage de luxe, couverture cartonnée. 240 F (port compris).
Également disponible, la réédition du premier tome ZE CRAIGNOS MONSTERS 240 F (port compris)



Bon de Commande

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire : 25 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 25, 28, 31, 35 et 48 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10 et 28). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ________________ PRÉNOM ________________

ADRESSE ________________________________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint

MAD MOVIES 26 27 29 30 32 33 34 36 37
38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 49 50 51
52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64
65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77
78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90
91 92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103
104 105

IMPACT 1 2 3 4 5 6 7 8 9 11 12
13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25
26 27 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39
40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52
53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65

❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS

❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR

RAYON INÉDITS

par Marc TOULLEC



▲ *Costas Mandylor dans* ***Crosscut*** ▲

Des acteurs ? Jack Palance - Pamela Anderson - Chevy Chase - Tia Carrere - Donald Sutherland - Kevin Spacey - Salma Hayek - Alicia Silverstone - Ving Rhames

Des réalisateurs ? Robert Rodriguez - Michael Ritchie - Mario Van Peebles - Sidney J. Furie - David A. Prior

Leurs films ? Tous inédits au cinéma, en France

La vidéo dans *Impact*, ou quand le petit écran complète positivement le grand

crosscut

Un petit polar tout simple qui n'est pas sans évoquer un certain **Malone** incarné par Burt Reynolds. Martin Niconi, homme de main de la Mafia new-yorkaise, abat le fils turbulent du parrain Trentillo après que cette petite teigne a plombé le Forrest Gump du gang. Un regrettable incident. Martin Niconi n'a pas le choix. Avec la complicité de son oncle, il se terre dans une zone forestière de la Californie, dans un patelin perdu où il se fait engager en tant que bûcheron. Là, il conte fleurette à une jolie veuve, Anna Hennesey dont le frère, bûcheron fort en gueule, lui cherche des poux dans la tête. Pendant ce temps, les sbires de la famille Trentillo trouvent sa trace et préparent l'assaut...
Avec en vedette le jeune Costas Mandylor (remarqué dans **Les Indomptés** et **Les Doors**), **Crosscut** tente de se délivrer du manichéisme de rigueur dans le genre. Que le héros soit un dur de dur spécialisé dans le racket musclé et les intimidations animales (des rats prêts à croquer les pieds d'un chef d'entreprise mauvais payeur) assure déjà au film un cachet inhabituel. Bien que les contraintes de la série B destinée au marché vidéo ne lui permettent guère d'approfondir les caractères et de tirer parti d'un majestueux cadre forestier, Paul Raimondi manifeste déjà des ambitions rares par les temps qui courent. Les personnages avant tout, ce qui ne l'empêche pas de soigner l'attaque des mafieux contre la cabane de Niconi. Une séquence très violente qui ne se réclame ni de John Woo ni des gunfights hollywoodiens. Plutôt d'**Un Faux Mouvement**, soit une autre belle référence.

20th Century Fox Home Entertainment présente ***CROSSCUT*** (USA - 1995) avec Costas Mandylor - Megan Gallagher - Casey Sander - Jay Avocone - Zack Norman - George Murdock **réalisé par** Paul Raimondi

crash, une nuit en enfer

Dans la catégorie des polars de série B, **Crash** fait plutôt bonne figure. Par son originalité ? Pas vraiment puisqu'il suit une chasse frénétique au disque laser précieux, contenant les coordonnées cryptées de sociétés chargées du blanchiment de l'argent de la drogue à travers le monde. En possession du truand Palmer Davis, il fait l'objet de toute l'attention du trafiquant Carlos Sanchez, lui-même pressé par le cruel Kruger. Reste que le fameux disque échoue entre les mains de Casey Woods, un gentil malfrat qui tombe sous le charme de Madeline Gentry, agent du FBI à deux doigts d'infiltrer le réseau. Woods et Gentry font équipe contre gangsters et ripoux...
Brièvement étreinte par Sharon Stone (dans un slow très langoureux de **Basic Instinct**), Leilani Sarelle Ferrer possède une personnalité et un physique qui justifient à eux seuls la vision de ce **Crash** arrivé avant celui de David Cronenberg. Crédible, elle traverse les scènes d'action avec autant d'élégance que de pugnacité. Des séquences musclées, bien que souvent déjà vues, excepté la fusillade au ralenti sous une pluie de dollars qui n'en finissent pas de tomber. Evidemment, les règles du buddy-movie fonctionnent à plein rendement. La flic et le truand se querellent avant de tomber dans les bras l'un de l'autre. L'homme de main en chef est un géant blond recruté dans le gang de **Piège de Cristal**. Des clichés éculés. Mais l'ensemble, mené sans temps mort, ne nécessite guère l'emploi de la télécommande, touche avance-accéléré, le monteur ayant pris soin de virer le superflu.

IMATIM Diffusion & American Vidéo présentent ***CRASH, UNE NUIT EN ENFER*** (***CRASH*** - Canada 1994) avec Michael Biehn - Leilani Sarelle Ferrer - Matt Craven - Ed Lauter - Miguel Sandoval - Kim Coates **réalisé par** Charles Wilkinson

l'enfer blanc

Histoire d'exploiter le triomphe de **Croc Blanc**, les studios *Disney* remettent le couvert dans le créneau attelage de chiens et grand froid. Si **L'Enfer Blanc** n'adapte pas Jack London, il s'inspire d'une histoire vraie, située en 1917. Après la mort de son père, emporté par les eaux glacées d'une rivière, le jeune Will Stoneman s'inscrit à une course de traîneaux à travers tout le nord des Etats-Unis. La récompense, 10.000 dollars, permettrait à sa mère de conserver sa ferme tout en payant ses études. Sponsorisé par Kermit Kingsley, un journaliste cynique, Will se lance dans une aventure éprouvante au terme d'un court entraînement. Il doit non seulement affronter une nature particulièrement hostile et Borg Guillarson, un rival prêt à tous les coups bas pour passer le premier la ligne d'arrivée, mais aussi résister aux offres de corruption de l'industriel Angus McTeague. Par dessus le marché, Will, désormais idole d'une nation, doit gagner le respect du chien Gus...
De grands espaces enneigés, de grands sentiments, une musique ample... **L'Enfer Blanc** retrouve un à un les ingrédients qui ont façonné le succès de **Croc Blanc** et ça fonctionne plutôt bien malgré des ficelles un peu grosses. En misant sur la photogénie éclatante du cadre, la rudesse et les pièges du climat, les pointes de vitesse des attelages et la volonté de fer de son héros, le réalisateur fait mouche, visiblement nostalgique des récits qui bercèrent son enfance.

Walt Disney Home Vidéo présente ***L'ENFER BLANC*** (***IRON WILL*** - USA - 1993) avec Mackenzie Austin - Kevin Spacey - Brian Cox - David Ogden Stiers - August Schellenberg - John Terry **réalisé par** Charles Haid



▲ *Michael Biehn dans* ***Crash, une Nuit en Enfer*** ▲



▲ *Kevin Spacey dans* ***L'Enfer Blanc*** ▲



▲ *Anna Nicole Smith dans* ***To the Limit*** ▲

BLONDES AVEC DEUX GROS NÉNÉS

à propos de strip girl & to the limit

La vidéo de grande consommation, c'est surtout la chasse gardée des distributeurs de baffes bâtis comme des armoires normandes. Pas de sièges, sinon quelques strapontins, pour les filles. Un tout petit strapontin donc pour Pamela Anderson dans **Strip Girl**, un titre français sans grand rapport avec l'action. Ben oui, la naïade d'*Alerte à Malibu* n'a pas toujours été BarbWire, héritière mad-maxienne de Humphrey Bogart et de **Casablanca**. Modestement, elle joue donc les putes dans cette série B orchestrée par David A. Prior, coupable d'une flopée de sous-**Rambo** et de quelques films de science-fiction calamiteux (**Future Zone**, **C.O.P.S.**). Une gentille pute donc, qui, malgré elle, se trouve mêlée à une sombre histoire tendance polar. Sarah qu'elle s'appelle, la gagneuse dont le chasseur de primes Mace emprunte les fringues pour coincer un fugitif. Lorsque Mace piste Mitch, accusé à tort du meurtre de la fille du maire de la Nouvelle-Orléans, il retrouve Sarah. Pas farouche du tout, elle se donne aux deux hommes pendant que des ripoux et des truands, commandés par le bras droit de l'endeuillé, leur collent au train. Pourquoi tant de haine ? Parce que la défunte a écrit de sulfureuses mémoires, impliquant un papa incestueux. En cas de publication, les confidences auraient tôt fait de ruiner sa carrière politique. Et celle de son zélé lieutenant par ricochet...

Comparé aux précédents films de David Prior, même les plus nobles (**Raw Nerve**, **Le Complot de l'Araignée**), **Strip Girl** fait plutôt bonne figure. Non pas que les scènes d'action sortent de la routine poursuites-cascades-gunfights-explosions, mais parce que David Keith y imprime sa décontraction de loser machiste, son humour mordant, y compris dans les empoignades. David Prior, quant à lui, ne compte ni les cadavres ni les charges de dynamite, ce qui ne fait pas pour autant de lui un bon réalisateur.

Plus proche de Lolo Ferrari que de Marilyn Monroe, Anna Nicole Smith promène sa poitrine gonflée à l'hélium dans **To the Limit**, une production *PM Entertainment*. De très modestes débuts cinématographiques, après sa participation furtive à **Y-a-t-il un Flic pour Sauver Hollywood ?**, qui ne font pas oublier son mariage douteux avec le milliardaire texan J. Howard Marshall (89 ans). Aujourd'hui soignée pour dépression doublée d'obésité, la bombe de *Playboy* incarne l'espionne Collette Dubois dans **To the Limit**. Si les producteurs lui mettent parfois un flingue entre les mains et quelques lignes de dialogue dans la bouche, ce ne sont manifestement pas ses talents de comédienne qui les ont motivés. Anna Nicole Smith, ils la veulent à poil ! Sous la douche, au lit, se caressant langoureusement dans sa baignoire... La totale en somme, histoire de régaler les lecteurs de *Playboy*. Quand elle ne montre pas ses gros nichons déformés par la silicone, la richissime veuve s'implique dans une intrigue très nébuleuse. Après que son conjoint, le barbouze China Smith, a sauté avec sa voiture, elle fait équipe avec Frank Da Vinchi, ex-membre des Forces Spéciales au Vietnam et veuf tout récent, pour démonter la machination d'un grand chauve tatoué sado-maso appartenant à la CIA, un certain Jameson. Son objectif : retrouver un disque laser compromettant...

Probablement très simple sur le papier, le scénario de **To the Limit** l'est beaucoup moins à l'écran ; on n'y pige rien. Ça tire pourtant de tous les côtés, une tueuse arrose d'essence un malheureux qu'elle vient de masser et le final prend pour cadre le barrage de Hoover. Impliqué dans la rédaction de l'histoire et la production, Joey Travolta (le frère aîné de John) se donne le beau rôle et s'accorde une partie de jambes en l'air totalement gratuite avec la Jayne Mansfield de service. Niveau confection, **To the Limit** tient du gros ordinaire, de la piquette dont on abreuve les consommateurs les moins regardants, heureux à partir du moment où sexe et violence répondent à l'appel. **To the Limit** n'étant pas exactement une réussite ni la révélation d'une comédienne d'envergure (au sens figuré du moins !), on attend donc avec patience le second film d'Anna Nicole Smith chez *PM Entertainment*, **Skyscraper** du même Raymond Martino, un ersatz de **Piège de Cristal**.

Film Office & Metropolitan Films Vidéo présentent *STRIP GIRL* (*GOOD COP BAD COP* ou *RAW JUSTICE* - USA - 1993) avec David Keith - Robert Hays - Pamela Anderson - Stacy Keach - Leo Rossi - Charles Napier - Ted Prior **réalisé par** David A. Prior

Film Office & Sidonis Productions présentent *TO THE LIMIT* (USA - 1995) avec Anna Nicole Smith - Joey Travolta - John Aprea - Lydie Denier - Michael Nouri - Branscombe Richmond - Kathy Shower **réalisé par** Raymond Martino



▲ *Pamela Anderson dans* ***Strip Girl*** ▲

diabolique séduction

C'est en quelque sorte la rencontre de **Lolita** et de **Liaison Fatale** ! Un thriller passionnel dans lequel une gamine de presque quinze ans, Darian Forrester, jette son dévolu sur Nick Eliot, un journaliste de 28 ans. Nouveau locataire du pavillon des parents de l'adolescente, Nick Eliot se voit rapidement envahi. Elle s'introduit clandestinement chez lui, lui fait un petit cadeau, affiche sa jalousie, l'observe, le harcèle de coups de fil et lui propose explicitement de la déflorer. Surdouée, mais possessive jusqu'à la folie, Daria monte un machiavélique complot pour s'attirer les faveurs de son aîné. Lorsque celui-ci flirte avec une photographe de son journal, repousse énergiquement ses avances et démarche en vue d'un déménagement précipité, la teen-ager pète les plombs. Elle compromet Nick de manière à le faire passer pour un dangereux pédophile. Un plan qui fonctionne à merveille. Entre-temps, la Lolita aura provoqué la chute de cheval de sa meilleure amie et envoyé un essaim de guêpes tourmenter sa rivale...

Egérie des clips d'Aerosmith et future révélation de **Clueless**, Alicia Silverstone domine ce thriller très conventionnel dans son déroulement. Aux adolescentes en fleur ce que Hannibal Lecter est aux serial killers, son rôle lui offre une large palette de possibilités dramatiques, de la mélancolie à la fureur assassine, en passant par l'expression de la perversité. Soutenu par une musique à la Bernard Herrman et une science du suspense testée par d'autres, Alan Shapiro abandonne totalement son film à ce joli minois, donnant finalement le mauvais rôle à la victime. Victime qui, il est vrai, observe le déshabillage intégral de la gamine depuis le placard de sa chambre, une scène volée à David Lynch et **Blue Velvet** !

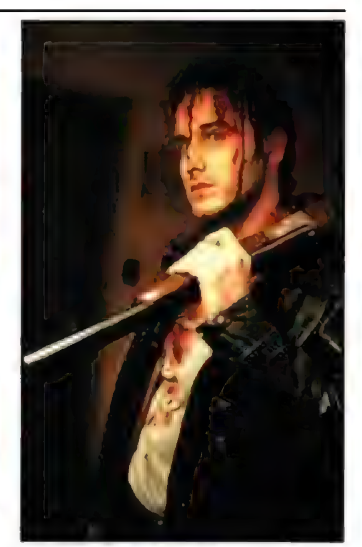


▲ *Alicia Silverstone & Cary Elwes dans* ***Diabolique Séduction*** ▲

Warner Home Vidéo présente *DIABOLIQUE SÉDUCTION* (*THE CRUSH* - USA - 1993) avec Alicia Silverstone - Cary Elwes - Jennifer Rubin - Kurtwood Smith - Gwynyth Walsh - Amber Benson **réalisé par** Alan Shapiro



▲ *David Arquette & Salma Hayek dans* ***Roadracers*** ▲



▲ *David Arquette dans* ***Roadracers*** ▲

roadracers

Entre **El Mariachi** et **Desperado**, Robert Rodriguez réalise ce téléfilm de la série «Rebel Highway». Fidèle à lui-même, il se jette dans une sorte d'**Equipée Sauvage**, de **Fureur de Vivre**, partagé entre le rock'n roll en blouson noir et l'humour trash d'un John Waters. Ici, l'humour frappe au-dessous de la ceinture, plaisanteries grivoises fort explicites à base de sachet de thé et sandwich à la saucisse. Le pied collé au champignon, Robert Rodriguez dynamise la nostalgie des années 50. Ses armes ? La dérision, la férocité et la provocation ! Il en fallait pour corser cette très classique histoire de rivalité entre Dude, alias le Gommeux, et Teddy, fils teigneux du grand méchant flic local. Durant une virée, le premier, rêvant de guitare électrique, incendie la tignasse de la copine de l'autre. Mauvais plan. Teddy, encouragé par papa, cherche querelle à Dude et à sa petite amie, l'incendiaire Donna, une bombe mexicaine sujette au racisme ambiant.

La revanche de Teddy s'épanche dans des torrents d'hémoglobine. Au diapason, David Arquette se fait la tête de Bruce Campbell dans le premier **Evil Dead**. Il ne pouvait en être autrement avec un Robert Rodriguez qui pète la forme. Montage percutant, répliques incisives et salaces, détails crades, prises de vues inspirées par le dessin animé, protagonistes secoués, tempérament tarantinesque, hommage au **Convoi** de Sam Peckinpah, clins d'œil à **L'Invasion des Profanateurs de Sépultures**... Le cinéaste speedé surpasse aisément les autres réalisateurs de «Rebel Highway», à savoir John Milius, William Friedkin, Joe Dante et cie, et soutient la comparaison avec l'épatant **Girls in Prison** de John McNaughton. Mauvais goût, trash, rock'n roll, gomina bien gélatineuse, patins baveux et flics dégénérés... **Roadracers** a décidément tout pour plaire !

Film Office & Metropolitan Film Vidéo présentent *ROADRACERS* (USA - 1994) avec David Arquette - Salma Hayek - John Hawkes - Jason Wiles - Lance LeGault - Kevin Mc Carthy **réalisé par** Robert Rodriguez



▲ *Jack Palance & Chevy Chase dans **Cops & Robbersons*** ▲

cops & robbersons

Duettistes de **Fletch**, le comédien Chevy Chase et le cinéaste Michael Ritchie reviennent à la comédie policière. Fruit de leurs retrouvailles ? Une sorte d'**Etroite Surveillance** plutôt laborieux, branché vaudeville. A Jack Palance d'incarner le flic grincheux Jake Stone, chargé d'épier le trafiquant de drogue Horace Osborn dans le cossu pavillon de Norman Robbersons. Ce dernier étant un fan de séries policières et ayant toujours rêvé d'être flic, Stone subit ses initiatives qui, désastreuses au départ, servent progressivement l'enquête. En attendant qu'elle porte ses fruits, le vieux policier et son jeune partenaire endurent les excentricités de la famille Robbersons...

Confronter un flic aguerri et un frustré maladroit de la fonction policière, voilà une idée plutôt prometteuse. Pas très originale certes, mais plaisante. Malheureusement, situations et gags volent au ras du gazon lorsqu'il ne s'y écrasent pas. Visiblement conscient de la médiocrité de son script, Michael Ritchie tente de tirer sur la corde sensible lorsque les Robbersons adoptent Jake Stone. Une tentative de colmatage qui se solde par un nouvel échec. Seul instant drôle : lorsque Jack Palance (Dracula dans un film de Dan Curtis) est assailli par le cadet des Robbersons, un gamin accro de vampirisme au point de dormir dans une caisse en bois !

Gaumont/TriStar/Columbia Home Vidéo présente ***COPS & ROBBERSONS*** (USA - 1994) avec Chevy Chase - Jack Palance - Dianne Wiest - Robert Davi - M. Emmett Walsh - Jason James Richter - Faye Masterson **réalisé par** Michael Ritchie



▲ *Tia Carrere dans **Hollow Point*** ▲

hollow point

Très sympathique ce polar décontracté signé Sidney J. Furie, dont les derniers films (**Aigle de Fer IV**, **La Prise de Beverly Hills**) plafonnaient pourtant à de regrettables niveaux. Le récit, typique du buddy-movie, s'articule autour de la rivalité de deux flics, la belle Diana Norwood du FBI et la tête brûlée Max Perish, ancien des Stups. Prête à tout pour coincer le parrain russe Igor Krezinsky, jusqu'à feindre le mariage avec son propre fils, Diane Norwood vise d'abord à faire main basse sur un fabuleux magot dont le truand Thomas Livingston organise l'acheminement. Très gourmande, elle doit composer avec deux nouveaux partenaires : Max Perish d'abord, puis Garrett Lawton, un tueur dont Livingston aimerait bien se débarrasser. Rusé, Lawton se range auprès de Perish et Norwood pour soulager son ex-employeur et ses associés, des truands italiens, russes et chinois, d'un semi-remorque bourré d'oseille...

Donald Sutherland en tueur machiavélique et ironique, John Lithgow en malfrat qui finit par se prendre pour Jésus-Christ, Tia Carrere en agent du FBI lassé des remerciements peu rentables suivis d'une main aux fesses, Thomas Ian Griffith en ex-flic trop honnête dopé à la morphine... Les principaux protagonistes de **Hollow Point** sont aussi hauts en couleurs que les situations frisent le délire. Faut assister à la dispute Norwood/Perish à coups de revolver dans leur gilet pare-balles, faut voir Norwood vanter les mérites d'une relation intime avec un travesti, un tortionnaire sortir ses outils tout en s'étendant sur le plaisir qu'il prend à la tâche... Bref, on s'amuse beaucoup à **Hollow Point**, autant que des comédiens heureux de se donner la réplique, de se chamailler. Une très agréable surprise, surtout que le couple Thomas Ian Griffith/Tia Carrere fonctionne à merveille, guidé par la relation Bruce Willis/Cybill Sheperd dans la série *Clair de Lune*.

Gaumont/Columbia/TriStar Home Vidéo présente ***HOLLOW POINT*** (Canada - 1995) avec Thomas Ian Griffith - Tia Carrere - John Lithgow - Donald Sutherland - Robert Ito - David Hemblen **réalisé par** Sidney J. Furie



▲ *Frances Fisher & Natasha Gregson Warner dans **Deux Filles Pour un Tueur*** ▲

deux filles pour un tueur

Voix-off et commentaires désabusés, musique au saxophone, motel miteux, bouteilles de whisky, intrigue tortueuse, personnages troubles... **Deux Filles pour un Tueur** aimerait ressembler à un film noir de la grande époque. Pour ce faire, Paul Leder (réalisateur de séries Z dont **King Kong Revient**) ne mégote pas. Seul obstacle : l'absence totale de talent et de goût. Si Elizabeth Berkley (**Showgirls**) y apparaît pour la première fois à l'écran, le film débute sur les images d'une strip-teaseuse absolument hideuse, cellulitteuse de partout. La suite ? Après l'assassinat de son patron détective, sa fidèle secrétaire et maîtresse, Molly McKenna, enquête sur sa mort et la disparition de la jeune femme qui se trouvait à ses côtés. En compagnie de l'aimable punkette Gina King, témoin de l'exécution, Molly fait l'apprentissage de la profession de privé. Elle découvre que Larry Stanton, son ex-amant sur le retour, et l'homme d'affaires Patrick Sweeny trempent jusqu'au cou dans un trafic de microprocesseurs pour missiles..

Les intentions sont bonnes mais le résultat franchement déplorable en dépit d'emprunts au **Grand Sommeil** et à **Adieu ma Jolie**. Ex Madame Clint Eastwood, Frances Fisher joue le jeu du Bogart en jupons. Mal dirigée, elle est mauvaise. Au diapason du reste.

TF1 Vidéo & Les Films de l'Astre présentent ***DEUX FILLES POUR UN TUEUR*** (***MOLLY & GINA*** - USA - 1993) avec Frances Fisher - Natasha Gregson Warner - Peter Fonda - Elizabeth Berkley **réalisé par** Paul Leder



▲ *Dragon Kids : la honte de Shaolin* ▲

SHAOLIN DÉCADENCE
à propos de dragon kids & shaolin kids

Cruelle ironie. Tandis que sort enfin **Le Temple de Shaolin**, version Jet Lee, l'un des plus beaux films dévoués à la cause du sanctuaire des arts martiaux chinois, le marché vidéo diffuse simultanément deux titres particulièrement calamiteux, deux films impies qui dénaturent par la bêtise, la sottise la plus crasse et les conneries les plus grasses, un lieu d'une inestimable noblesse. Shaolin est ce lieu. Lieu historique et cinématographique que la mythique et défunte *Shaw Brothers* exploite à travers des œuvres aussi précieuses que **La 36ème Chambre de Shaolin**, **Les Exécuteurs de Shaolin**, **Les Disciples de Shaolin**... Aux génériques, des gens comme Liu Chia-Liang, Chang Cheh. Des noms qui ont forgé sa légende. D'autres, de vils commerçants, se sont depuis chargés de la démolir. Si on trouve le nom de Shaolin compromis dans des productions plus que douteuses, **Dragon Kids** et **Shaolin Kids** se délectent à le plonger dans la fosse à purin.

Dragon Kids commence pourtant sous les meilleurs auspices. Par une longue séquence d'épreuve martiale, remplie de combattants dorés, de pales de ventilateur, de pièges délirants. Nous sommes dans les combles du **Temple de Shaolin**, pas très loin de **Zu - Les Guerriers de la Montagne Magique**. Dès que le film s'installe à Hawaï, le niveau chute de manière vertigineuse. LÀ, le moinillon et sa grande sœur douée de pouvoirs psychiques rencontrent un gamin rondouillard et un restaurateur. Venus se mesurer à d'autres combattants dans une compétition internationale, ils affrontent des Hell's Angels débiles et un gang en quête d'un module spatial. En forme de gros suppositoire, l'engin se cache aisément dans le rectum. C'est là l'une des grandes trouvailles de **Shaolin Kids** dont le réalisateur abuse des accélérés et surtout des gags les plus vulgos. Avis aux amateurs : la bistouquette du gros de service maquillée en éléphant et devant laquelle s'extasient quelques grands-mères ! Si les bourreaux d'enfants prendront un certain pied à voir le moinillon se faire tabasser sur le ring par un molosse hirsute, les amateurs de cinéma auront abandonné les Dragon Kids à leur sort depuis longtemps.

Il faut également posséder des nerfs d'acier pour tenir à **Shaolin Kids**. Plus nul que **Dragon Kids**, ce qui constitue un record, il met en scène (?) deux moinillons en provenance du célèbre monastère des arts martiaux. Adeptes du game-boy, Ching et Sum se planquent dans une caisse pour échapper à une fessée. La caisse les conduit à Hong Kong où une charmante voleuse les recueille. Ajoutez à ça de la fausse monnaie échangée contre de vrais dollars, le père supérieur de Shaolin sur la piste des gamins dont le plus gras lâche aussi souvent les gaz que possible. Entre deux expressions de la flatulence infantile, deux méchants idiots grimacent à qui mieux-mieux et les tartes à la crème remplissent un office remontant à Charlie Chaplin. Tellement débile, si mal fichu que l'on en vient presque à regretter les Ninja Kids américains ! Et les auteurs de ce sous-produit osent aggraver leur cas en reprenant la fameuse chanson de Huang Fei-Hong, indissociable de Shaolin, puis en revendiquant l'intervention de Bouddha après que la pie voleuse a miraculeusement échappé à la noyade. Pathétique.

Gaumont/Columbia/TriStar Home Vidéo & First Distribution présentent ***DRAGON KIDS*** (Hong-Kong - 1995) avec Ronald Hao - Jimmy Shi - Kaneshiro Takeshi - Elsie Yeh - Jim Maniaci - Wu Ming Tan **réalisé par** Kevin Chu

TF1 Vidéo & Union Films présentent ***SHAOLIN KIDS*** (***TWO SHAOLIN KIDS*** - Hong-Kong/Indonésie - 1995) avec Lily Lee - Kai-Fai Lau - Bobby Lau - Yu Choi - Amy Li **réalisé par** Stephen Yip



▲ *Shaolin Kids : une autre calamité cinématographique* ▲



▲ Les «déprogrammateurs» de la DROP Squad au grand complet ▲

CHASSEURS NOIRS, CŒUR NOIR
à propos de black panthers & de DROP squad

L'apparition d'un courant black est désormais une donnée admise dans le paysage du cinéma américain. Mais, en deux/trois ans, les initiatives, les petits films courageux ont presque totalement disparu. Où sont passés les réalisateurs ? Tous récupérés par le système. John Singleton d'abord dont l'après **Boyz'n the Hood** (**Poetic Justice** et **Fièvre**) donne à penser que le cinéaste a tout exprimé en un titre. Bill Duke (**Rage in Harlem**, **Dernière Limite**) en est réduit à tourner des **Sister Act 2** pour financer des projets personnels... Et ce n'est pas Mario Van Peebles qui va renverser la vapeur.

Fort du succès de **New Jack City** et de **Posse, La Légende de Jessie Lee**, Mario Van Peebles s'attelle à un sujet délicat, subversif, trop lourd pour ses frêles épaules : les Black Panthers. Basé sur un livre signé Melvin Van Peebles, le père, **Black Panthers** ne prétend pas brosser un historique exhaustif du fameux groupuscule activiste. Heureusement d'ailleurs. Selon les Peebles, la genèse des Black Panthers remonte à 1967, à Oakland, après la mort d'un gamin noir tué par un chauffard de race blanche. Devant l'indifférence de flics très généreux de la matraque, la communauté noire manifeste sur les lieux du drame. Manifestation réprimée par la violence. En réaction contre l'arrogance raciste des Blancs, Bobby Seale et Huey Newton fondent les Black Panthers. Ils défient les autorités, le gouverneur de Californie (Ronald Reagan), appellent les Blancs «porcs», protègent les armes à la main la veuve de Malcolm X, leur inspirateur, revendiquent fermement l'égalité des droits pour les Noirs, investissent le Sénat de Californie...



▲ Bokeem Woodbine dans *Black Panthers* ▲

Trop pour le FBI et son très réactionnaire patron J. Edgar Hoover qui voit des communistes et des terroristes partout. Les flics provoquent de l'intérieur les Black Panthers, désignent des taupes, introduisent la drogue dans la communauté, inventent des charges pour mettre ses membres derrière les barreaux et une loi pour leur interdire de porter des armes...
Un sujet pareil demandait le talent d'un Spike Lee dont le **Malcolm X** militant a, partiellement du moins, traité le «Pouvoir au Peuple» des Black Panthers. Probablement plein de bonne volonté, Mario Van Peebles omet seulement d'adapter sa mise en scène et l'accompagnement musical à l'époque, aux sixties. Un «oubli» qui décrédébilise le projet. Rap, cadrages acrobatiques et montage syncopé résonnent comme d'hilarants anachronismes. Pas malin du tout.

Si les Black Panthers n'ont rien de la légende urbaine, les membres de la DROP Squad le sont par contre. Ils forment une espèce de mini-milice qui kidnappe certains «frères». Exclusivement des Noirs accusés de frayer avec les Blancs, d'avilir leur communauté, de se perdre et de perdre les leur en somme... Adepte du lavage de cerveau, la DROP Squad use de méthodes de plus en plus radicales. Particulièrement contre Buford Jamison, créatif dans une agence de publicité dont il est membre du bureau «consommateurs noirs». Dénoncé par sa sœur, ce spécialiste de la promotion du beignet de poulet et de la bière subit un traitement de choc, violent, humiliant, infligé par l'extrémiste Garvey en l'absence du plus modéré Rocky Seavers. Les charges contre lui : la caricature des Noirs dans un spot publicitaire et le refus d'aider un ami d'enfance à trouver un travail de coursier dans son agence.
Produit par Spike Lee, qui y fait d'ailleurs une courte apparition, **DROP Squad** hésite à délivrer un message précis, lisible. Partagé entre la satire et le suspense, le film est de bonne facture, tantôt drôle tantôt inquiétant, surtout lorsque le calvaire de Jamison prend des allures d'**Orange Mécanique**. Jamais convaincant cependant, faute d'idées claires à faire passer.

Polygram Vidéo présente ***BLACK PANTHERS*** (*PANTHER* - USA - 1995) avec Kadeem Hardison - Bokeem Woodbine - Courtney B. Vance - Joe Don Baker - M. Emmet Waslh - James Russo - Marcus Chong - Michael Wincott **réalisé par** Mario Van Peebles

CIC Vidéo présente ***DROP SQUAD*** (USA - 1994) avec Eriq la Salle - Vondie Curtis-Hall - Ving Rhames - Kasi Lemmons - Vanessa Williams **réalisé par** David Clark Johnson

jody



▲ Gabrielle Boni dans **Jody** ▲

Orpheline, la petite Jody est une teigne. Vivant dans la terreur d'une séparation de son père adoptif, un inventeur de jouets en quête d'un investisseur, elle écrase la directrice de son école sous des étagères, pousse sa grand-mère dans les escaliers puis tente de l'empoisonner avec son jus de pruneaux, dérouille une avocate au tisonnier car celle-ci propose de se charger du divorce de papa et maman, profère des menaces de mort à l'encontre d'une autre gosse... La cousine Karen, suspicieuse, enquête sur Jody à l'Aide Sociale. Perturbée depuis un sanglant drame familial, la gamine aurait également poussé sa première mère adoptive dans les escaliers. Machiavélique, Jody vit dans l'obsession d'une famille unie. Pour la préserver, elle est prête à tout...
Dans le genre «sale gosse», on a vu nettement mieux. Un peu grosses les ficelles, très convenus le déroulement du suspense, la mise en scène et les crises d'une môme au visage dur, marqué. Ce qui change des démons au visage d'ange. Les invraisemblances ne gênant guère le réalisateur, l'accumulation de cadavres prime en dépit du bon sens. Version gamine du **Beau-Père**, cette **Jody** tire avec abus sur la corde jusqu'aux derniers instants.

PFC Vidéo présente ***JODY*** (*DADDY'S GIRL* - USA - 1996) avec Gabrielle Boni - William Katt - Michele Greene - Roxana Zal - Mimi Craven - Chris Kriesa **réalisé par** Martin Kitrosser



▲ Don «The Dragon» Wilson dans **La Cible du Dragon** ▲

la cible du dragon

Don «The Dragon» Wilson finira par venir à bout des meilleures volontés, y compris celles de ses fans. Piètre comédien, mais combattant émérite, il accumule des films tellement similaires qu'il devient impossible de les différencier. Aujourd'hui qu'il s'est mis dans la tête d'étoffer son jeu et ses personnages, Don «The Dragon» Wilson n'a jamais été aussi mauvais. Rick Cowan est son rôle, a priori un aimable professeur de mathématiques. Son passé resurgit brutalement lorsque des tueurs l'arrosent de plombs, lui et son fils Chris, un adolescent turbulent qui lui reproche une absence de quinze ans. Et pour cause. Pendant ce temps, Rick Cowan, sous son véritable nom, exerçait la profession d'espion pour le compte de la CIA, en fonction en Italie. Aujourd'hui, Michael Powell, son ancien boss, cherche à l'éliminer par tous les moyens. Une nécessité car Rick Cowan pourrait nuire à son ascension en témoignant de pratiques douteuses et d'un assassinat politique lié aux Brigades Rouges...
Entièrement tournée en Irlande, où une partie du scénario se déroule, cette poussive production Roger Corman flirte avec le zéro pointé. Les gunfights sont d'une mollesse exemplaire, l'indispensable poursuite automobile naze au point de recourir à l'accéléré, les figurants se baladent les mains dans les poches tandis que ça canarde de tous les côtés... Evidemment, lorsque l'intrigue se déplace en Irlande, les cartes postales touristiques les plus éculées sont de rigueur, accompagnées d'une musique «folklorique». Petite satisfaction pour le cinéphile attentif : les méchants se nomment Michael Powell et Emeric Pressburger, homonymes de deux piliers du cinéma anglais. Un clin d'œil qui ne pardonne rien.

TF1 Vidéo et **Les Films de l'Astre** présentent ***LA CIBLE DU DRAGON*** (*BLOODFIST VIII : TRAINED TO KILL* - USA - 1996) avec Don «The Dragon» Wilson - John Patrick White - Jillian McWhirter - Warren Burton - Donny Hair **réalisé par** Rick Jacobson

danger zone

Dans une république du Sud de l'Afrique, un bon millier de villageois meurent, contaminés par les émanations de barils remplis de matière toxique. L'ingénieur américain Rick Morgan porte le chapeau, compromis par son «ami» Jim Scott. Désormais alcoolique et expulsé du pays, il y revient un an après les événements à la demande du prétendu diplomate Maurice Dupont. Flanqué de Kim Woods, spécialiste des matières dangereuses, il situe l'entrepôt dans une grotte. A sa grande surprise, il découvre que ce sont en fait des déchets radioactifs très convoités par le mercenaire Chang et ses troufions. Ce dernier travaille pour la Corée du Nord, enclave communiste hautement désireuse de s'équiper de l'arme nucléaire...
Rébellion, guerre civile, massacres, trafiquants d'arme, mercenaires, barres d'uranium, détournement de train sur une vieille ligne, attaque du même train, taupe de la CIA... Aucun stéréotype ne fait défaut à **Danger Zone**. Ils phagocytent à ce point le récit que les scénaristes bannissent toute idée originale. Même l'effet de caméra subjective vers l'héroïne sous la douche répond présent à l'appel. Et Cary Hiroyuki-Tagawa, coutumier du fait, incarne le plus vil des méchants. Au finish, malgré la prolifération de clichés, l'ensemble, mené à vive allure et riche en rebondissements téléphonés, se laisse paisiblement regarder. Allan Eastman, un transfuge de la télévision (les séries ***RoboCop***, ***Tekwar*** et ***Dracula***), sait imprimer un tempo soutenu au plus conventionnel des scripts.



▲ Cary Hiroyuki Tagawa dans **Danger Zone** ▲

TF1 Vidéo & **Union Films** présentent ***DANGER ZONE*** (USA/Afrique du Sud - 1995) avec Billy Zane - Ron Silver - Cary Hiroyuki Tagawa - Robert Downey Jr. **réalisé par** Allan Eastman

le piège de verre

Une production *Playboy*, le magazine de charme d'Hugh Heffner. Nettement supérieur à **Possédée, Pulsions Fatales** et **Le Jeu du Vice, Le Piège de Verre** se déroule à la Nouvelle-Orléans, dans son fameux Quartier Français dont Michael Schroeder essaie de capter l'atmosphère moite, lourde. Tentative méritante, surtout que le cinéaste s'applique, soigne images et éclairages. Figures imposées : les scènes érotiques, plutôt frileuses. Si Charlotte Lewis, sosie parfait de Tia Carrere et promise à une belle carrière après le **Pirates** de Roman Polanski, ne montre que furtivement ses seins, le film se rattrape sur un spectacle au rabais, façon **Showgirls** sans les moyens, et sur l'entrain de la trouble Maria Ford. Visiblement, les charmes de ces dames intéressent peu le réalisateur. Plutôt que de s'attarder sur leurs ébats, il préfère mettre en images une histoire très ordinaire. Son héros : Paul Yagher, ex-officier des Services Secrets, désormais à la dérive. Lors d'une escale, il échoue dans un établissement louche de la Nouvelle-Orléans où il est engagé comme barman. Il y renoue avec la sulfureuse Jacqueline, désormais petite amie du patron de la boîte, un certain Marko, trafiquant d'armes, de drogue et de diamants. C'est d'ailleurs une affaire de diamants qui met le feu aux poudres, affaire compliquée par l'intervention de Montrachet, un flic ripou, et de l'ancien supérieur de Yagher...



▲ *Charlotte Lewis dans* ***Le Piège de Verre*** ▲

D'honnête confection, **Le Piège de Verre** se classe dans la catégorie des tout petits polars bourrés de clichés, sans grande idée pour le sortir du lot. A l'exception de quelques trouvailles amusantes (les diams cachés dans les cubes de glace du Coca, la balance à qui Marko coupe un doigt, puis plusieurs, puis la main), les scénaristes ne se sont guère creusés les méninges.

PFC Vidéo présente ***LE PIÈGE DE VERRE*** (***THE GLASS CAGE*** - USA - 1995) avec Richard Tyson - Charlotte Lewis - Eric Roberts - Joseph Campanella - Richard Moll - Maria Ford - Stephen Nicols **réalisé par** Michael Schrœder



▲ *Bridget Fonda dans* ***Labyrinthe Infernal*** ▲



▲ *Jeff Fahey dans* ***Labyrinthe Infernal*** ▲

labyrinthe infernal

Aux oubliettes depuis sa réalisation, **Labyrinthe Infernal** sort enfin, dans l'indifférence générale. Il s'agit pourtant d'un film original, parrainé par deux producteurs prestigieux, Oliver Stone et Edward Pressman. Son réalisateur, Hiroaki Yoshida, ne connaît quant à lui qu'une renommée limitée, essentiellement chez les amateurs de mangas. En 1990, il tourne ainsi **Twilight of the Cockroaches**, mélange d'animation et d'images live adoptant le point de vue d'une colonie de cafards. Une singulière métaphore sociale. Le social est également au centre de ce **Labyrinthe Infernal**, très inspiré du **Rashomon** d'Akira Kurosawa. Il prend pour cadre Corinth, un site industriel de Pennsylvanie atteint par la récession et le chômage. Autrefois prospère, la cité ressemble désormais à ces villes fantômes du vieil Ouest. Sugita peut-il encore la sauver d'une totale désertification ? La réponse de cet homme d'affaires japonais : transformer les hauts-fourneaux en parc d'attractions, une solution qui ne plaît guère aux anciens ouvriers. Pendant que Sugita, désormais propriétaire des lieux, prend le dossier en main, sa femme, l'ex-mannequin Chris, flirte avec Barry, chasseur dans le grand hôtel local et nostalgique de la splendeur de Corinth. Bien sûr, lorsque Sugita est hospitalisé dans un méchant état, Barry arrive en tête de liste des suspects...

Construit sur le modèle d'un puzzle, par flashes-back successifs, **Labyrinthe Infernal** vaut davantage par la peinture d'une ville à l'article de la mort que par son suspense, artificiel. Visiblement fasciné par les hauts fourneaux gagnés par la rouille, par les titans d'acier abandonnés par les hommes, Hiroaki Yoshida ne se lasse pas de filmer l'usine désaffectée de Corinth. Des images souvent fascinantes. Tourné au début des années 90, époque où Hollywood se déchaînait contre les investissements japonais aux USA, **Labyrinthe Infernal** aboutit à la conclusion que les capitaux de Tokyo sont les bienvenus, mais que la femme blanche, elle, reste propriété américaine. Une manière comme une autre de transiger.

TF1 Vidéo & Les Films de l'Astre présentent ***LABYRINTHE INFERNAL*** (***IRON MAZE*** - USA/Japon - 1991) avec Jeff Fahey - Bridget Fonda - J.T. Walsh - Hiroaki Murakami - Gabriel Damon - John Randolph **réalisé par** Hiroaki Yoshida



▲ *Bonzes, mais néanmoins combattants émérites* ***(Le Temple de Shaolin)*** ▲

SABRES AU CLAIR
à propos de shogun's shadow & du temple de shaolin

Des années que l'on attendait ça. Les fans du cinéma asiatique du moins, frustrés des chefs-d'œuvre du cinéma populaire de Hong Kong, du Japon, à l'exception de quelques initiatives isolées et souvent éphémères (chez *Ciné-Horizon* et *Films sans Frontières*). En règle générale, pour étancher sa soif, l'amateur éclairé s'approvisionnait jusque là en NTSC. *HK Vidéo* remet le compteur à zéro. Sous la tutelle extrêmement vigilante de Christophe Gans (réalisateur de **Crying Freeman**) et de son producteur-distributeur Samuel Hadida, cette collection d'élite annonce immédiatement la couleur. Des masters nickels, des formats scrupuleusement respectés, des sous-titres lisibles et rédigés dans un français correct... Ça paraît élémentaire, mais c'est beaucoup plus rare qu'on ne le croit. Bonus : des boîtiers à l'américaine, en plus soignés, et un magazine en étroite osmose avec l'ensemble. Un ensemble qui commence fort. Si **The Killer, Crime Story** et **Zu - Les Guerriers de la Montagne Magique** (in *Mad Movies* 103) sont déjà de vieilles connaissances, **Le Temple de Shaolin** et **Shogun's Shadow** constituent des inédits absolus. En attendant une bonne centaine d'autres titres dont **Butterfly Murders, Kids from Shaolin, Martial Arts of Shaolin, Le Syndicat du Crime 1 & 2, We're Going to Eat you, L'Enfer des Armes**, le manga animé **Crying Freeman** en version originale, quelques «monster movies» d'Inoshiro Honda...

Datant de 1989, **Shogun's Shadow** est le champ du cygne du chambarra, du film de samouraï autrement dit. Car depuis, le cinéma japonais n'en a quasiment plus produit. Réalisé avec des moyens qui offrent au jeune Yasuo Furuhata une figuration et une reconstitution historique dignes de Kurosawa, cette super-production s'ouvre sous une pluie de flèches et s'achève dans le sang d'une confrontation shakespearienne. Entre les deux, rien que des combats à un contre cent. Rien que des cascades équestres stupéfiantes de sauvagerie (pauvres bêtes). Rien que des précipices à traverser à la force des poignets, sur une corde tendue. Rien que du gore façon **Baby Cart**, des amputations, des membres tranchés, un cavalier qui s'immole dans un brasier d'anthologie... Comme si Yasuo Furuhata, sentant la fin du chambarra imminente, tirait les dernières munitions du genre, avec la complicité de gloires comme Sonny **Streetfighter** Chiba. Pour finir en beauté. Beauté de l'action et beauté de séquences plus douces. Celle des lucioles qui fascinent le jeune Takechiyo dont le père, seigneur tout puissant doublé d'un malade confit dans le saké, ordonne la mort, afin que son autre fils puisse accéder au trône. C'est sans compter sur la fidélité du ronin Gyobu Igo et de sept samouraïs mercenaires (tiens donc !) prêts au sacrifice ultime pour que l'enfant vive. Sur ordre du Seigneur lui-même, ils doivent convoyer l'héritier indésirable vers Odo. Un piège évident, mais les gardes du corps se jettent dans la gueule du loup...

Sous la double influence du film de samouraï classique et du film de sabre made in Hong Kong, Yasua Furuhata atteint l'objectif qu'il s'était fixé. Réaliser une œuvre à la fois contemporaine et traditionnelle, tant sur le fond que dans la forme. Malgré l'intrusion d'un rock sirupeux de variété ordinaire, **Shogun's Shadow** ne démérite pas. Il passionne même.

Dans un registre voisin, le film de kung fu, **Le Temple de Shaolin** illustre un thème maintes fois traité. Avec un Jet Lee pas encore mégastar de toute l'Asie, façonné par Pékin pour succéder à Bruce Lee, cette superproduction de 10 millions de dollars, tournée sur les lieux-mêmes de l'action, s'inspire d'une fresque exposée dans le mythique monastère. Les scénaristes en extraient le parcours d'un jeune homme, Jue-Yuan, dont le père est assassiné par le Général Wang, neveu du cruel empereur Huang Chi Chun. Les troupes de ce tyran sanguinaire mettent le pays à feu et à sang. Réfugié dans l'enceinte du Temple de Shaolin, le turbulent Jue-Yuan finit par accepter la discipline de l'ordre, en dépit de son amour pour une jolie bergère (dont il mange le chien) et un furieux désir de vengeance. Formé aux arts martiaux, il retrouve Wang sur sa route. Un général bien décidé à brûler Shaolin où se cache désormais le rebelle Li Shimin. Les moines prennent les armes après la mort de leur patriarche sur le bûcher...

A la fois proche et différent des films d'arts martiaux féodaux produits à Hong Kong, **Le Temple de Shaolin** est d'une impeccable facture classique. Une voix-off place l'intrigue dans son contexte historique et présente le monastère, une chanson loue sa gloire... Tout y est. A l'instar d'un vieux film hollywoodien. Délicieux. Les combats, nombreux, jouent davantage sur les performances physiques des athlètes que sur les effets de montage. Les pratiquants apprécieront. Au-delà de l'érudition manifeste du réalisateur en arts martiaux, **Le Temple du Shaolin** est une fresque magnifique, violente, qui trouve son point d'orgue dans l'entraînement de son héros en quatre tableaux, quatre saisons. Des images qui ramènent aux plus belles productions *Shaw Brothers*.

HK Vidéo, Seven Sept & New Games Diffusion présentent ***SHOGUN'S SHADOW*** (***SHOGUN LEMITSU NO RANSHIN : GEKITOTSU !*** - Japon - 1989) avec Ken Ogata - Sonny Chiba - Tetsuro Tamba - Masaki Kyomoto - Hiroki Matsukata **réalisé par** Yasuo Furuhata

HK Vidéo, Seven Sept & New Games Diffusion présentent ***LE TEMPLE DE SHAOLIN*** (***THE SHAOLIN TEMPLE*** - Chine - 1982) avec Jet Lee - Yue Hai - Din Nan - Hu Chien Chiang - Ji Chuan **réalisé par** Chang Hsin Yen



ébloui !

Cela fait deux fois que je vois **Mission : Impossible** de Brian De Palma et cela fait deux fois que je sors de la salle un sourire béat sur le visage. Une chose est sûre : quand un film de genre atteint une telle qualité tant au niveau scénaristique que visuel, c'est que l'on est en présence d'un miracle cinématographique. Porté à bout de bras par une star soucieuse de trouver des rôles plus riches que ceux l'ayant fait connaître (cf. **Entretien avec un Vampire** de Neil Jordan), **Mission : Impossible** bénéficie du talent de deux des plus grands scénaristes américains du moment : Steven Zaillian et David Koepp (déjà auteur pour Brian De Palma du scénario de **L'Impasse**). Résultat : un script aux petits oignons, splendidement mis en images par un De Palma en état de grâce. Du coup, pendant la scène de piratage de l'unité centrale de la CIA, le silence était tel dans la salle que l'on se serait cru dans une église et la tension qui émanait de cette scène était palpable (d'ailleurs, j'en ai mis un morceau sous vide et je l'ai envoyé à ce cinéaste allemand qui avait pillé «la trilogie Nikopol» de Bilal dans son premier blockbuster : il n'empêche de **Stargate** est au film de SF ce qu'**Une Journée en Enfer** est au mélo : sa négation absolue). **Mission : Impossible** enchaîne les scènes d'anthologie avec richesse et intelligence (la rencontre entre Hunt et Phelps au restaurant justifie à elle seule la vision du film). Mais là, je ne suis pas de l'avis de Vincent Guignebert qui trouve les trois grandes scènes d'action (la mission à Prague, le vol de la disquette, la poursuite dans Eurotunnel) mal intégrées au film. Pour la scène finale, on sait qu'elle fut imposée à Brian De Palma par des producteurs soucieux d'offrir aux spectateurs une fin plus spectaculaire que celle initialement prévue (*Rectification, c'est De Palma lui-même qui a convaincu son producteur Tom Cruise d'aligner les billets pour terminer le film par un morceau de bravoure, la fin initialement imaginée par le scénariste Robert Towne se limitant au piège tendu par Hunt dans le compartiment à bagages du TGV*). Mais les deux autres scènes sont complètement dans le ton du film car De Palma ne filme pas à l'esbroufe (pas besoin de grands mouvements de caméra pour filmer les acrobaties de Tom Cruise à Langley et impressionner le spectateur, puisque celui-ci a déjà été mis sous pression par une courte scène explicative montrant les systèmes de sécurité dont bénéficie la chambre forte). Pour cette scène, De Palma n'utilise même pas de partition symphonique afin de renforcer la tension : les respirations de Tom Cruise et Jean Reno gonflées en Dolby-surround suffisent à faire monter l'adrénaline. Mais surtout, ces scènes sont nécessaires au film. Comment expliquer la trahison de Jim Phelps sans montrer la scène du début ? Puisque le piratage de Langley est indispensable au scénario de Koepp et Zaillian, pourquoi ne pas le montrer ? Puisque l'importance et la valeur des informations contenues dans l'ordinateur sont proportionnelles aux risques encourus pour se les procurer, je me serais senti frustré de ne pas avoir assisté à leur vol.

Rémi Yerma



■ *Quand Tom Cruise/Ethan Hunt décide d'envoyer Jim Phelps rôtir en enfer, cela ne peut pas plaire à tout le monde* ■



mitigée...

A franchement parler, je ne suis pas une inconditionnelle de ***Mission : Impossible*** mais c'est une série que j'apprécie à sa juste valeur : les scénarios font preuve d'une efficacité, d'une imagination totalement hallucinantes, les héros sont très soudés et, comme vous l'avez si bien montré dans le précédent numéro d'*Impact*, c'est une série en avance sur son temps.
Tout ceci pour en venir à **Mission : Impossible**, le film, qui aurait dû avoir comme sous-titre «La traîtrise». Nous ne retrouvons pas l'esprit de la série. Qu'en est-il de l'équipe soudée où aucun des personnages ne surpasse ni se confronte à son coéquipier ? Qu'en est-il de la mission qui implique de la part des cinq héros une mise en scène toujours plus enthousiasmante ? Où est le mafioso, le conspirateur qu'il faut contrer dans son action ? Non seulement le film ne respecte aucunement l'esprit de la série mais le méchant, le traître, n'est autre que Jim Phelps. De quoi sauter au plafond ! De toute façon, il était inévitable que **Mission : Impossible** ne soit autre qu'une trahison. L'affiche et l'acteur principal le laissaient envisager. Tout le film repose sur les épaules de Tom Cruise. Exit le génie de l'informatique, la séductrice et l'homme fort. Tom Cruise est à lui tout seul l'équipe de l'IMF. Plutôt frustrant, vous ne trouvez pas ?
Cependant, deux scènes resteront très probablement dans les annales : la scène d'anthologie du train, totalement stupéfiante de réalisme et celle se déroulant en plein cœur de la CIA qui mêle habilement humour et suspense.
Mission : Impossible est décevant par bien des côtés mais, si l'on met de côté la série dont il doit soi-disant s'inspirer, c'est un film d'action plutôt réussi appuyé par une composition musicale de Danny Elfman littéralement divine.

Tatiana Delavallée

*En adaptant «à la traître» la série, Brian De Palma et Tom Cruise ne pouvaient pas faire que des heureux, mais avaient prévu le coup, quelque part. Car si l'angle choisi pour **Mission : Impossible** peut heurter à la première vision (qu'il aime ou non, le spectateur est condamné à comparer la version cinéma à la version télé), il s'adoucit considérablement à la deuxième. Autrement dit, pour employer une formule galvaudée mais s'appliquant parfaitement à **Mission : Impossible**, c'est un film à voir (sous tension) et à revoir (l'esprit libre, pour le plaisir).*

DENZEL WASHINGTON



GENE HACKMAN

PRODUIT PAR DON SIMPSON ET JERRY BRUCKHEIMER

USS ALABAMA
CRIMSON TIDE

"Le premier western sous-marin de tous les temps."
France-Soir

A L'AUBE D'UNE GUERRE NUCLÉAIRE,
DEUX HOMMES S'AFFRONTENT SUR LE DESTIN DU MONDE



À LA VENTE LE 8 JANVIER


FILM OFFICE
De l'action, du suspense,
de l'aventure, du frisson...
COLLECTION
LES INÉDITS®
100% vidéo !
EN VENTE PARTOUT